



Re:Zero

- Starting Life in Another World -

Ex

TAPPEI NAGATSUKI

ILLUSTRATION BY
SHINICHIROU OTSUKA

The Dream
of the
Lion King





Re:Zero

Starting Life in Another World

Ex

The Dream
of the
Lion King





The leaves of the trees rustled in the cool breeze, and a shower of petals tumbled through the air, speaking to the world's transience. It was in that enchanting garden that Fourier found a shimmering bud—a girl.



"It would have been no more of a problem for me if they had remained bound—but regardless, let me show you what I will do."

This was what had allowed her to deal so easily with the Giant Rabbits, the technique that had earned Duchess Crusch Karsten the nickname "the Valkyrie." The technique One Blow, One Hundred Felled.

The Dream of the Lion King



Re:ZERO -Starting Life in Another World-

The only ability Subaru Natsuki gets when he's summoned to another world is time travel via his own death. But to save her, he'll die as many times as it takes.

CONTENTS



A Dream's Beginning

Felix Argyle Is a Pretty Boy

The Valkyrie of Duke Karsten's Lands

(Originally appeared in Monthly Comic Alive, nos. 106-107)

Felix Argyle's Curse

The Dream of the Lion King

Re:Zero

-Starting Life in Another World-

Ex

VOLUME 1

The Dream of the Lion King

TAPPEI NAGATSUKI
ILLUSTRATION: SHINICHIROU OTSUKA

LE DÉBUT D'UN RÊVE

1

Lorsqu'il la vit dans le jardin du château, Fourier Lugunica s'arrêta net.

Ses grands yeux écarlates s'écarquillèrent de curiosité tandis que le vent tirait sur ses cheveux blonds. Une de ses canines prononcées pointait comme une petite croc tandis que le souffle s'échappait de sa bouche. Le jeune garçon, qui n'avait même pas dix ans, se pencha hors de la galerie en plein air pour regarder dans le jardin.

Fourier était en pleine fuite devant l'un de ses tuteurs et n'eut pas le temps de rester bouche bée. Il entendait déjà la voix de l'homme derrière lui dans le couloir. S'il était attrapé, il serait ramené à son cours dangereusement ennuyeux – mais même en sachant cela, Fourier ne pouvait détacher son regard de la scène qui se déroulait devant lui.

Les jardins du château royal de Lugunica étaient l'œuvre de la couronne. Des jardiniers qui ont déployé toutes leurs compétences et connaissances. Le résultat est une tapisserie d'une richesse fantastique, peuplée de fleurs et de floraisons différentes à chaque saison.

Les feuilles des arbres bruissaient dans la brise fraîche et une averse. Des pétales tourbillonnaient dans l'air, évoquant la fugacité du monde. C'est dans ce jardin enchanteur que Fourier trouva un bouton scintillant : une jeune fille.

Ses cheveux verts verdoyants étaient attachés en arrière alors qu'elle prenait une posture

À la fois raffinée et belle. Vêtue d'une robe couleur herbe fraîche, visiblement de belle facture, la jeune fille, pleine de sang-froid, la portait à la perfection. Fourier ne voyait guère plus que son profil, mais le blanc pâle de son cou et de ses joues, ainsi que l'ambre de ses yeux en amande, laissaient deviner sa beauté éclatante.

Et pourtant, si cela avait été tout, elle n'aurait peut-être pas fait une si forte impression sur Fourier. Ce n'aurait été qu'une aventure passagère, un aperçu d'une magnifique jeune femme au château.

Mais cela ne s'est pas arrêté là.

« — »

La jeune fille se tenait dans le jardin, scrutant du regard la multitude de fleurs colorées. Si elle avait été simplement captivée par l'éclat des fleurs, cela aurait montré qu'elle était d'un naturel semblable à celui de tout le monde. Mais au lieu de regarder les fleurs au centre du jardin, elle inspectait un bouton isolé dans un coin éloigné. Le fixant intensément, comme si elle croyait qu'il allait s'ouvrir à cet instant précis...

« Votre Altesse Fourier ! Vous m'écoutez enfin ! »

Son tuteur, essoufflé, atteignit enfin Fourier dans le couloir. Il le regarda avec soulagement, mais son expression laissa bientôt place à la perplexité lorsqu'il remarqua que Fourier fixait le jardin.

« Votre Altesse ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce qui a retenu votre attention ? »

« Rien, monsieur ! Rien ! Rien du tout ! Certainement pas quelque chose pour "C'est à toi de t'inquiéter !" »

Fourier se précipita sur l'instructeur alors que l'homme essayait de discerner

Qu'est-ce qui avait tant intrigué le garçon ? La main que Fourier tendait dans l'espoir de dissimuler la scène heurta le visage du précepteur, et l'homme recula en s'écriant : « Mon œil ! », mais Fourier n'eut pas le temps de s'en préoccuper. Il craignait surtout que la fille près des fleurs n'ait entendu le vacarme.

Angoissé, il regarda vers le jardin. C'est à ce moment précis que la jeune fille, qui avait entendu quelque chose, se tourna vers lui. Fourier s'efforça de baisser les yeux.

« C-c'est pas bon. Je me sens vraiment bizarre... Je suis peut-être malade ou quoi ? J'ai les joues brûlantes et j'ai du mal à respirer... »

Constatant une douleur à la poitrine et des difficultés respiratoires, Fourier conclut que cet endroit était mal choisi. Il saisit son professeur par la jambe et s'enfuit dans le couloir avec une hâte débordante.

« V-Votre Altesse ! Aïe ! Ça fait mal ! »

« Sourire et supporter ! Je ne suis pas assez fort pour te relever ! Mais je ne peux pas te laisser dans un endroit aussi dangereux. Après tout, je fais partie de la famille royale, la fierté du peuple. »

Ouah ! aïe ! « Je suis touché par votre inquiétude, mon prince, mais... Peut-être pourriez-vous arrêter de courir et... » Le précepteur s'écria, sa tête heurtant chaque mur et pilier qu'ils croisaient, mais Fourier l'ignora. Il revoyait encore cette fille chaque fois qu'il fermait les yeux. Elle était clairement la cause de ses palpitations, mais pour une raison inconnue, il ne parvenait pas à chasser son image de sa tête, malgré le temps qui passait.

C'était un mystère pour Fourier pourquoi il était si réticent à partir alors qu'il s'éloignait précipitamment du jardin.

Fourier Lugunica appartenait à la famille royale du Royaume de Lugunica, ami des Dragons, une dynastie riche de plus de mille ans d'histoire ; il était le fils du roi régnant, Rando-hal Lugunica. Il était donc prince de droit et méritait les plus grands honneurs.

quatrième « Oui, mais je suis le prince. Mes frères me précèdent tous. Je ne vois pas la royauté m'être transmise de sitôt. N'est-ce pas ?
« Est-ce que tous ces efforts, jour après jour, semblent un peu inutiles ? »

« Ho-ho-ho ! Je vois que vous avez appris l'art de l'impudence, Votre Altesse."

Fourier avait terminé ses cours et cherchait un répit dans sa chambre personnelle, où il conversait avec un visiteur.

Fourier grimaça au mot . Celui- là
Celui qui riait était un homme exceptionnellement âgé, ses cheveux longs et sa barbe tous deux blancs par âge. Miklotov MacMahon, un représentant de Le Conseil des Anciens, considéré comme le cerveau du royaume, était celui qui détenait tout le pouvoir réel.
gouvernement. Il mérite vraiment d'être qualifié de sage. Fourier était bien au courant des rumeurs selon lesquelles même si le roi venait à disparaître, le royaume continuerait à fonctionner sans problème tant que Miklotov était là.

Fourier n'était pas séduit par les rumeurs qui se moquaient de lui. son père, le roi, mais Miklotov était un sujet loyal qui a servi le royaume sans ambition. Et il était bien vrai que l'aîné
Il a fait de son mieux pour servir une famille royale qui laissait à désirer en matière d'intendance. Fourier a donc eu du mal à condamner de tels propos.

« Si mon père et mes frères ne sont pas à la hauteur, pourquoi ne le feriez-vous pas ? devenir roi ? » dit Fourier. « Les choses seraient beaucoup plus simples que
« C'est comme ça. Tu ne trouves pas ? »

« Vous donnez un choc considérable à ce vieil homme », répondit Miklotov.

« Ce ne sont pas des mots que quelqu'un de la stature de Votre Altesse devrait prononcer à la légère. Et de toute façon, ce serait une violation de notre pacte avec le dragon. »

« Notre pacte avec le dragon, n'est-ce pas ? »

Miklotov hocha la tête d'un air sombre. Fourier posa la tête sur son bureau et se mit à réfléchir.

Le pacte dont ils parlaient était la raison pour laquelle le Royaume de Lugu-nica était parfois appelé le Royaume des Amis du Dragon : un serment prêté au Dragon Sacré Volcanica, dont la protection avait assuré la prospérité du royaume pendant des centaines d'années.

« Le dragon gère tout », songea Fourier. « Les récoltes et la sécurité du royaume. Et le seul à pouvoir bénéficier de ses bienfaits est un descendant du premier roi Lugunica, qui a noué avec lui un lien d'amitié. Tout cela semble un peu trop beau pour être vrai. »

« Et pourtant, nous avons la bénédiction du dragon. Cela fait de Sa Majesté le Roi, sans parler de Votre Altesse, des personnes de la plus haute importance pour ce royaume. »

« C'est ce que j'ai entendu, assez de fois pour avoir mal à la tête. »

« Mm. Et je l'ai dit assez souvent pour m'en faire mal à la langue. »

Fourier pinça les lèvres, mais Miklotov caressa sa barbe nonchalamment.

« Cette histoire est la raison pour laquelle je souhaite sincèrement que vous ayez une plus grande appréciation de votre position, Votre Altesse.

« Hmm, alors je suppose que je n'ai pas... Attendez ! Si c'est seulement notre sang qui Ça nous rend, mon père et moi, si importants. Ça ne veut pas dire que toutes ces études ne sont pas vraiment nécessaires ? Qu'en penses-tu ?

« Ho-ho, l'impudence pointée à nouveau le bout de son nez. Pensez-y de votre point de vue. Point de vue des sujets. Ils sont peut-être tenus de respecter celui qui occupe le poste, mais pensez-vous qu'ils préféreraient servir sous les ordres d'un ignorant ou d'une brute, alors qu'ils pourraient compter sur un homme intelligent ? Et l'intelligence ne s'épanouit pas sans une culture appropriée. Le sang du Roi Lion non plus.

« Le Roi Lion ? Encore ce vieux nom poussiéreux ? »

Une passion inhabituelle était entrée dans la voix de Miklotov, mais Fourier II le regarda avec un sourire ironique. « Roi Lion » était le terme utilisé pour désigner le premier souverain à conclure un pacte avec le dragon, autrement dit, la première personne à fonder ce qui était aujourd'hui le royaume de Lugunica. On l'avait appelé « le dernier Roi Lion ».

« Je comprends vos attentes envers les descendants du Roi Lion », dit Fourier. « Mais c'est beaucoup demander à ceux d'entre nous qui sont nés si loin dans la lignée de la succession. Les sages sont pratiquement sans égal, que l'on parcoure le monde ou que l'on remonte dans le temps. Je ne m'attends pas à ce qu'il en naisse de sitôt. »

« Vous pouvez le dire, Votre Altesse, mais le sang ne s'est pas raréfié. C'est un fait : une fois toutes les quelques générations, un véritable maître apparaît dans la lignée royale. Il y a deux générations... »

Miklotov parlait couramment, mais soudain il s'arrêta. Son visage ridé s'assombrit, il secoua la tête et murmura : « Non. »

Au bout d'un moment, il poursuivit : « Mes excuses. J'ai un lapsus. La mémoire devient fragile avec l'âge. »

« Perdre la mémoire est la pire chose qui puisse arriver à ce royaume ! Arrête de t'inquiéter pour un délinquant comme moi et prends soin de toi ! »

« Je ne pense pas que Votre Altesse soit délinquante... »

Miklotov opposa une certaine résistance tandis que Fourier tentait de le faire sortir de la pièce. Mais ses vieux os ne faisaient pas le poids face à un garçon dans la fleur de l'âge.

« Maintenant, alors... »

Après avoir chassé le vieillard bavard, Fourier se retrouva seul. Il commença à se déshabiller. Il se changea en ce qui lui plaisait et enveloppa sa tête d'un bandana pour dissimuler ses cheveux blonds. Puis, paré à toute éventualité, il sortit furtivement de la pièce.

Il n'y avait personne dans le hall. Fourier se mit à courir à travers le château silencieux, en toute hâte. Il espérait rester discret, car il ne fallait pas qu'on le voie.

Il se dirigeait vers le même endroit où il allait tous les jours ces derniers temps.

—Une galerie, d'où il regardait chaque jour les jardins, espérant voir cette fille.

3

Fourier arriva dans la galerie nonchalamment, s'assurant qu'il n'y avait personne autour avant de grimper sur la balustrade et de commencer à chercher avidement dans le jardin la fille qu'il cherchait.

« Hmm. Pas aujourd'hui non plus, hein ? J'ai fait tant d'efforts pour venir ici, et tout ça pour rien. Faire une chose pareille à un prince... cette fille n'a peur de rien. Bon sang. »

Incapable de retrouver celle qu'il désirait tant, Fourier était rempli de regrets. Dix jours s'étaient écoulés depuis sa première rencontre. Ce jour-là,

il s'était enfui parce que les battements dans sa poitrine semblaient dangereux, mais maintenant il espérait la revoir précisément parce qu'il Je voulais revivre cette sensation une fois de plus.

La douleur dans son cœur n'avait jamais vraiment disparu. En fait, se renouvelait à chaque fois qu'il se remémorait son visage. Il était convaincu que la seule façon pour lui de trouver du soulagement était de la rencontrer.

Fourier n'avait jamais douté de l'intuition qui guidait ses actions. Il sentait parfois une réponse émerger, sans raison particulière, parmi d'innombrables choix. Ce qu'il découvrirait ainsi le menait toujours sur la bonne voie. C'était la

même chose que ce soit en cours d'arithmétique et d'histoire, ou lors du choix d'un se déplacer à Chantrange, un jeu de société joué avec des pions. À titre d'exemple extrême, plusieurs années auparavant, il avait même prévu qu'un la roue tomberait du chariot du dragon que conduisait son père, le roi dans.

Mais tout cela a été rejeté comme étant un simple hasard, de simples suppositions. Cela ne pouvait pas être répété. Il le dit à son professeur, mais l'homme Il grommela quelque chose à propos de bêtises. Fourier n'était pas un enfant assez ignorant pour insister sur une intuition qui le différenciait des gens normaux.

Peu importe. C'est la fille qui compte maintenant. Si seulement j'avais su son nom, au moins, ce serait tellement plus facile... »

Son seul indice à ce moment-là était qu'elle devait être la fille d'une famille suffisamment prestigieuse pour se voir accorder l'entrée à le château. S'il leur disait quand et où il l'avait vue, Les gardes et les servantes auraient peut-être pu l'aider.

« Mais je déteste avoir besoin de choses de la part des gens. Je ne sais pas pourquoi, mais Je pense que ce serait plutôt gênant si quelqu'un savait que je la cherchais. Hmm...

Les palpitations, la sensation inhabituelle que ce qu'il faisait n'était pas tout à fait acceptable — tout cela déconcertait Fourier. Il ne

Je ne sais même pas vraiment ce qu'il ferait s'il la retrouvait un jour.

« Je suppose que je peux déterminer ce que je devrais faire après notre rencontre. Je Je crois me souvenir qu'une personne importante a dit que réfléchir trop attentivement n'était qu'une autre forme de lâcheté... Mm !

Alors qu'il marmonnait, soudain quelque chose obscurcit sa vision. Fourier se pencha par-dessus la balustrade, essayant de suivre du regard la silhouette de celui qui passait juste en dessous du couloir. Il aperçut l'ombre d'une manche couleur herbe fraîche.

C'était la bonne couleur, celle dont il se souvenait de la robe de cette fille.

« Oups... »

Au moment où l'image de la jeune fille lui traversa l'esprit, Fourier sentit son pied glisser de la rambarde. Il avait basculé trop en avant, perdu l'équilibre et s'était retrouvé dégringolé hors de la galerie.

Le jardin était pavé de dalles. S'il se cognait la tête contre l'une d'elles, ce ne serait pas joli.

Il allait payer cette petite indulgence de sa vie...

"Hwah ?!"

Mais il s'avéra que rien de tel ne se produisit. Il sentit son corps s'enfoncer dans un matériau mou, amortissant sa chute.

Bff ! Bfaaah ! Pft ! Beurk ! « Qu'est-ce que c'est ? C'est de la terre ?! »

S'extirpant du tas de terre meuble, Fourier cracha des feuilles et de la boue. Il avait apparemment réussi à atterrir dans un massif de fleurs plutôt que sur les dalles ; par miracle, il s'en sortit indemne.

En levant les yeux, il pouvait voir le couloir d'où il était sorti en dégringolant. de. C'était peut-être le pur hasard, encore une fois, qui l'avait empêché

se blessant malgré une chute de près de deux étages.

« Waouh ! Quelle chance ! Ça prouve qu'un peu de chance peut vous sortir d'une situation difficile », dit Fourier avec une pointe d'admiration, en regardant ses paumes boueuses. Il ignora le fait que s'il avait vraiment eu la chance de tomber, il ne serait pas tombé. Il sauta du parterre et regarda autour de lui, se disant qu'il allait devoir trouver une femme de ménage pour lui préparer un bain.

« — »

Et là se tenait la fille, le regardant avec de grands yeux.

Elle avait les mêmes beaux cheveux verts, toujours attachés, les iris ambrés clairs dont il se souvenait, et elle portait cette robe couleur herbe. C'était exactement la même fille qui était restée gravée dans la mémoire de Fourier.

« Oh... Oh ! Ohhh... »

A peine eut-il enregistré cela que Fourier sentit ses joues se remplir de larmes. Il brûlait, et il s'aperçut qu'il avait perdu la parole. Sa confiance en sa capacité à dire le moment venu l'avait laissé dans cet état lamentable.

Tandis que Fourier restait là, incapable de réfléchir, la jeune fille, les yeux encore écarquillés de surprise, leva lentement les yeux. Son regard oscilla entre lui et la balustrade – une fois, deux fois. Puis il comprit qu'elle pensait qu'il s'était blessé.

« Oh, pas besoin de t'inquiéter pour moi ! Tu vois ? Je ne suis pas blessé le moins du monde ! Je vois bien que je t'ai contrarié, mais ne t'inquiète pas. Mon corps est si résistant que c'est presque une arme ! »

Fourier était encore confus, mais il tendit les deux bras pour prouver qu'il était indemne. La jeune fille ne réagit pas, mais elle dut au moins comprendre qu'il allait bien.

Fourier avait très envie de poursuivre la conversation, mais il était aussi parfaitement conscient qu'elle l'avait vu dans un moment des plus peu princiers, et ses pieds avaient un désir ardent de l'emporter loin de cet endroit. Peut-être devrait-il se contenter de l'avoir rencontrée une seconde fois.

« Bon, je suis très occupée, alors excusez-moi ! Je vous souhaite une bonne journée. »

Il fit un signe de la main et s'apprêtait à sortir du parterre de fleurs lorsqu'il se trouva bloqué. La jeune fille se tenait devant lui et le fixait d'un regard sévère. Elle parlait d'un ton sévère.

— Tu crois pouvoir t'en sortir avec des excuses aussi futiles, intruse ? Fourier remarqua la clarté et la force de sa voix, dignes de son apparence. Mais l'étonnement remplaça bientôt ce sentiment, grâce au poignard scintillant dans la main de la jeune fille.

« W-waouh ! Une femme comme toi ne devrait pas se promener avec un truc pareil ! »

Mon père n'aime pas ça non plus, mais comme tu peux le voir, c'est toujours bon d'en avoir un près de moi. Ne tente rien de bizarre. Et ne me sous-estime pas juste parce que je suis une fille. Attends de voir ce qu'ils font à ceux qui essaient de s'introduire dans le château.

« Hein ? Quoi ? Hrh ? »

La voix de la jeune fille était devenue acérée, et elle ne semblait pas vouloir réagir aux tentatives de Fourier pour la calmer. Aucune hésitation ne transparaissait dans son regard. Elle le prenait vraiment pour un intrus.

Elle ne pouvait pas être plus âgée que lui, et pourtant elle avait un tel courage. Non, il y avait autre chose.

« — »

Sa prise sur la poignée du poignard était si serrée que Fourier pouvait voir

Ses doigts blanchissaient. Elle n'avait jamais pointé une lame sur quelqu'un. C'était simplement ce qu'elle ressentait comme un devoir, tout en essayant de ne pas trembler.

Fourier ne s'attendait certainement pas à ce qu'on lui parle de cette façon. Il n'avait jamais pensé que lorsqu'il rencontrerait à nouveau la fille, cela se passerait ainsi, ou que ce serait l'attitude qu'elle adopterait envers lui. Mais il y avait une chose sur laquelle il ne s'était pas trompé :

« Tu es vraiment une bonne jeune femme, n'est-ce pas ? »

C'est qu'il se souciait de la fille en face de lui encore plus qu'il ne l'avait imaginé.

L'expression de la jeune fille vacilla, bouleversée par les murmures de Fourier. mur.

« ...Tu ne peux pas me duper. Mes yeux perçoivent les mensonges et les ruses. »

« Une réponse bouleversante, alors que j'ai révélé mes vrais sentiments. Qu'est-ce qui te déplaît tant chez moi ? J'aimerais bien le savoir !

« ...Penses-tu que je ferais confiance à quelqu'un qui cache son visage, juste parce que parce qu'il me le demande ?

« Hmm... ? Oh ! Oh, je vois, je vois ! C'était mon erreur. »

Fourier comprit finalement que la suspicion de la jeune fille était de sa faute. Il toucha sa tête et trouva le bandana qui lui servait de déguisement. Il le retira précipitamment, et ses cheveux blonds retombèrent autour de son visage. À ces mots, les yeux de la jeune fille s'écaraillèrent encore.

« Je vois que je vous ai embrouillé », dit Fourier. « Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas un intrus. Je suis le quatrième prince de cette nation, Fourier Lugunica ! Vous pouvez contempler mon visage.

Fourier essuya un peu de sueur de son front en annonçant

Lui-même, tentant de rassurer la jeune femme choquée. Ses soupçons allaient sûrement s'évanouir, et son sourire s'épanouirait comme une fleur...

« Mes plus sincères excuses, Votre Altesse ! Même retourner mon poignard contre moi-même ne suffirait pas à réparer cela ! »

...mais bien sûr, rien n'a jamais été aussi simple.



4

La fille à la dague s'agenouilla lorsqu'elle comprit qui était Fourier. Ce serait un événement bouleversant pour elle. Elle avait capturé quelqu'un qu'elle croyait être un intrus dans le château, et il s'avéra qu'il s'agissait d'un prince. Et elle avait même sorti son épée – ce serait trop pour son pauvre cœur.

« Comment pourrais-je vous demander d'assumer la responsabilité ? Je me suis déguisé avec le bandana, suffisamment pour vous faire soupçonner d'être un personnage douteux. Suis-je une brute qui tiendrait l'un de mes sujets pour responsable d'un malentendu dont je suis responsable ? »

« Mais avoir adopté un tel ton avec Votre Altesse... Cela ne Je ne mérite pas le pardon. S'il vous plaît, rendez votre jugement.

« Tu es étrangement têtu, n'est-ce pas ? Ton sens du devoir est si exigeant ! Très bien, alors fais ce que je te dis. Tu te sens coupable envers moi et tu ferais tout ce qu'il faut pour que je me calme. N'est-ce pas ? »

Fourier voulait désespérément arrêter la jeune fille, qui semblait prête à cet instant même à rengainer son poignard dans son ventre. Elle répondit : « Oui, mon prince », et lui tendit son couteau. « S'il vous plaît, Votre Altesse, faites de moi ce que bon vous semble. J'accepterai n'importe quel châtiment. »

« Euh... "comme bon me semble" ? "Une punition" ? Pourquoi mon cœur bat-il si fort... ? » Fourier sentit son cœur s'emballer à la vue de la jeune fille sévère devant lui. Mais il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et prit une profonde inspiration pour calmer son cœur. « Alors, je prononce ta punition. Toi... Oui. Je t'ordonne de m'aider à passer.

Prends un moment. Discutez avec moi pour mon plaisir, jusqu'à ce que je me sois calmé.

« Je... Votre Altesse, en quoi est-ce une punition... ? »

« Tais-toi ! Je n'accepterai aucune protestation ! N'as-tu pas dit que tu te plierais à mes désirs ? Eh bien, mes désirs sont clairs. Vous ne pouvez pas refuser, donc cette affaire est close. Oui ?

Les bras croisés sur la poitrine, Fourier a lancé la conversation
La jeune fille le fixa un instant, puis porta la main au coin de sa bouche.

« Hi-hi ! »

Un petit rire lui échappa, bien qu'elle s'efforçât de le retenir. C'était la première fois que Fourier la voyait sourire comme on l'attendrait d'une personne de son âge. Un joli sourire enfantin trahissait son expression figée et sombre.

« J'ai été inquiet pendant un moment, mais tout cela pour rien, semble-t-il... Hmm?"

En décroisant les bras, Fourier aperçut par hasard le poignard qu'il tenait encore à la main. C'est alors qu'il le remarqua. Le poignard était une œuvre exceptionnelle, certes, mais la poignée et le fourreau portaient une marque distinctive. Il ressemblait à un lion à la gueule ouverte, et Fourier le connaissait très bien.

« Cet insigne : une crête en forme de lion découvrant ses crocs. Tu dois être membre de la maison Karsten... Attends. Tu dois être la fille de Meckart ! Tu l'es, n'est-ce pas ? dit-il en désignant le poignard après avoir soudain compris qui était la fille.

La jeune fille poussa un soupir résigné et hocha la tête d'un air sombre.
« Oui. C'est ce que Votre Altesse a compris. Je suis la fille de Meckart Karsten, chef de la Maison Karsten. Je m'appelle Crusch Karsten. C'était terriblement impoli de ma part de ne pas me présenter en premier. »

« J'ai choisi de donner mon nom. Et de cacher mon visage. Inutile de recommencer. Mais imaginez ma surprise : je suis la fille du célèbre Meckart Karsten. »

Crusch . Fourier garda le son de son nom dans ses oreilles, le gravait dans sa mémoire.

Son père, Meckart, était un noble de haut rang issu d'une maison ducale. Malgré son air réservé, il était un serviteur de la famille royale extrêmement digne de confiance. Il était tout simplement difficile d'imaginer cette jeune fille comme étant la sienne.

« Crusch. Un beau nom. Il correspond à ta prestance galante et noble. »

« Votre Altesse est trop gentille. Mais je vous remercie. »

« P-prenez-vous mes paroles pour de la flatterie ? Ah oui. Je dois vous rendre ceci. » Ignorant qu'il fixait Crusch, l'air égocentrique, Fourier toussa. Ses joues étaient brûlantes. Il lui passa le poignard pour tenter de se concentrer sur autre chose. Elle le prit avec révérence, le serrant doucement contre sa poitrine.

« Cela ressemble à un trésor pour vous », dit-il.

« ...C'est un cadeau de mon père. Pour fêter mon anniversaire, même s'il m'a conseillé de l'utiliser avec précaution. » Sa voix était hésitante ; peut-être était-elle encore perturbée par son erreur d'identité. Fourier tenta délibérément de changer de sujet pour éviter qu'ils ne reviennent sur le sujet.

« Un poignard pour l'anniversaire de sa fille ? Même pour Meckart, ça paraît un peu insensé. »

« Je l'ai demandé. Père m'a demandé ce que je voulais, et j'ai dit que je le voulais. le poignard à crête transmis par les chefs de notre maison.

« Pas du tout insensible ! Oui, une dague est un beau cadeau. C'est pratique d'en avoir sous la main, des dagues ! »

« Vous n'avez pas besoin de vous soucier de mes sentiments, Votre Altesse. Je comprends que mes goûts diffèrent de ceux des autres jeunes dames. » Elle lança un sourire fugace aux tentatives furieuses de Fourier pour le faire changer d'avis au milieu de la conversation.

La plupart des filles de l'âge de Crusch auraient demandé des bijoux pour se parer. Il était en effet inhabituel pour une enfant de choisir, si on lui en donnait le poignard de famille. Mais, voyant avec quelle tendresse Crusch tenait l'objet, Fourier sentit qu'il serait superficiel de porter un tel jugement hâtif.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Ce serait une chose si une fille était obsédée par la lame elle-même, cherchant désespérément à l'obtenir. Mais ce n'était pas ce que tu pensais, n'est-ce pas ? Tu étais sous le charme du blason du lion, n'est-ce pas ? Et comment puis-je nourrir une telle rancune envers une fille ? Après tout, je suis moi-même un descendant du Roi Lion ! »

« — »

« Quelque chose ne va pas ? » demanda Fourier. Il avait été si sûr de lui en parlant, mais Crusch le fixait simplement du regard. Cette fille avait semblé si stoïque au début, et maintenant il avait vu tant de ses expressions variées – même s'il aurait aimé que ce soient davantage des sourires.

« N-non », dit Crusch. « C'est simplement... C'est la première fois que quelqu'un J'ai pensé que j'aurais pu être intéressé par la crête, et j'ai été surpris.

« Ah, je vois. Mais n'est-ce pas vrai ? »

"Oui c'est le cas."

Crusch semblait vouloir comprendre pourquoi Fourier avait émis cette hypothèse avec autant d'assurance. Il bomba donc le torse et dit fièrement : « Vous savez, je n'avais aucune raison particulière de penser cela. Aucune preuve. Juste ma propre certitude. »

« ...Je vois que Votre Altesse est sérieuse. Vous me surprenez encore plus

à chaque instant.

« En général, je suis toujours sérieux. Mes excentricités sont d'un genre qui n'est cependant pas souvent détecté par le commun des mortels. Hé hé ! Tu as peur de moi maintenant ?

« Non, monseigneur. Juste de l'admiration. » Crusch rentra le menton et leva le poignard pour que Fourier puisse le voir. Ses doigts délicats Elle courut sur le sceau, et ses yeux d'ambre brillèrent. « Votre Altesse sait-elle pourquoi le blason de ma maison, le Karsten maison — est un lion ?

« Euh... oui, oui, bien sûr que oui ! Mais... juste pour la forme, j'aimerais de l'entendre de ta bouche. Je dois voir si nous partageons la même compréhension.

« Bien sûr. Comme Votre Altesse le sait, le cimier du lion était à l'origine l'insigne de la famille royale de Lugunica. »

C'était quatre siècles plus tôt, avant le pacte avec les Un dragon fut créé et la nation fut connue sous le nom de Royaume des Amis du Dragon. À cette époque, le royaume de Lugunica comptait Il portait la crête du lion et son souverain était appelé le Roi Lion.

Sages et forts, ces seigneurs guidaient tout le peuple. Leur titre fut perdu lorsque le dernier Roi Lion conclut un pacte avec le dragon, et les dragons sont devenus plus vénérés que les lions à Lu-gunica.

« Par la bonne grâce du dragon, le royaume devint riche et « prospère », conclut Crusch. « Et avec le Roi Lion, plus plus nécessaire, la crête du lion a cédé la place à celle que nous avons aujourd'hui, qui porte le dragon.

« C'est vrai, je m'en souviens maintenant ! Le blason du lion n'a pas été perdu, mais offert par le souverain à un sujet particulièrement estimé. Et le lion portant ses crocs—”

« — est devenu le symbole de ma famille, la Maison Karsten. »

Le bavardage incessant de Miklotov et les cours que Fourier fuyait systématiquement lui avaient finalement été utiles. Mais il avait rarement autant entendu le titre ancien « Le Roi Lion » qu'aujourd'hui.

« Le Roi Lion... » souffla-t-il.

« En effet », dit-elle, « le Roi Lion. »

C'était un titre presque oublié par beaucoup. Fourier essaya de le prononcer librement, mais en fut incapable. Le sourire qui illumina les lèvres de Crusch l'avait interpellé, car elle était d'accord avec lui. Ce n'était pas le sourire de quelqu'un se souvenant vaguement d'un nom ancien et oublié du passé.

—Cela témoignait plutôt d'une admiration, voire d'une affection, pour le roi oublié.

« Beurk ! »

« Votre Altesse ?! Qu-qu'est-ce que vous vous faites ? »

Fourier était sur le point d'afficher un sourire vide. Pour l'empêcher, il s'était donné une violente claque sur la joue, surprenant Crusch.

« Tout va bien, Votre Altesse ? Il s'est passé quelque chose ? »

« R-rien du tout. Une banalité. Un insecte s'est posé sur ma joue. C'est mon fardeau d'être aimé même par des créatures aussi petites que cela !

La joue de Fourier était rouge et ses yeux pleuraient, mais Crusch parut convenablement trompé et dit : « Je vois... »

Convaincu que la douleur en valait la peine, Fourier loua en privé son propre jugement. Puis il tenta de ramener la conversation sur le Roi Lion.

« Crusch. Je vois que tu apprécies particulièrement le Roi Lion. Pourquoi ? »

« Aucune raison particulière. Et est-ce quelque chose dont nous devrions être dis-
« Jurer dans le château royal... ? »

« Quoi, ça poserait problème si quelqu'un entendait ? Alors que ce soit notre secret, le tien et le mien. Pour ma part, je ne le dirai à personne. Je ne trahis jamais une promesse ! »

Il semblait si sûr de lui. Après un moment de silence, Crusch sourit à nouveau. Elle s'adressait à l'un des principaux membres de la famille royale. Les secrets n'existaient pas.

Pour elle, Fourier semblait avoir oublié qu'il était de sang royal. Elle le regarda, un peu stupéfaite.

« Une pensée m'est venue parfois. Même si, connaissant la signification des armoiries de ma maison et le pacte avec le dragon qui protège notre royaume, je pense que c'est peut-être trop pour ce petit corps qui est le mien. »

« Quelle est cette pensée ? »

« À l'époque du Roi Lion, nous n'avions pas la stabilité dont nous avons besoin. Profitez-en maintenant. Mais ils n'ont pas connu cette stagnation non plus. La bénédiction du dragon nous facilite la vie, peut-être trop.

« — »

Fourier déglutit péniblement à ses paroles. Le voyant se taire, les lèvres de Crusch s'étirèrent à nouveau en un sourire. Cependant, ce n'était pas le sourire affectueux de tout à l'heure, mais une expression détachée qui semblait adulte.

« Votre Altesse va-t-elle me punir maintenant pour avoir manqué de respect au royaume ? »

« En toute honnêteté, je commence à penser qu'il est préférable de garder cela

Entre nous. Tu as raison, cette conversation ne devrait pas être partagée avec n'importe qui. Et pourtant...

Fourier ne parvenait pas à comprendre ce que Crusch voyait. Appelez cela une différence d'intellect ou de mode de vie. Le jeune prince commençait tout juste à se familiariser avec sa nature, et il était incapable de répondre à ses réflexions.

Voyant Fourier se torturer à cause de ses paroles, Cr-usch ferma à moitié les yeux, ses forces s'évanouissant. « Oubliez ce que j'ai dit, monseigneur. Considérez-le comme les marmonnements insensés d'une fille qui ignore sa place. Je n'ai pas de frères, mais je suis une femme. Je suis incapable de choisir une vie digne des armoiries de ma maison... la voie d'un lion. »

Elle prononça ces mots d'un ton profondément résigné. Il y avait quelque chose qu'elle voulait désespérément faire et qu'elle ne pouvait pas faire. C'était sûrement ce qui distinguait la jeune Crusch des autres filles. C'était pourquoi elle avait si complètement capté l'attention de Fourier.

Il sentit une bouffée de chaleur monter dans son cœur enragé. Il ouvrit la bouche, révélant une dent semblable à un croc.

« Bêtise ? Laissez les autres l'appeler ainsi. Mais vous ne devez jamais l'admettre vous-même. »

"...Votre Altesse?"

Fourier connaissait trop bien la douleur des malentendus et des renvois par des mots comme ou... . Cela l'avait poussé à abandonner par le passé, mais même s'il devait l'admettre, il était difficile de l'admettre. Voir la femme qui avait capté son attention abandonner ce qui avait éveillé son intérêt pour elle.

« Je ne sais pas quels désirs tu nourris ni ce que tu souhaites faire. Mais je suis sûr que la fille qui se tient ici devant moi aujourd'hui est la

Résultat de ses efforts pour atteindre cet objectif. Il semble que vous considériez désormais ce temps comme perdu, mais...

Il avait été profondément captivé par sa vue – son visage, le son de sa voix et le temps qu'ils avaient passé ensemble. Et tout ce dont il était tombé amoureux était sûrement dû à ses efforts constants pour réaliser son souhait, celui qu'elle était sur le point d'abandonner. Son refus provenait donc du feu de sa passion profonde.

—Abandonner ce souhait serait une grave erreur. Fourier le savait de tout son être.

« Je suis convaincu que tu es plus intelligent que moi. Mais l'intelligence n'a rien à voir avec moi. Tu as tort ! Je le sais ! »

« Votre Altesse... ? Vous voulez dire que ce que je cherche est également faux ? »

« Je ne sais pas ! Je ne sais pas ce qui ne va pas. Mais il y a quelque chose qui cloche. »

Crusch a semblé surpris par la déclaration brutale de Fourier. Ses idées avaient été largement critiquées par le passé. On lui avait répété à maintes reprises qu'elle avait tort, qu'elle était différente de son entourage, jusqu'à ce qu'elle finisse par douter de sa propre pensée. Au fond, l'emportement de Fourier n'était pas le même que ces autres rejets.

« Ne me fais pas ce sourire résigné ! Tes paroles sont peut-être absurdes, mais elles t'appartiennent. Je ne rirai pas, et celui qui rit n'a pas la clairvoyance de voir où tu vas. »

On ne sait jamais ce qui pourrait en résulter – quelle fleur pourrait éclore. Tu n'es encore qu'un bouton ! Et qui peut prédire quelle merveilleuse fleur pourrait émerger avant d'avoir pleinement pris son essor ?

Fourier était plutôt fier d'avoir inventé cette métaphore. Il se tourna vers le parterre de fleurs et désigna le bourgeon immature dans le coin.

« Je ne sais pas ce que tu voyais, mais quand tu as regardé

cette pousse, je connaissais ton cœur. Car, j'en suis sûr, il est le même que le mien !

« — »

« D-donc... Alors ne vous en voulez pas d'être différent des autres. Ça ne veut rien dire, et ce n'est pas important. Nous avons peut-être nos différences, mais si nous voyons la même beauté dans les mêmes choses, alors tout ira bien pour nous ! »

Fourier leva son poing en l'air, s'exclamant : « Et si « Ça ? » en signe d'excitation. Crusch avait les yeux écarquillés, submergée par son ardeur. Silencieusement, comme entraînée, elle regarda aussi le parterre de fleurs.

Puis elle a dit : « Je suis venue ici aujourd'hui pour voir si cela avait déjà fleuri. »

« Je m'en doutais. Tu l'observais avec un tel intérêt. »

Crusch était perplexe. « N'est-ce pas la première fois que Votre Altesse me voit ici ? »

« Oh ! Euh, non, c'est la première fois ! Je parlais juste... intuition ! Oui, c'est ça !

Crusch n'insista pas auprès de Fourier au sujet de ces remarques étranges, se contentant de sourire. Doucement, elle dit : « Si vous pensez que nous voyons la même beauté dans les mêmes choses... » Son visage se détendit. « Alors, monseigneur, quand ce bouton fleurira, puis-je l'admirer avec vous ? Pour voir si quelqu'un d'aussi atypique que moi partage votre sensibilité ? »

« Oh ? Oh ! Tu peux ! Certainement. J'adorerais ça ! »

Fourier répondit dans un accès d'extase, devenant rouge du cou à l'invitation souriante de Crusch.

Seules les fleurs et un seul bourgeon flottant au vent se tenaient debout. témoin de cet échange étrange mais amusant.

5

« Donc la source du chagrin du jeune maître Fourier est Crusch Karsten, c'est ça ? »

Dans une pièce du château de Lugunica bordée d'étagères, Miklotov recevait un rapport. Devant le vieux sage se tenait le précepteur chargé de l'éducation de Fourier. Le prince avait toujours été capricieux, mais ces derniers temps, il était encore moins concentré que d'habitude. Lorsque le précepteur lui expliqua le problème, Miklotov hocha la tête et caressa sa longue barbe.

« Mmm. Je vois. La fille de l'honorable Lord Meckart. J'ai entendu dire que c'était une fille assez étrange... C'est peut-être précisément ce qui a attiré Son Altesse Fourier vers elle.

« Je crains de ne pas savoir, monsieur. Mais il semble que ce soit un fait. La jeune femme et Son Altesse sont en bons termes. L'autre jour, j'ai cru comprendre qu'ils étaient allés au jardin admirer une fleur ensemble...

« Comme c'est gentil. Mais si cela l'amène à négliger ses études... »

« Euh, euh, sur ce point, monsieur. » Le tuteur interrompit Miklotov. Le sage haussa un sourcil. « Son Altesse s'est plutôt concentré sur ses études qu'avant. Peut-être que sa rencontre avec la jeune femme... »

... l'a poussé à se présenter sous son meilleur jour ? Oui, comme c'est doux, « En effet. » Miklotov termina la phrase réticente du tuteur.

L'ambiance était un peu embarrassante, mais aussitôt, le regard de Miklotov s'éclaircit et il se redressa. Fixé par le regard du vieil homme, le précepteur sentit sa gorge s'assécher. Miklotov demanda :

« Et le jeune seigneur... ? A-t-il montré des traces de sang ? »

« Hum, il... non, il n'a pas l'air de... Du moins, pas à ma connaissance. »

Le désespoir traversa le regard de Miklotov. Le vieux sage laissa échapper un long soupir.

« Vraiment ? ...Peut-être que la seconde venue du Roi Lion n'est qu'un rêve... »

Il ne put cacher sa déception. Le tuteur, incapable de comprendre ni la pensée ni les souhaits de l'aîné, ne put que garder le silence.

Le sage souhaitait la seconde venue d'un dirigeant sage qui avait régnait à l'époque du Roi Lion. Mais le précepteur se demandait ce que cela pouvait bien signifier. Le royaume était en sécurité grâce à son pacte avec le dragon et aux bénédictions qu'il lui procurait. La famille royale n'avait plus qu'à perpétuer la lignée ; on ne lui en demandait pas plus.

Ainsi, l'instructeur n'a pas rapporté à Miklotov les faits les plus particuliers. Les aspects menteurs de la nature de Fourier. Parfois, le garçon était pris d'une intuition inexplicable. Mais le tuteur avait rejeté ses éclairs de lucidité dans les jeux de société et les exercices d'arithmétique comme de simples hasards. Il était trop réaliste pour considérer ces événements comme des signes que Fourier était qualifié pour être le roi sage.

Et s'il ne comprenait pas le raisonnement de Miklotov, il était également incapable de comprendre l'ingéniosité de Fourier. Ce précepteur était un professeur doué, mais rien de plus qu'un citoyen ordinaire du royaume. Il avait atteint ces sommets en grande partie parce qu'il n'y avait pas assez de fonctionnaires pour occuper tous les postes vacants.

« Dans ce cas, j'espère que Son Altesse passera au moins ses jours en bonne santé. Je vais faire travailler ces vieux os encore un peu pour m'en assurer... »

Bien que sage, Miklotov n'était pas un télépathe. Il pouvait

Il ne savait pas qu'au fond de lui, le précepteur possédait réellement le récit que Miklotov désirait tant entendre. Et Fourier vivait dans l'ignorance de ce que les autres espéraient de lui.

C'était une sorte de tragédie, mais aussi l'une des grandes ironies du destin.

—Mais il faudrait attendre très, très longtemps avant que la véritable signification- Cela ne serait pas révélé.

6

Après cela, Fourier Lugunica trouva ses journées de plus en plus épanouissantes, sans jamais se rendre compte que ceux qui se tournaient vers lui avec espoir voyaient leur espoir céder lentement la place au désespoir.

Plusieurs jours après avoir fait sa promesse à Crusch, ils virent le bouton s'épanouir et se transformer en une grande fleur. Le sourire de Fourier, au moment où elle posa les yeux sur la fleur, resta gravé dans sa mémoire.

« — C'est magnifique, n'est-ce pas, Votre Altesse ? »

« En effet, c'est certain ! Je crois que je n'oublierai jamais cela. »

Fourier a décidé de garder pour lui ce qu'il allait exactement garder à jamais dans sa mémoire.

Leurs rendez-vous dans le jardin se poursuivirent fréquemment après ce jour-là. Crusch visitait le jardin à chaque arrivée au château, et Fourier était toujours là. Mais Crusch était différente, depuis qu'ils avaient vu cette fleur éclore ensemble. À mesure qu'ils se voyaient de plus en plus, quelque chose en elle commença à changer.

« Tu n'attaches plus tes cheveux en arrière », m'a-t-il fait remarquer un jour.

Lors de leur première rencontre, ses cheveux étaient attachés et elle Elle portait une robe qui était l'image même de la féminité. Mais ces derniers temps, dès qu'il la voyait, elle laissait pendre ses longs cheveux, et ses robes se dessinaient avec plus de raffinement.

« Je le dois à Votre Altesse », répondit Crusch avec un léger sourire. Mais Fourier ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Que lui avait-il dit pour inspirer un tel changement ?

« Vous n'avez pas besoin de comprendre, monseigneur. Mais je vous remercie quand même. »

« Hmm ! Mais comment serai-je en paix sans savoir ? Ça me pèse tellement ! »

Crusch ne répondit pas à l'emportement de Fourier, se contentant de tendre la main vers sa hanche. Le poignard y était suspendu, et Fourier réalisa qu'elle avait pris l'habitude de toucher la crête du lion. Il eut soudain l'impression que le Roi Lion la lui avait enlevée, alors qu'elle se tenait juste là.

« Tu es plutôt amoureux du Roi Lion, n'est-ce pas ? » dit-il.

« Vous vous méprenez, Votre Altesse. Je suis simplement fier de mon ancêtre, qui a soutenu son pays avec diligence et a été reconnu comme le plus grand serviteur du roi... même si je comprends que je le fais assez souvent.

Ses joues rouges trahissaient sa tentative d'excuse après avoir remarqué- Malgré l'air maussade du prince, Fourier, de moins en moins satisfaite de la situation, regarda son poignard avec tristesse.

« Mais le Roi Lion n'est plus », dit-il. « Ayez de lui autant de respect que vous le souhaitez ; personne d'autre ne... »

« — »

« Euh... non ! Enfin... je parlais au sens figuré ! Je n'ai pas... » Ses paroles involontaires durent frapper Crusch en plein cœur, car elle se retrancha dans un silence oppressant et lugubre tandis que Fourier tentait désespérément de se rétracter. Finalement, il frappa dans ses mains et dit : « Très bien ! Si c'est ce que tu désires, alors je deviendrai la personne que tu recherches ! »

« Monseigneur ? »

« Voyons si ton amour pour ce royaume est à la hauteur de ce que le Roi Lion a vu en ton vénérable ancêtre ! Pourquoi pas ? Le sang du Lion coule dans mes veines, n'est-ce pas ? J'ai le droit d'en juger ! »

Le choc de Crusch face à ces gymnastiques mentales fit place à un sourire.

« Hmm ! Vous vous moquez de moi ? J'ose dire que je me suis impressionné moi-même avec ma logique impeccable ! »

« N-non, je... je m'excuse. C'est juste... Votre Altesse est une personne tellement extraordinaire... »

« Ah-ha ! Vous vous demandez, n'est-ce pas, si je suis digne d'un Vœu de loyauté envers le Roi Lion ? Très bien. Observez-moi attentivement. Je jugerai votre loyauté comme vous jugerez ma valeur. Ensuite, nous ressusciterons le lien entre le Roi Lion et son plus fidèle serviteur !

« Ah-ha-ha-ha ! »

« Ne riez pas ! »

Mais son amusement était comme une fleur qui s'épanouit, et bientôt Fourier la rejoignit.

Personne ne sait si le vœu qu'ils ont échangé a été fait en sérieux. Mais ils restèrent chers l'un à l'autre longtemps après, et avec le temps, un autre jeune homme vint les rejoindre. À ce moment-là, Fourier fit un rêve,...

inspiré par le lien que ce vœu avait créé.

Ce n'était donc que le début d'un rêve : le rêve de Fourier
Lugunica.

FELIX ARGYLE EST UN JOLI GARÇON

1

« C'est terrible ! Ils disent que je dois assister à une rencontre matrimoniale ! »

Telles furent les paroles désespérées qui résonnèrent au manoir Karsten par un bel après-midi. La porte du salon s'ouvrit brusquement et un jeune garçon aux cheveux blonds entra, encore essoufflé.

Il avait des yeux écarlates, des canines distinctives et de beaux vêtements, Y compris une robe de fourrure extravagante. S'il avait pu garder un silence digne et un sourire, il aurait sans doute conquis le cœur de bien des filles. Mais hélas, personne ne l'avait jamais vu agir avec autant de maturité.

Le jeune garçon agité s'appelait Fourier Lugunica, et il était le quatrième fils du roi du royaume ami des dragons de Lugunica, un prince de bonne foi.

« Calmez-vous, Votre Altesse. Comment pouvons-nous, nous autres, maintenir notre sang-froid quand vous êtes si frénétique ?

La source de cet avertissement était une jeune femme qui ne manifestait aucune panique. Elle avait de longs et magnifiques cheveux verts attachés par un ruban blanc, et son corps encore en pleine croissance était vêtu d'habits masculins. Ses yeux ambrés en amande et ses traits fermes laissaient présager une beauté qui deviendrait un jour grande.

C'était Crusch Karsten, la fille unique du maître de

Cette maison, Meckart Karsten. Elle hériterait un jour du domaine ducal de sa famille et deviendrait assurément une femme de grande envergure. Mais à cette époque, elle n'avait que quatorze ans ; son entourage avait eu peu l'occasion de reconnaître ses talents.

« Tu t'attends à ce que je sois calme dans un moment pareil ?! Ils essaient de me marier ! Tu ne crois pas que ça devrait te préoccuper ? Et elle, Ferris ?! »

« Ah ? Tu demandes à Ferri ? » L'interlocuteur se tourna et se désigna du doigt. L'interlocuteur, complètement surpris, était un garçon à l'allure féminine agitant ses oreilles de chat couleur lin : Felix Argyle.

Cela faisait cinq ans que Félix, pour des raisons personnelles, avait pris le nom de Ferris, s'était mis à s'habiller en femme et était devenu le serviteur de Crusch. Tous deux connaissaient Fourier depuis longtemps et avaient développé la capacité de profiter des crises apparentes que leur inspirait le jeune prince.

Surmontant sa surprise initiale, Ferris se tapota les lèvres du doigt et dit :
« Mm, tu as raison, Prince Fourier. Mais ! Mais ! Tu as quatorze ans maintenant... Tu n'es plus un enfant, alors c'est logique qu'ils veuillent te préparer un miaou. »

Fourier pâlit à ces mots ; ses poings serrés tremblaient. « Non, absolument. Non ! Je ne participerai à aucun mariage ! Je refuse !

« Mais, Votre Altesse, en tant que membre de la famille royale, il est de votre devoir de prendre une épouse et de perpétuer la lignée royale. Le problème ne disparaîtra pas simplement parce que vous n'êtes pas d'accord. »

« Euh, tu n'as pas tort, bien sûr. C'est... je ne suis pas contre l'idée du mariage en général, tu vois. Mais, tu sais... j'ai le droit de choisir, non ? Je n'ai pas besoin d'un entremetteur pour... Ah, qu'est-ce que tu m'obliges à dire ?! »

« Ah, mon prince rustre... » dit Ferris.

Alors que Fourier exprimait son profond ressentiment envers la rencontre, Crusch répliqua avec une logique irréfutable. Fourier tenta de répondre, mais il ne put rien dire, et il reprit rapidement son sang-froid.

Ferris ne put que secouer la tête et soupirer. Il ressentait la frustration... Une idée née de cinq années passées à observer ces deux-là se parler sans se connaître. L'engouement de Fourier pour Crusch était évident. Il était logique qu'il ne soit pas intéressé par une rencontre entre deux personnes, alors que son cœur appartenait à une autre depuis si longtemps. Si seulement il pouvait se résoudre à être honnête à ce sujet. Le quatrième prince, Fourier, et la fille d'un duc. Leur statut social était suffisamment proche ; il n'y aurait aucun mal à cela. Mais...

« Ferris, Son Altesse semble très contrariée. Ai-je dit quelque chose de mal ? Qu'en penses-tu ? » demanda Crusch en lui chuchotant pour que le prince ne l'entende pas. Elle était totalement inconsciente.

Crush était le maître de Ferris toute sa vie, la fille la plus aimante du monde – et elle était totalement incapable de discerner autre chose qu'une affection amicale. L'intérêt romantique de Fourier n'était pas un mal, si ce n'est que Crusch elle-même était son dernier et plus grand obstacle.

Il souhaitait que Fourier se dépêche et trouve le courage de avouer ses sentiments...

« Non , Dame Crusch, vous n'avez rien fait de mal. C'est tout à Son Altesse. Il a fait le pieu du miaulement. Madame, aidez-moi à lui dire d'être moins rustre... »

« Hmm, très bien. Je suppose que je peux me fier à votre analyse. Votre Altesse, je ne suis pas tout à fait sûr de moi, mais je vous prie sincèrement de cesser d'être un tel rustre. »

« Hrk ! »

Les mots n'étaient pas mordants, mais Fourier frappa dans ses mains.

sur sa poitrine et tomba à genoux, car c'était sa bien-aimée qui avait parlé. Les yeux de Crusch s'écrouillèrent à ces mots et elle lança un regard réprobateur à Ferris.

« Je te punirai pour ça plus tard, Ferris. »

« Oh, mais Ferri voulait juste vous faire sourire, ma dame ! »

« Putain. Toujours aussi beau parleur. J'imagine que tu es le seul Qui a pu dissimuler une chose pareille sans que je sois béni par la lecture du vent ? Il est bon de se rappeler que ma protection n'est pas toute-puissante.

« Oui ! C'est tout ce que Ferri essayait de faire : vous le rappeler, Madame. »

« Je ferai semblant de te croire. Mais je te punirai quand même. »

Crusch acquiesça sévèrement. Jamais de sa vie elle n'avait manqué à ses promesses. « C'était un beau mot, mais elle ne mâchait pas ses coups ; quiconque voulait lui faire une farce devait donc s'attendre aux conséquences. »

« Eh bien ! Ferri va continuer à faire des blagues, c'est sûr ! Juste pour voir la charmante Lady Crusch afficher cet air surpris ! Oh, quel régal rare !

« Arrgh, vous deux, ça suffit ! Quand quelqu'un arrive angoissé, tourmenté, n'est-il pas normal de le réconforter ? ! Ou alors, vous aimez me laisser souffrir ? Oh, la solitude ! » interrompit Fourier, lassé d'être laissé de côté.

Il pourrait être difficile de calmer Fourier une fois qu'il serait entré dans l'un des Ces crises enfantines. Crusch et Ferris se mirent au travail ensemble.

C'était peut-être un témoignage de la force de la relation entre les trois qu'aucun d'eux ne semblait considérer ce rôle comme un fardeau.

2

Lorsque l'humeur de Fourier s'est finalement calmée, le trio est resté dans le salon pour discuter des détails de l'entretien de jumelage.

« Le partenaire potentiel est la fille d'un parent du archevêque de Gusteko. On dit qu'elle a dix-neuf ans ! Cinq ans de plus que moi. Ça ne va pas du tout. Il faut annuler la réunion. » Fourier semblait déjà convaincu de sa propre conclusion.

« Votre Altesse ! Votre Altesse, je vous le dis, vous n'avez aucun « Une preuve ! » tenta de protester Ferris sans pour autant hérissier à nouveau le jeune seigneur.

Le Saint Royaume de Gusteko était l'une des quatre grandes nations, connue pour ses températures glaciales et les blizzards qu'elle subissait toute l'année. Il était également célèbre pour une vision religieuse que seules des circonstances aussi difficiles pouvaient engendrer, une forme unique de spiritualisme. L'archevêque Fourier y était une personne profondément vénérée.

« À Gusteko, l'archevêque est presque aussi important que le Conseil des Anciens ici », a déclaré Ferris. « Une alliance de mariage avec cette famille serait très importante pour Lugunica... »

« Un tel mariage serait d'une importance capitale pour les deux nations, Votre Altesse », a ajouté Crusch. « C'est un devoir essentiel. »

« Attendez , attendez, attendez, attendez ! On tourne en rond. Quand

Vous avez tous les deux pris le parti du Saint Royaume ? Ce que je veux dire, c'est que je ne veux pas faire de mariages ! Aidez-moi ! » Fourier s'accrocha aux genoux de Ferris, au bord des larmes. Ferris ne put s'empêcher de penser à l'indécence de cette scène si quelqu'un en était témoin, mais il donna néanmoins une petite tape sur la tête du prince pleurnichard.

« Si vous êtes si contrarié, Lord Fourier, alors ils n'iront probablement pas jusqu'au bout... mais malheureusement, être dérangé n'est probablement pas une raison suffisante pour refuser la réunion elle-même. »

« Mm, oui, je m'en rends compte moi-même. Je veux dire, quand j'ai dit Quant à Miklotov, j'ai été victime d'un de ses rares accès de colère. Je n'imaginais pas qu'il pouvait se mettre dans une telle fureur...

Miklotov, du Conseil des Anciens, était connu pour sa sagesse et son sang-froid. La nouvelle que Fourier avait déjà réussi à contrarier le grand conseiller poussa Ferris à se prendre la tête et à lancer un regard désespéré à Crusch.

« Lady Cruuusch... Que devrions-nous faire ? »

« Bonne question. Pour le bien du royaume, je voudrais que son Votre Altesse se résigne simplement à cette rencontre, mais comme j'ai une grande dette envers lui, je suis obligé de faire tout ce qui est en mon pouvoir lorsqu'il viendra me demander de l'aide. Au fait, Votre Altesse, si ce mariage avait lieu, la jeune femme viendrait-elle à Lugunica ?

et « Non, Miklotov m'a dit que je devais me préparer à poursuivre mes études dans un endroit frais... Je ne peux pas ! Je déteste avoir chaud et froid, mais le froid, c'est vraiment pire ! Tu me connais, même par une chaude journée comme aujourd'hui, je ne quitte jamais ma robe des yeux. »

Fourier ne parvenait pas à s'intéresser à cette rencontre, et il s'inquiétait certainement de ce que serait sa vie une fois marié. Il se sentirait mal pour une jeune femme coincée avec quelqu'un qui avait résisté si farouchement à cette union. Mais si elle ressemblait à Fourier, il était possible qu'elle le soit.

moi aussi, je suis obligé de faire ça.

« Et cela signifie qu'il est possible qu'aucune des parties de ce mariage ne soit heureuse... » gémit-il.

Il aurait été assez simple de souligner que de nombreux mariages se ressemblaient, et d'en rester là. Mais tout comme Ferris aimait et respectait Crusch, il éprouvait également une profonde affection pour Fourier. Si c'était possible, il souhaitait les voir tous deux connaître le plus grand bonheur possible dans cette vie. Même si, au pire, cela le laissait sans place à son appartenance.

« D'accord, Votre Altesse, vous avez été parfaitement clair.
Il faut qu'on trouve un moyen de saboter cette réunion. De toute façon, ta réputation ne peut pas être pire !

« Oh ! Tu as changé d'avis ? C'est encourageant, Ferris !
Alors, quel est ton plan ? On fait comme si j'étais déjà fiancée ?
Tu sais, à... quelqu'un ?

« Mew devrait faire preuve de plus de courage que tu ne l'as jamais fait.
« Vous avez montré dans votre vie que vous pouviez y parvenir, Votre Altesse ! »

Il leur faudrait plus que de l'enthousiasme. Tout en réprimandant Fourier pour son manque de cran, Ferris prit la main de Crusch. Elle semblait très contrariée. Puis il la posa sur une autre main qui s'accrochait encore à ses genoux : la main de Fourier.

« Voilà comment ça marche », dit Ferris. « Même si je suis désolé pour la jeune femme, lors de la réunion, tu devras déclarer que ton cœur appartient déjà à quelqu'un d'autre... et c'est comme ça que tu t'en sortiras ! »

« C-c-c'est ton plan ?! Mais... mais Crusch et moi ne sommes pas amants... ! »

« Tu as raison, tu ne l'es pas ! Mais il suffit de convaincre l'autre camp que tu l'es et de te retirer du match. Après ça, les deux Mew se disputent et se séparent, ou quelque chose comme ça. Non.

« plus de problèmes ! »

« Ferris ! J'ai mal au cœur, je ne sais pas pourquoi ! Et à la poitrine et au dos ! S'il te plaît, lance-moi un sort de guérison ! »

« La magie de guérison ne peut pas guérir le genre de douleur que vous gémissiez en ce moment. Maintenant, Votre Altesse. Désolé !

Fourier se retrouva emporté par l'idée de Ferris. Les mains du trio étaient toujours jointes, et Fourier rougit lentement en réalisant qu'il allait pouvoir se faire passer pour l'amant de Crusch.

Après cette révélation, il n'a pas tardé à embarquer. Il s'est levé avec une certaine assurance et m'a dit : « Hé hé ! Très bien ! Je n'en attendais pas moins de toi, Ferris... Je te félicite d'avoir décelé mes talents naturels d'acteur ! »

« Non, non, tout cela est dû à la personnalité souple de Votre Altesse. Ferri n'a rien fait !

« Ha-ha-ha ! Inutile de me féliciter autant ! Oui, je commence à me sentir plutôt bien. Le nuage qui planait sur moi s'est dissipé comme jamais ! Très bien, Crusch ! » Avec un grand éclat de rire, Fourier reprit son allure habituelle. Il tendit la main à son cher Crusch, affichant un sourire qui dévoilait ses dents comme un enfant jouant un tour malicieux. « Travaillez avec moi pour réduire cette réunion à néant ! Je sollicite votre coopération... »

« Votre Altesse, j'ai bien peur d'avoir quelque chose à vous dire. »

« Euh... et qu'est-ce que ce serait ? »

Fourier parut peu ravi d'avoir été interrompu au moment le plus marquant de son discours. Crusch lui lança un regard entendu, mais en même temps, elle fronça ses sourcils bien dessinés.

« Il se trouve que mon père m'a déjà demandé d'y assister

à une affaire le jour même de votre réunion. Ce n'est pas moins qu'une convocation au palais de Miklotov..."

« Monsieur ?! »

Fourier fut pris de court et Ferris ne put cacher sa surprise. Mais contrairement à Fourier, qui avait déjà cessé de penser, Ferris soupçonnait qu'une telle tournure gênante des événements était entièrement intentionnelle.

« Pensez-vous qu'ils ont délibérément organisé un engagement conflictuel ?
« Tu ne pouvais pas perturber la réunion ? » demanda Ferris.

« Connaissant mon père et l'estimé Miklotov, un tel stratagème est possible. Mais bon, ça pourrait être une simple coïncidence... Alors, Votre Altesse, je suis vraiment désolé de dire que je ne pourrai pas vous prêter mon aide.

« Je... je vois. C'est bon. Ha ha. C'est... Oui, tout à fait bon. »
Fourier resta assis, pensif, incapable de cacher sa déception, son désespoir et son choc. Il avait l'air absolument pathétique.
et Ferris se précipita pour le réconforter.

Voyant l'expression de Fourier, Crusch pencha la tête et hocha la tête.
« Monseigneur, je suppose que cela n'a pas d'importance que je sois celui dont tu es soi-disant amoureux ?

"-Hein?"

Ferris et Fourier levèrent tous deux les yeux et parlèrent au même moment.

Voyant leurs réactions parfaitement synchrones, Crusch en donna une. de ses sourires les plus rares : le sourire d'une jeune femme raffinée qui avait quelque chose de coquin en tête.

3

Le jour tant attendu était arrivé. La réunion se tenait dans un manoir proche de la frontière entre le royaume de Lugunica et le Saint-Royaume de Gusteko. Plus précisément, il s'agissait du manoir du vicomte Misère, qui supervisait toute la région nord de Lugunica ; informé du projet, il avait manifesté une impatience surprenante à y participer.

« Ces gens du Saint Royaume sont franchement étranges. Je refuse d'imaginer que le sang royal de Lugunica soit mêlé à la lignée de ces rêveurs. La jeune femme que vous allez rencontrer aujourd'hui est particulièrement malfaisante. Par tous les moyens, arrêtez net tout ça ! »

Bien qu'il ne puisse pas trop s'en plaindre, étant sur le La frontière causa de nombreux ennuis au seigneur local. Il était plus que disposé à fermer les yeux sur un petit incident afin d'obtenir un peu de répit.

« Miaoube, il faut être un peu bizarre pour obtenir un travail important comme ça. Lord Meckart est pareil.

Le vicomte Misère rappelait à Ferris un certain maître turbulent d'une maison noble. Meckart ne ressemblait guère à un noble, mais en repensant à tous les personnages qu'il avait croisés au château, il lui semblait que très peu d'entre eux correspondaient à l'image qu'on se faisait de l'aristocratie. Il se souvenait aussi de l'époque où il avait suivi une formation en magie de guérison, quelques années auparavant. Il avait la nette impression qu'aucun des nobles n'était vraiment, disons, noble.

« Eh bien, ce n'est pas le cas de ceux dont je suis le plus proche, cependant », songea-t-il. Ni Crusch, ni Fourier, ni Meckart n'avaient de quoi se plaindre personnellement. Ils n'étaient pas des nobles stéréotypés, uniquement préoccupés par leur réputation et leur domination sur les autres. Peut-être que les parents de Ferris étaient les seuls nobles comme ça. « Ah, arrête !

Arrête ! Je ne peux pas me laisser aller à me déprimer à un moment aussi important !

Il s'est donné une tape sur la joue pour se ressaisir, mais il s'assura de le faire doucement pour que son visage ne devienne pas rouge.

Ferris s'était préparé beaucoup plus minutieusement que d'habitude pour ses engagements. Les servantes qui l'avaient accompagné à la demande de Crusch avaient fait un travail fantastique. C'était le signe qu'elle attendait beaucoup de lui, même si elle ne pouvait être présente elle-même. Cette seule pensée lui donnait un sentiment de légèreté.

« Bon... » se dit-il. « On n'y va pas, Ferri ! »

Il imaginait Crusch lui donner un petit coup de pouce pour le faire démarrer et sortir du vestiaire. Il balaya le bas de sa jupe avec la même résolution qu'un soldat se rendant au champ de bataille, et le vicomte, qui l'attendait dehors, le salua en souriant.

Ferris laissa l'enthousiasme inattendu du noble le porter vers la pièce fatidique.

L'un des hommes du vicomte, debout devant la porte close, l'air nerveux, fit un signe de tête à Ferris. Ferris resta alors bien en vue lorsque la porte s'ouvrit, avant d'entrer fièrement dans la salle de réunion.

« Je suis l'amant de Son Altesse Fourier », annonça-t-il d'un ton enfantin. ton, « et je ne permettrai pas que cette réunion ait lieu ! »

Si Crusch ne pouvait pas être là pour saper cette réunion, il devrait le faire lui-même.

L'entrée inattendue de Ferris a semé la confusion lors de la réunion. Apparemment, il avait fait irruption juste au moment où les deux jeunes espoirs étaient laissés seuls. Ils étaient deux contre un, et l'effectif était en faveur de Fourier.

Mais du point de vue de la quantité pure, c'était beaucoup l'inverse.

« La... La jeune femme a l'air très forte, n'est-ce pas ? » murmura Ferris en évaluant l'autre participant à la réunion, assis en face d'eux. En l'état actuel des choses, ils se trouvaient tous les trois dans une salle de réunion, une petite table les séparant de son côté, face à face. Ferris s'assit à côté de Fourier, tandis que la future compagne du prince était assise en face d'eux. Elle avait suffisamment de prestance pour compenser le désavantage numérique.

« Oh, inutile de tourner autour du pot », dit-elle en secouant élégamment la tête. « Je sais que je suis un peu plus grande que la plupart. » Elle baissa les yeux, gênée. La qualité de chaque geste, cependant, traduisait le raffinement de son éducation.

port exceptionnel —Malheureusement, son corps était si grand que l'expression était tout simplement inadéquate.

La jeune fille était assise devant Fourier, mais elle occupait tellement de place qu'on aurait pu dire qu'elle était également assise devant Ferris. Ils avaient davantage l'impression d'être face à un rocher qu'à une personne.

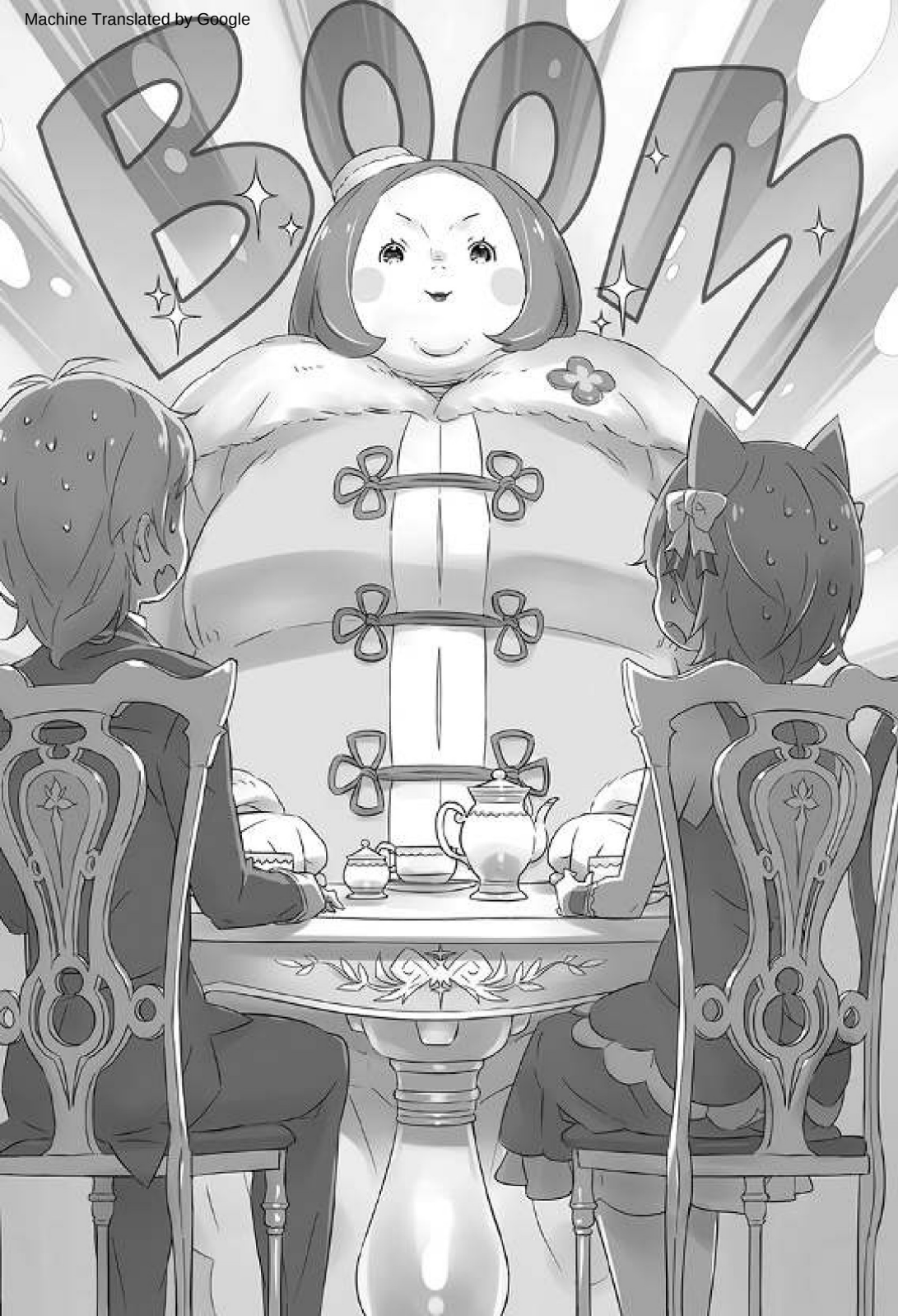
« Et vous voyez, Mademoiselle Tiriena... »

Mais elle avait un joli nom. On aurait dit un sort qui pourrait être Elle avait l'habitude d'invoquer les esprits des neiges, mais elle-même ressemblait à une montagne dans un blizzard. Ferris avait entendu dire qu'à Gusteko, avec ses chutes de neige incessantes, les filles appréciaient une peau aussi blanche que la neige fraîche, et cette silhouette ne faisait pas exception. De près, sa peau était incomparable ; de loin, elle évoquait l'image d'une falaise sans pareille.

Même Fourier, habituellement charismatique, semblait intimidé par cette
Il parvint néanmoins à passer un bras autour des épaules de Ferris, rapprochant son
corps élancé de lui.

« Je... je suis vraiment désolé que tu aies dû faire tout ce chemin, mais je...
J'ai quelqu'un sur qui j'ai jeté mon dévolu. J'ai peur de ne pas être
en mesure d'accepter votre proposition.

« C'est vrai. Oh, je ne peux tout simplement pas imaginer être fiancée à qui que ce soit.
mais Son Altesse. Je vous en prie, ne nous séparez pas tous les deux... !



Contrairement à Fourier, quasi incapable de parler, Ferris était un acteur accompli, agrémentant ses supplications d'une larme au coin de l'œil. Peut-être avait-il touché le cœur de Tiriena, car elle baissait les yeux, exprimant la pitié pour ses traits sculptés.

« Vous n'avez pas besoin de vous excuser. Je vois trop bien. Eh bien, l'amour que vous partagez... C'est à me faire honte... Tiriena, vêtue d'une de ces robes particulièrement discrètes, courantes dans le nord du pays, pressa doucement sa poitrine, puis regarda Fourier et Ferris d'un œil clair. « Même nous, au Saint Royaume, connaissons la guerre civile d'il y a des décennies. J'avais entendu dire qu'il subsistait encore du ressentiment de cette époque, mais... je vois que cela ne vous a pas empêchés de vous chérir l'un l'autre. Quel bel amour vous partagez. »

Ferris réalisa que Tiriena regardait ses oreilles de chat. La guerre civile Ce dont elle parlait était un long conflit que Lugunica avait mené contre les demi-humains. Les oreilles étaient simplement un héritage de Ferris de ses ancêtres, mais elles jouèrent un rôle non négligeable dans les difficultés qu'il avait connues enfant. Il ne put retenir son visage de la raideur aux paroles de Tiriena. Ses épaules pâles, exposées par la coupe de sa robe, se mirent à trembler, et il tenta par réflexe de se faire plus petit. Mais le bras autour de ses épaules se resserra.

« Exactement, Dame Tiriena. » Fourier la regardait droit dans les yeux, tentant de maintenir Ferris du bras. La perplexité qu'il avait manifestée un instant plus tôt avait disparu, remplacée par une présence imposante et une force d'esprit. « En amitié comme en amour, je ne me soucie ni de la naissance ni de l'espèce. On aime qui on aime. Les autres peuvent dire ce qu'ils veulent, mais je ne peux rien contre les désirs de mon propre cœur. J'aime cette femme à mes côtés, jusqu'aux oreilles. J'adore même son inconstance féline. »

Fourier sourit fièrement. Ferris sentit ses joues s'échauffer, leurs visages se rapprochèrent. Depuis qu'ils se connaissaient, Fourier

Il n'avait fait grimacer Ferris qu'une ou deux fois. Et il était vrai qu'il avait fait preuve de magnanimité en ne les rabaissant jamais. Mais dire qu'il les aimait ? Il ne l'avait jamais fait auparavant, et cela fit rougir Ferris.

« Mon Dieu, j'envie l'idée qu'on puisse être si tendrement aimé. »
Tiriena souriait comme un ours satisfait.

Son regard fit comprendre à Ferris que Tiriena était d'accord pour que la réunion prenne fin. Elle était empathique et perspicace. Ferris ne pouvait pas la laisser avec Fourier, mais il voyait bien que Tiriena méritait elle aussi d'être heureuse.

« Pardonnez-moi, Mademoiselle Tiriena », dit Fourier. « Vous êtes intelligente et surtout gentille, et si je n'étais pas déjà si amoureux, je pourrais faire bien pire que de me fiancer à vous. »

« Je vous en prie, vous n'avez pas besoin d'essayer de ménager une femme qui ne vous intéresse pas. Ce serait bien pire de savoir que je suis avec quelqu'un dont le cœur appartient à un autre. J'ai moi-même été insouciant, de toute façon. J'avais entendu des rumeurs selon lesquelles Son Altesse Fourier Lugunica était amoureux d'une jeune femme virile et martiale – et je dois admettre que je me demandais... »

Ferris réprima un petit cri aux commentaires de Tiriena en se levant. Cela signifiait que cette rencontre était due à un malentendu sur les sentiments de Fourier pour Cr-usch. Autrement dit, la raison même de cette réunion était la même que celle pour laquelle ils tentaient de la rompre : la grossièreté de Fourier.

« Votre Altesse », dit Ferris, « j'espère que vous réfléchirez longuement à votre comportement aujourd'hui... »

« Qu'est-ce que tu veux dire ?! Je crois que j'ai été très viril aujourd'hui, si je puis me permettre ! »

5

Lorsque le vicomte Misère rentra dans la pièce avec l'escorte de Tiriena, il se montra sans pitié.

« Il semble qu'il n'y ait pas besoin de demander comment les choses se sont passées. »

C'était tout simplement sa personnalité, mais il était mal vu de dire quelque chose qui pourrait blesser leur invité. Tiriena, cependant, affichait un sourire d'une grande douceur.

« Vous êtes toujours aussi cruel, vicomte. N'avez-vous pas de mots de com-
« Un fort pour une jeune fille au cœur brisé ? »

« Je pensais que nous avions organisé cette réunion dans l'espoir que tu trouverais quelqu'un pour te reconforter. Si ça ne se passe pas bien, c'est ton problème. Plaigne-toi tant que tu veux ; je n'y peux rien. »

C'était une conversation plutôt perturbante, mais aucun des participants ne semblait vraiment gêné. Ferris tapota l'épaule d'un des assistants de Tiriena, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

« Euh, excusez-moi de demander », dit Ferris, « mais avez ces deux se sont rencontrés ?

Ah ? Oh, oui. Le vicomte Misère est venu plusieurs fois au Saint Royaume dans sa jeunesse, et il y a rencontré Dame Tiriena.
Ils se connaissent depuis près d'une décennie maintenant...

L'explication du garde d'âge mûr donna à la conversation une toute autre tournure. En fait, toute la suite des événements commença à prendre une autre tournure. Pourquoi, par exemple, le vicomte avait-il semblé si agressif dans sa volonté de compromettre la réunion ? Et pourquoi, une fois cet objectif atteint, il semblait plus que satisfait.

« Se pourrait-il que le vicomte ait des sentiments pour Dame Tiriena ? »

« Quoi ?! » À la question directe de Ferris, le vicomte commença à se retourner rouge devant leurs yeux. Presque paniqué, il se tourna vers Tiriena et dit : « Ce n'est pas... ce n'est pas vrai ! Cet imbécile est complètement fou ! Je m'en fiche complètement... »

Je sais , tu n'as pas besoin de t'emporter autant. Mais je n'arrive pas à croire que tu utilises un mot comme ça pour une jeune femme aussi raffinée.

« Excuse-toi auprès d'elle ! »

Dans son effort véhément pour se défendre, Misère a accidentellement laissé sortir le chat du sac.

« C'est un imbécile, et je le traiterai d'imbécile ! Avec ou sans robe, c'est un homme ! »

"Hein?"

Tiriena, choquée, regarda Ferris, se demandant si c'était vrai. Il aurait pu continuer à la tromper, bien sûr, mais si elle s'y mettait, elle découvrirait vite la vérité.

« — C'est vrai. Je suis un homme, comme il l'a dit. »

Inutile de nier. Ferris baissa le devant de sa robe, révélant sa poitrine parfaitement plate. Tiriena semblait encore avoir du mal à y croire. N'ayant plus le choix, Ferris releva sa jupe. Tiriena fut profondément choquée.

« Mais... oui, je suis un homme, mais ce qui est dit sur notre amour pour Son Altesse et moi, c'est vrai ! Nous sommes amoureux ! N'est-ce pas, Votre Altesse ? »

Ferris avait prouvé son sexe, mais continuait d'insister sur le fait que l'amour lui-même n'était pas un mensonge. Il s'accrocha au bras de Fourier et se blottit contre lui.

« Je vous aime, Votre Altesse. » Il regarda avec des yeux adorateurs

Fourier, resté sans voix, lui déposa alors un baiser sur la joue.

La douce sensation de ses lèvres sembla enfin réveiller Fourier.
Le jeune prince secoua la tête et regarda Ferris en face avant de déclarer :

toi « Je... je m'en fiche que tu sois un homme ! Du moment que tu l'es ! »

C'était, d'une certaine manière, la chose la plus virile et la moins grossière qu'il ait jamais faite.

6

« J'ai entendu comment les choses se sont déroulées. On dit que la jeune femme que Votre Altesse a rencontrée deviendra l'épouse du vicomte Misère », dit Crusch, incapable de réprimer un sourire. Ce n'était pas dans les habitudes d'une jeune fille si rationnelle de se retenir de sourire. C'était la preuve que ces événements l'avaient profondément touchée.

Ferris, en revanche, ne semblait pas s'amuser.
« J'imagine que c'est une bonne chose qu'on ait réussi à éviter ce match. Mais maintenant, les choses sont un peu gênantes avec Son Altesse. Ferri se sent seul. »

« Penser que c'est ainsi que Son Altesse découvrirait votre véritable sexe... mais vous ne pensiez sûrement pas pouvoir le lui cacher toute votre vie ? »

« Non, je ne pense pas que même Son Altesse soit aussi stupide. » Le fait qu'il n'ait toujours rien dit témoignait de l'inconscience redoutable de Fourier.

Mais le vicomte Misère avait enfin pu révéler son long et patient amour, et il semblait que Tiriena trouverait son bonheur.

Une fin heureuse pour tous, si seulement Ferris pouvait trouver un moyen de réparer sa relation avec Fourier.

« D'ailleurs », a déclaré Crusch, « c'est peut-être juste la façon dont l'histoire se déroule on me l'a dit, mais la rumeur dit que Son Altesse préfère les hommes. Quand ça se saura, les demandes en mariage pourraient cesser d'arriver. Mais dès que la nouvelle a commencé à circuler, j'ai eu l'impression de recevoir pas mal de regards compatissants au château. Je me demande ce que c'était.

« Oh, euh, vous savez, il y a toutes sortes de personnes et toutes sortes d'opinions... »

« Mmh, c'est une question difficile à répondre. Je vois. Je vais y réfléchir. » Crusch, aussi sérieuse soit-elle, finirait sans doute par déduire un raisonnement qu'elle pourrait accepter. Malgré son ignorance en matière de cœur, elle risquait de ne jamais trouver la bonne réponse.

Pendant ce temps, Ferris se sentait mal, même si cela représentait un moment inhabituel de déloyauté envers son maître. Mais même Ferris fut surpris de la douleur qu'il ressentait face à cette nouvelle distance avec Fourier.

Ils s'étaient séparés après avoir laissé le vicomte et la jeune femme ensemble dans la salle de réunion, et Fourier était monté dans son carrosse-dragon. Ses derniers mots, tremblants, à Ferris avaient été : « Je vous ordonne de me laisser tranquille. » Il n'avait jamais « ordonné » quoi que ce soit à Ferris auparavant, et c'était un signe de son profond bouleversement.

À vrai dire, Ferris avait imaginé cette situation plus d'une fois. C'était sa propre faiblesse qui l'avait empêché de dire la vérité à Fourier lors de leur première rencontre et l'avait conduit à tromper le prince. Et, à chaque fois qu'il avait imaginé ce moment, il n'avait jamais su trouver la bonne façon de le gérer une fois la vérité éclatée.

« — Ferris. » Crusch s'approcha de lui, coupant court à son anxiété... Une introspection pleine de sincérité. D'une voix douce, elle dit : « Faites confiance à Son Altesse. Il est bien l'homme que vous croyez. »

Elle n'avait aucune preuve de ces propos et n'en a fourni aucune, mais Ferris Il les trouvait plus réconfortants que n'importe quel cours sur les vertus de Fourier. Le lien et la confiance entre Crusch et Ferris étaient tout simplement forts. Et il voulait croire qu'il partageait quelque chose de similaire avec Fourier.

C'est pourquoi...

« C'est terrible ! La plus grande crise de ma vie ! Où êtes-vous tous les deux ?! »

Il fut surpris de voir Fourier arriver avec son agitation habituelle, regardant Ferris et Crusch comme à son habitude, toujours aussi paniqué. Il s'arrêta brusquement devant Ferris, les yeux écarquillés, et croisa les bras, l'air acculé.

Mon frère aîné et mon père m'ont contactée l'autre jour. Ils m'ont demandé si c'était vrai que je n'aimais que les hommes. Je me demandais de quoi ils pouvaient bien parler – et apparemment, c'est une rumeur répandue en ville ! C'est vraiment grave !

Ferris a failli perdre la tête quand il a réalisé que Fourier était contrarié exactement sur le sujet dont ils venaient de discuter. Mais...

« Ahhh-ha-ha-ha-ha-ha ! »

Avant qu'il puisse éclater de rire, Crusch le devança. Il en fut choqué : voir Crusch, pratiquement paralysé par l'hilarité, était un spectacle très inhabituel.

Finalement, Ferris ne put se retenir plus longtemps et se mit à rire à son tour. « Ha-ha... ha ! Ohh, Votre Altesse ! Vous l'êtes aussi... ha-ha-ha ! »

Dans son rire, il frappa l'épaule de Fourier, presque assez fort pour blesser le jeune prince.

« Aïe ! Ça fait mal ! Au fait, qu'est-ce que vous trouvez de si amusant tous les deux ? Le ciel nous tombe sur la tête ! Il faut remédier à ce malentendu !

« Oh, pourquoi ne pas laisser tomber ? Ferri n'a vraiment rien contre le fait d'être traité comme l'amant de Votre Altesse. Mew ne m'a-t-il pas dit toi-même combien tu m'aimais ? »

« C'est un tout autre sujet ! C'est vrai que ton sexe n'est pas un obstacle à mon amour pour toi, mais tu es un cas particulier ! Je ne ressentirais pas ça pour n'importe quel... attends, qu'est-ce que tu me fais dire ? »

Fourier se prit la tête dans les mains, profondément perturbé par sa propre déclaration. Ferris le serra dans ses bras par derrière, se jetant contre le large dos du prince. Le garçon-chat adressa un sourire joyeux à Crusch. Son sourire était toujours présent sur son visage, et elle hocha la tête comme pour dire qu'elle comprenait les sentiments de Ferris.

Toute son anxiété s'évanouit ; il sentit son cœur reprendre des ailes. À cet instant, il eut l'impression de pouvoir s'élever jusqu'au ciel et se laisser porter par le vent.

LA VALKYRIE DU DUC KARSTEN TERRES

1

La première tâche à accomplir ce matin était de s'attaquer au reflet dans le miroir.

« Mignonne ! Je suis mignonne. Une jeune femme adorable, une fille merveilleuse et mignonne. »

Depuis longtemps, c'était le mantra, les mots répétés comme par magie. Non, pas comme par magie. C'était de la magie, à toutes fins utiles. Un sortilège, c'était simplement des mots qui contenaient le pouvoir de changer les choses, d'influencer le fonctionnement du monde. Un vœu fait à soi-même et qui apportait un changement, c'était rien de moins.

Après cette incantation, il était temps de passer une brosse dans ses cheveux blonds mi-longs, caractéristiques de la robe. Il fallait s'assurer qu'ils étaient bien fournis et soignés avant de réprimer un bâillement et d'enlever son pyjama.

En se dirigeant vers le placard, l'air froid frappa une peau pâle, fine – et pour l'instant – nue et tremblante. Il était important de choisir une chemise discrète et une jupe à l'ourlet suffisamment court pour peut-être faire sourciller, puis de vérifier le résultat dans le miroir. Viennent ensuite la jupe-culotte et les chaussettes hautes, ainsi que les rubans blancs à nouer dans les cheveux. Et comme l'avait confirmé l'incantation magique précédente, le portrait de la jeune femme idéale était désormais complet.

Prendre la pose devant le miroir, puis vérifier une fois de plus Pour être sûr que tout était à sa place. Aucun détail ne pouvait être négligé ; aucune erreur ne pouvait être commise. Cette élégance féminine était empruntée, alors qu'elle aurait dû appartenir à cette personne dès le départ ; il était donc important de la traiter avec soin.

« OK ! Tu es encore en pleine forme aujourd'hui ! »

Parfait, sans aucun doute. Tout était emballé avec un hochement de tête satisfait et un clin d'œil.

À vrai dire, il y avait bien longtemps que les affirmations habituelles n'étaient plus nécessaires. Ces mots faisaient désormais partie de la personne qui les prononçait. Après tout, cela faisait déjà six ans.

« Il ne faut pas avoir l'air languissant. » Une tape sur chaque joue.
« Maintenant, attaquons la journée ! » Et avec un petit bâillement, il était temps pour eux de quitter la pièce.

Le couloir du manoir était silencieux au petit matin, une fraîcheur palpable flottait dans l'air. C'était l'heure où l'on sentait l'arrivée de la saison froide. Même si cette personne avait l'habitude d'économiser autant que possible, des matins comme celui-ci lui faisaient envisager de se couvrir davantage.

Dans le couloir, salutations matinales et sourires faciles étaient échangés avec les domestiques qui avaient déjà commencé le travail de la journée. Tout le monde a remarqué le refroidissement soudain, et il y a même eu un léger avertissement de ne pas attraper froid.

« De quoi parlez-vous ? Vous parlez de ce vieux dicton : "La maladie n'épargne même pas les médecins" ? »

Après avoir souri et salué, ils se séparèrent, tandis que Une personne continua vers le hall d'entrée principal du manoir. Un intendant âgé ouvrit la porte. Il la franchit en se préparant inconsciemment au vent froid qui soufflait.

à travers, une seule silhouette penchée.

« — Vous êtes là. » Un autre était arrivé à l'entrée plus tôt et lança cette brève remarque par-dessus son épaule. Elle était belle. La femme tira sur les rênes du dragon blanc, son fidèle destrier, protégeant ses longs cheveux verts du vent qui se levait. Sentant ses yeux ambrés levés vers le ciel, la nouvelle venue tenta inconsciemment de se redresser. Ce n'était pas une tentative de faire bonne figure pour la femme ; ses yeux avaient simplement le pouvoir de provoquer cette réaction.

« Vous ne m'avez pas attendu longtemps, n'est-ce pas, Lady Crusch ? »

« Non, tu es pile à l'heure. Je me suis juste réveillé un peu tôt. Mon père a finalement décidé de me permettre de faire à nouveau de plus longues balades. J'en avais tellement envie. »

Le dragon approcha son visage du sien, et elle lui caressa la tête, Son expression se détendit en un sourire. Elle paraissait très posée, et pourtant cela trahissait quelque chose d'enfantin en elle. Elle s'appelait Crusch Karsten.

Son sourire s'élargit encore en voyant son compagnon la regarder. « Va te chercher un dragon terrestre aux écuries. Notre destination sera la même que d'habitude, d'accord, Ferris ? »

« Oui, madame. » Ferris répondit par une révérence parfaite, semblant... faisant de chaque centimètre la femme parfaite.

C'est ainsi que Ferris, le jeune homme Felix Argyle, commençait chaque journée.

Ferris, alors âgé de seize ans, croyait fermement au pouvoir de la volonté et de la foi. Si l'on persistait à y croire, des choses surprenantes pouvaient se produire.

Par exemple, il aurait dû développer des caractères sexuels secondaires. Il y a bien longtemps, mais comme en réponse à ses souhaits et prières quotidiens, il ne montrait aucun signe de virilité. Sa voix ne s'était pas aggravée et son corps ne s'était pas épaissi. Il remerciait silencieusement ses ancêtres de ne pas s'être laissé pousser la barbe.

Mais les choses pour lesquelles il était reconnaissant envers sa lignée ne s'arrêtaient pas à son corps.

« Je t'ai ennuyé, Ferris ? » Une voix calme le tira de sa rêverie. Il faisait une pause, assis dans l'herbe, adossé à un grand arbre. Crusch s'était agenouillé juste devant lui et le regardait fixement.

miaou « ...Désolé, . Je me suis un peu endormi. »

« Oh ? C'est inhabituel pour toi. Tu es fatiguée ? Je t'ai fait trop travailler ? »

« Non, j'ai juste laissé mon esprit vagabonder un peu... Vas-tu me punir ? Moi ? Dame Crusch, allez-vous punir Ferri ? Mon cœur bat la chamade !

« Te punir ? Je détesterais être aussi insensible. » Crusch tremblait. La tête baissée, inconsciente de la rougeur des joues de Ferris. Le garçon-chat soupira. Crusch, toujours rivé sur lui, poursuivit : « Et inutile de faire des excès. Laisse ton esprit vagabonder si tu veux. Quoi qu'il arrive, je suis là. »

« Oh, Lady Crusch, vous savez toujours quoi dire... même si On dirait qu'on ne s'en rend jamais compte. Ferri est peut-être amoureux...

« —? Ton visage est rouge. Il fait froid aujourd'hui, ne me dis pas que tu as

« Tu as attrapé un rhume ? »

« Non, pas du tout ! Ce n'est pas ça du tout ! Oh, Lady Crusch, vous êtes
C'est trop cruel ! Je ne peux pas le supporter !

La maîtresse de Ferris était complètement inconsciente de tout sentiment d'affection plus profonde qu'une amitié intime et elle prit ses paroles au pied de la lettre.
« Je vois », dit-elle. « Je suis désolée. » Elle avait l'air vraiment gênée. Son innocence même était attachante – et complètement injuste.

« — »

Satisfaite par la déclaration de bonne santé de Ferris, Crusch retourna à sa position initiale, presque comme si on l'arrêtait. Ce champ herbeux était l'endroit où ils se rendaient toujours lorsqu'ils avaient besoin d'une longue promenade. C'était à environ une heure du manoir, un lieu de pur mana et imprégné de vent. Il semblait presque sacré. Ferris était toujours ravie de passer du temps avec eux deux, dans un endroit où personne ne pouvait les déranger.

« — Ouais ! »

La souple Crusch exécuta une série de mouvements avec son épée sous les yeux de Ferris, assis près d'un arbre. Ses coups précis, l'agressivité qu'elle dégageait – même Ferris, qui était un amateur en matière d'épée, pouvait constater son habileté à manier cette arme.

Crusch était complètement fascinée par la beauté de l'acier ; elle avait commencé à apprendre le sabre avant même de rencontrer Ferris. Pourtant, si son escrime avait atteint ce niveau, c'était grâce à lui. Et cette connaissance le rendait plus fier et plus heureux que tout.

C'est pourquoi il ne se lassait jamais de regarder Crusch manier sa lame. Voir le talent qu'il avait contribué à cultiver captivait son cœur comme l'éclat d'un joyau.

« Vous êtes encore plus dans le coup que d'habitude ce matin, Lady Crusch. »

« C'est vrai. C'est le résultat d'une si longue attente pour l'épée et d'une longue chevauchée. Sans toi pour m'empêcher de me sentir confiné, je suis sûr que j'aurais fait une plainte ridicule à mon père, par pur ennui. »

C'était difficile à dire de côté, mais il pensait presque que Crusch souriait agréablement alors qu'elle balançait sa lame.

Ses yeux brillaient comme ceux d'une enfant pendant le trajet jusqu'ici. Pendant plus d'un mois, on lui avait refusé les deux choses qui la faisaient se sentir le plus vivante, et cela devait la tuer.

« Mais c'était tout à fait votre genre, Madame, de ne pas essayer de vous faufiler et de le faire en catimini. »

« Bien sûr que non. Mon père avait raison de me réprimander. J'étais le Celui qui a causé les problèmes. Si j'avais jugé bon d'enfreindre les règles après ça, on m'aurait sûrement dit que je n'avais aucune honte.

Ce qui rendait Crusch merveilleuse, c'était la façon dont elle incarnait des mots comme et . Parce qu'elle croyait qu'il était naturel de respecter les règles, elle avait l'habitude de protester de son innocence lorsqu'il était clair qu'elle n'avait rien fait de mal. Cela avait certainement été l'un de ces moments.

« Vous savez, Ferri n'est pas très content de la décision de Lord Meckart. C'est justement grâce à eux que les choses n'ont pas empiré ! »

« Il est tout naturel que mon père m'ait demandé de me comporter comme une fille de duc. Même si j'aimerais bien qu'il m'accepte un de ces jours... Alors, qui de nous deux est le plus têtue : moi ou mon père ? »

Ferris gonfla ses joues, mais Crusch laissa échapper un regard triste.

sourire.

L'événement qui avait suscité la colère de Ferris s'était produit environ un mois plus tôt. Un jour semblable à celui-ci, Crusch et Ferris avaient effectué l'une de leurs longues chevauchées à travers le domaine de Karsten. En chemin, ils avaient croisé un groupe de pirates, source de troubles locaux, qui attaquaient un carrosse-dragon, et Crusch les avait vaillamment repoussés.

Crusch n'avait jamais été en réel danger, même si elle était confrontée à Près de dix brigands. Mais son père, Meckart Karsten, actuel chef de la maison ducale de Karsten, avait été extrêmement bouleversé lorsque l'histoire lui était parvenue.

Crusch savait qu'il le serait et avait donc quitté la propriétaire reconnaissante de la calèche sans révéler son nom, mais elle était bien trop célèbre pour que cela fonctionne. Son penchant pour l'escrime était de notoriété publique dans les terres de Karsten. Et comme le cimier avec le lion découvrant ses dents était parfaitement visible sur son épée, il n'y avait pas de place pour le nier.

La fille d'un duc qui troquait les robes pour des vêtements d'homme et préférait croiser les lames plutôt qu'admirer les fleurs. Les rumeurs furent trop facilement confirmées, et en guise de punition, Crusch se vit interdire de prendre l'épée ou de s'éloigner du palais pendant un mois.

Crusch semblait accepter, mais Ferris avait exprimé sa colère directement à Meckart à plusieurs reprises. Mais l'homme ne cédait pas. Un mois d'attente avait finalement conduit au jour présent.

« Je reconnais certainement combien je dois à Lord Meckart, mais Cela ne veut pas dire que je dois accepter tout ce qu'il fait.

« J'aimerais que vous ne critiquiez pas autant mon père. Il semble chaque jour plus mince ces derniers temps. La responsabilité de diriger une maison ducale doit peser sur lui. Je veux que le temps passé avec sa famille, au moins, lui apporte du réconfort. »

« Tu veux dire que Ferri fait partie de la famille ? »

"-? Bien sûr."

Les joues de Ferris rougirent d'être si facilement inclus dans la famille. Il tapota rapidement sa jupe pour détourner l'attention de ses joues.

« C'est... c'est parfait », dit-il. « Lord Meckart semble pratiquement apprécier
« Quand Ferri le met sur la sellette comme ça. Il dit qu'il adore qu'on lui dise des choses extravagantes... »

« Quoi ? Mon père a dit ça ? Je ne savais pas... et je crois que je le verrai un peu différemment désormais. »

Crusch a été complètement pris par ce petit potin que Ferris avait déployé stratégiquement pour la distraire de son embarras. La fille de Meckart affichait un air de surprise flagrante. Ferris essaya de se souvenir de cette expression, car c'était quelque chose qu'il voyait trop rarement. Et silencieusement, il s'excusa auprès du duc, tout en tirant la langue mentalement. Il ne chercha cependant pas à rectifier le malentendu de Crusch. Peut-être était-ce le signe de son mécontentement.

3

« Félix, puis-je avoir un moment ? »

« Oui, monsieur ? » Ferris se tourna vers la voix, offrant son sourire le plus féminin. L'air dépité. L'autre homme parut consterné par ce regard ouvertement charmeur. Ferris savoura l'instant. « Oh, c'est trop facile de vous faire réagir, Seigneur Meowckart. C'est trop amusant de vous taquiner ! Vous réveillez le farceur qui sommeille en Ferri ! »

« Quoi ? Et tu me reproches ça ? Euh... enfin, je suis désolé. »

Il suffit d'avoir l'air un peu contrarié pour qu'il s'excuse. Quelle faiblesse !

Debout devant Ferris se tenait un homme d'une cinquantaine d'années. Il avait grandi. Il portait une moustache, apparemment pour le sérieux qu'elle lui procurait, mais la forme étrange de ses sourcils et son visage doux l'en privaient. La seule chose qu'il partageait avec Crusch, sa fille de sang, était la couleur de ses yeux.

Il était d'autant plus surprenant qu'il s'agisse du duc Karsten, chef de l'une des plus célèbres maisons nobles de Lugu-nica. Il était également le père de Crusch, Meckart Karsten.

Un sourire mélancolique éclaira le visage amical de Meckart. Il tira sur sa moustache plutôt incongrue et dit : « Je crois que tu étais en balade avec Crusch ce matin. Comment va-t-elle ? »

« Si vous vous inquiétez pour elle, monsieur, permettez-moi humblement de vous suggérer de lui poser la question vous-même. C'est de vous dont nous parlons, bien sûr, mais croyez-vous quand même que Dame Crusch vous mentirait, Seigneur Meckart ? »

« Je ne suis pas sûr d'apprécier ta façon de dire les choses. Mais non, je ne les apprécie pas. J'avais peur qu'elle me mente. C'est juste que... C'est moi qui lui ai imposé cette interdiction. Je pensais que ce serait difficile pour elle de dire ce qu'elle ressentait vraiment... Euh, ou plutôt... difficile pour moi de le demander.

Son bon cœur l'emporta sur son désir de se tromper lui-même, et il exprima son véritable problème. Père et fille se ressemblaient également dans leur incapacité à mentir ouvertement.

« Je vois... Bon, rassure-toi. Dame Crusch ne t'en veut pas. Elle semble même comprendre pourquoi tu as agi ainsi. »

« Tu dis ça comme si j'étais le méchant... Mais, euh, merci. »

« Pour info, Ferri est toujours en colère. Méchant, méchant Lord Meckart ! »

« Quoi ? Euh, enfin, je suis désolé... Même moi, je crois que j'ai un peu exagéré. »

Meckart, l'air affaibli, se frotta le haut du ventre. Grâce au stress de sa position, combiné à son anxiété, lui et les douleurs d'estomac étaient des amis proches.

« Dois-je utiliser la magie de guérison sur toi ? Ça pourrait te détendre. »

« Bien. Maintenant qu'on a discuté, tu pourrais peut-être me guérir.
« Ça te dérangerait de venir dans ma chambre ? »

« Non ! Je n'ai aucune idée de ce que miaou pourrait me faire là-dedans, monsieur... »

« Rien ! Je ne te ferai rien ! »

Même s'il s'en prit au duc, Ferris finit par suivre Meckart dans sa chambre. L'endroit était simple : un bureau pour secrétaire, une table basse et un canapé en cuir pour recevoir les visiteurs.



Ferris et Meckart étaient assis face à face sur le canapé, et un serveur apporta le thé avec autant d'empressement que si tout cela avait été planifié. Après avoir disposé les tasses fumantes, le serveur partit avec une révérence solennelle.

Le serveur parti et la porte fermée, Meckart porta sa tasse à ses lèvres et la but avec précaution. « ...Crusch fêtera bientôt ses dix-sept ans. »

Ferris le savait, bien sûr. Ce jour joyeux n'était qu'à deux semaines par conséquent, il n'aurait pas été exagéré de dire que Ferris était plus reconnaissant pour ce jour que pour n'importe quel autre jour du calendrier.

« Je suis reconnaissante pour les étoiles, le ciel et la terre... et pour Crusch, sans aucun doute. Je suis si heureuse qu'elle soit née. »

Meckart interrompit Ferris dans ses pensées. « Excusez-moi, Felix, mais permettez-moi de vous expliquer ce que je veux dire. Il y a... une question que j'aimerais que vous posiez à cette fille à propos de son anniversaire. Une question que je trouve... difficile à exprimer. » À son ton gêné et à son attitude évasive, Ferris avait une assez bonne idée de ce que Meckart avait en tête. Après tout, la question revenait presque chaque année.

« ...Tu veux que Lady Crusch porte une robe, n'est-ce pas ? »

« Oui, Félix, exactement. C'est son anniversaire. Et cette année, j'ai quelque chose de plus extravagant que d'habitude en tête. Alors j'aimerais vraiment qu'elle porte quelque chose d'approprié... »

« Si c'est possible, monsieur, je pense vraiment que vous devriez lui parler vous-même. Vous n'avez pas besoin de passer par moi... »

« Cette fille ne hochera même pas la tête si tu ne le fais pas, n'est-ce pas ? » demanda Meckart à voix basse. Les oreilles de chat de Ferris détectèrent immédiatement un changement dans l'air. Les oreilles animales couleur lin qu'il avait héritées de ses ancêtres demi-humains étaient exceptionnellement belles.

sensible aux changements subtils de l'atmosphère et de l'environnement.

« Je suis au courant de la promesse que vous avez faite à Crusch », poursuivit Meckart. « Et je suis sûr que vous lui en avez déjà parlé. »

« Tu sais comment je sais que vous êtes de la même famille ? Aucun de vous n'abandonne jamais. »

« Peut-être que son obstination vient de moi... Mais on ne peut pas rester indéfiniment en parallèle. Je cherche désespérément un compromis. »

« Un compromis, monsieur ? »

Ce n'était pas un terme à utiliser à la légère, surtout avec Crusch, pour qui ce mot aurait pu être la chose la moins agréable qu'on puisse imaginer.

« Peu importe que ce soit seulement en public, juste pour le spectacle », dit Meckart. « Bien sûr, au fond de moi, j'ai toujours souhaité qu'elle se comporte comme on l'attend d'une fille de duc, mais mes demandes à ce sujet ont été suffisamment repoussées pour que je sache désormais ce qu'il en est. J'espère que ma suggestion cette fois-ci nous permettra de trouver un terrain d'entente. »

« — »

Je sais que sa promesse envers toi est la raison pour laquelle Crusch continue de jouer avec ses épées et de s'habiller en homme. Par conséquent, si je souhaite atténuer ses craintes, il est logique de passer par toi. Tu ne veux pas lui parler ?

« Je comprends ce que vous essayez de dire, Lord Meckart. Mais je... »

Meckart l'interrompit sèchement. « Je ne crois pas que tu comprennes, Félix. »

Ferris retint son souffle. Le duc paraissait plus sombre et seul...

plus qu'il ne l'avait jamais vu.

« Crusch est ma fille unique. Elle a tellement bien réussi qu'elle est gâchée pour moi. Je n'ai pas été un père fiable, loin de là. Mais plus je suis pathétique, plus elle devient admirable... Je veux qu'elle poursuive ses rêves. Je prie pour qu'elle grandisse et devienne exactement qui elle est vraiment. » Meckart baissa les yeux, submergé par l'affection pour sa fille. « Mais je suis un duc autant qu'un père.

Et elle est la fille d'un duc, et mon enfant. Tant qu'elle vivra dans cette maison, soutenue par les gens de ce domaine, elle aura certaines obligations à remplir. Et lorsqu'elle les remplira, on s'attendra à une tenue et une bienséance dignes de sa position. Eh bien, Félix ? Ai-je tort ?

"...Non."

En fait, j'ai tort. J'essaie de forcer ma fille à faire quelque chose qu'elle ne veut pas faire. Faire ce qui est bien peut être une erreur, et une erreur peut être la bonne chose à faire. Telles sont les difficultés de cet endroit où ma fille et moi devons vivre.

Tandis que le duc exposait ses arguments, Ferris commença à avoir honte. Il avait été si superficiel. Jusqu'à présent, il avait simplement pensé que Meckart n'était qu'un imbécile. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que derrière son obstination se cachait un père profondément préoccupé par sa relation avec sa fille.

Ferris se retrouva à s'étouffer lorsqu'il réalisa qu'il avait été sauvé de cette inconscience par la compassion de Meckart, sa volonté d'essayer de discuter des choses au lieu de simplement imposer sa volonté par son ample autorité.

Son Altesse Fourier sera présent à la fête d'anniversaire. Je suis sûr qu'il a hâte de voir la robe que portera Crusch.

« ...Oui, je suppose qu'il le serait. »

« En effet ! Donc, pas seulement pour moi, mais pour la volonté de Son Altesse.

« S'il te plaît, parle à Crusch ? »

L'invocation du nom du jeune prince détendit le ton de la conversation. C'était peut-être aussi la délicatesse de Meckart. Ferris porta la tasse de thé, désormais froide, à ses lèvres, essayant d'ignorer sa propre méchanceté.

Il se souvint d'une promesse qu'il avait faite, alors qu'il était encore assez jeune pour se servir de la jeunesse comme excuse. Inconsciemment, il toucha le ruban blanc que Crusch lui avait donné ce jour-là.

« Tu sais, j'ai toujours pensé que cette promesse n'était pas juste. »

« ...Mm, peut-être pas. Vous et ma fille êtes de bons enfants. »

« Mais j'ai été si heureuse de tenir ma promesse... Ça m'a rendue plus heureuse que tout au monde. Et peut-être que je prends trop son parti à cause de ça. »

Sa main était toujours sur son ruban. Meckart hocha doucement la tête.

À sa manière, ces mots étaient la réponse de Ferris à la demande de Meckart.

4

Après son petit goûter avec Meckart, Ferris fronça les sourcils avec anxiété. Après cette conversation, il n'y avait plus de place pour la discussion. Et il n'avait aucune intention de revenir sur sa promesse.

« Mais comment suis-je censé aborder le sujet maintenant ? » se demandait-il à voix haute. Il serait difficile de trouver le bon moment et une ouverture naturelle pour en parler.

Aujourd'hui, c'était particulièrement difficile. L'interdiction d'un mois sur le Cr-USch, brandissant une épée ou chevauchant un dragon, venait tout juste d'être levée. De toutes les fois où cela aurait pu arriver, c'était le moment le moins opportun pour qu'il apparaisse et lui demande de porter une robe.

« Oh, mais ! Mais ! La fête d'anniversaire est dans deux semaines !
Ça pourrait être encore pire de remettre à plus tard le moment d'en parler...

Le sujet pouvait difficilement attendre le dernier moment. Il s'agissait de l'anniversaire de la fille d'un duc. Plus les préparatifs étaient longs, mieux c'était. Même deux semaines semblaient à peine suffisantes. Meckart lui-même avait sans doute hésité à parler à Ferris.

« Arrgh ! Miaou, est-ce que j'y arriverai un jour ?! »

« Que se passe-t-il, Ferris ? Tu vas effrayer toute la maisonnée, à rester dans le couloir avec un air si sinistre. »

« Mrrrow ! » Ferris faillit sursauter lorsque Cr-usch elle-même l'appela tandis qu'il se tenait là, dansant d'un pied sur l'autre d'inquiétude. Il se retrouva projeté contre le mur.
Crusch croisa les bras et le regarda.

« Je te trouve toujours fatigué. Si tu te sens épuisé, je peux t'accorder un peu de repos... »

« Quoi ? Non ! Je vais très bien ! Jamais mieux ! Hourra pour Lady Cr-usch ! »

« —? Ha-ha, tu es bizarre. »

Elle sourit légèrement tandis qu'il se tenait là, les bras levés en signe d'acclamation. Il était évident qu'il ne l'avait pas vraiment déstabilisée, et il ne s'était pas encore complètement calmé.

« Au fait », dit Crusch, « tu as parlé à mon père, n'est-ce pas ? Que voulait-il ? »

miaou « Oh, euh, je veux dire, tu sais, ... »

Il n'aurait pas pu rêver d'un meilleur moment pour aborder le sujet. Le seul problème était que, mentalement, il se sentait complètement pris au dépourvu. Mais le moment était si opportun qu'il semblait être un signe du ciel. C'était le moment de parler.

« Eh bien, euh », commença-t-il, « Ferri veut, euh, vous parler de quelque chose, Lady Crusch... »

« Je m'en doutais. Ton souffle est difficile à déchiffrer, mais c'est l'impression que j'ai eue. Tu sais qu'on n'a pas besoin de se retenir. Dis-moi tout. »

« Je t'aime, Lady Crusch. »

« Et moi, toi. »

Il avait avoué ses sentiments avec un excès de joie, mais la réponse sérieuse avait vite refroidi son enthousiasme. N'avait-il pas réfléchi à l'émotion qu'il avait ressentie devant la gentillesse de Meckart quelques instants plus tôt ? Se laisser à nouveau gâter par la gentillesse de Crusch ne serait pas un signe encourageant pour son épanouissement personnel.

« Je t'aime, Lady Crusch. »

« —? Et moi, toi. »

Il se répétait, mais cela le calmait et le réconfortait. Il s'apprêtait à engager une conversation très difficile.

« Eh bien, euh, ce n'est que l'opinion de Lord Meckart, et Ferri ne voudrait pas que miaou prenne cela pour un accord, mais... »

« C'est une façon très détournée d'entamer une conversation. D'accord, je comprends. Et mon père, qu'en pense-t-il ?

« Oui, eh bien, ce sera bientôt votre anniversaire, madame... »

Il avait posé toutes les bases et était sur le point d'en arriver là quand...

— Crusch, t'es là ?! Je suis en détresse ! Crusch, montre-toi !

« —?! »

Ferris se raidit de surprise en entendant le hurlement qui résonna dans le couloir. Devant lui, Crusch levait les yeux et inclinait la tête en entendant la voix.

« J'hésite à le croire, mais était-ce Son Altesse Fourier tout à l'heure ? »

« Je... je m'en fiche qu'il soit prince », fulmina Ferris. « Comment a-t-il pu... gâcher mon moment parfait...? »

« Crusch ! Tu n'es pas là ? J'ai dit que c'était une crise ! Viens vite, ou je dépérirai de solitude !

« C'est bien lui », dit Crusch.

Le choc initial était passé, et la seconde exclamation suffisait amplement à confirmer l'identité de l'auteur de la voix. Ferris et Crusch échangèrent un regard, puis trottèrent vers l'entrée. À la porte, les domestiques, dont un intendant, avaient formé une file d'attente, et au milieu d'eux se trouvait l'homme en personne.

« Ah ! Crusch et Ferris ! » dit-il en les apercevant. « Vous êtes tous les deux en bonne santé ? Moi aussi, je vais plutôt bien. » Puis il sourit avec une joie sincère. C'était un jeune homme dont le regard paraissait candide malgré son âge. Il avait de longs cheveux blonds et des yeux écarlates impeccables, et ses canines légèrement saillantes. Il donnait une impression très sympathique.

Se débarrassant de son riche manteau de fourrure, Fourier Lugunica semblait aussi énergique que jamais.

Le quatrième prince de la famille royale n'aurait pas dû débarquer aussi négligemment, mais Crusch et Ferris y étaient habitués et aucun des deux ne manifesta la moindre surprise. Crusch s'inclina modestement devant Fourier, qui se tenait debout, imposant.

« Votre Altesse », dit-elle, « c'est un honneur de vous voir. Mais qu'est-ce que Qu'est-ce qui provoque une visite aussi soudaine ? Quelque chose ne va pas ? Je n'ai plus de nouvelles de mon père... »

« De quoi parlez-vous ? N'est-ce pas vous deux qui m'avez invitée ici ? Pour l'anniversaire de Crusch ? J'ai même apporté mon invitation. Regardez ! » Avec un soupir et des soupirs, Fourier s'approcha de Crusch, qui l'avait salué avec tant de respect, et lui tendit une lettre. Elle la prit, la parcourut, puis hocha lentement la tête.

« C'est bien une invitation de notre maison... mais, monseigneur, vous semblez vous être trompé sur le point le plus crucial : la date. Je suis heureux que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici, mais mon anniversaire est dans deux semaines. Votre Altesse a été un peu trop pressée. »

« Quoi ?! Tu veux dire... que je suis la première personne à te féliciter Pour ton anniversaire ! Parfait ! Ferris me devance toujours, mais pour une fois, j'ai une longueur d'avance sur lui !

« — »

« Tu as bien fait de naître, Crusch ! Je suis fou de joie ! Quelle merveille ! « Quelle journée ! » Fourier rit soudain, ignorant apparemment sa propre erreur. Crusch resta bouche bée devant cette audace, mais un doux sourire apparut bientôt sur son visage.

« Merci beaucoup, Votre Altesse. Vos vœux me touchent beaucoup. »

« Bien, très bien. Mais est-ce que ça veut dire qu'il reste encore deux semaines avant ton anniversaire ? Eh bien, c'est un problème. Que va-t-il se passer ?

"Je le ferai jusqu'à ce moment-là ?"

Fourier avait tendance à agir sans penser à l'avenir, à se précipiter sans penser à l'avenir, à parler sans penser à l'avenir, et en général, à ne pas y penser du tout, mais il avait assez de charme pour excuser tout cela. Tandis qu'il se tenait là, luttant pour comprendre ses plans, même Ferris ne put s'empêcher de sourire. Le prince n'avait pas changé d'un iota depuis leur première rencontre.

« Hmm ? » demanda Fourier. « Qu'est-ce qu'il y a, Ferris ? Pourquoi ce sourire ? »

« Je vous trouve tout simplement amusant, Votre Altesse. »

« Moi ?! Ah oui... Je ne suis pas un chef ordinaire. Je fais sourire mes serviteurs sans même le vouloir. Tu ne trouves pas, Crusch ? »

« Je ne peux qu'admirer votre grandeur, Votre Altesse. Ferris, punition plus tard. »

« Ohhh ! »

Laissons Crusch veiller à ce qu'il ne s'en tire pas sans payer le prix de son manquement à l'étiquette. Mais en même temps, les trois hommes étaient si proches qu'une telle irrévérence pouvait se passer de véritables représailles. Pour Ferris, qui possédait si peu de choses qu'il considérait comme précieuses, ce lien était précieux. Lorsqu'il pensait à ce qui comptait pour lui, il pensait à Crusch, Meckart et Fourier. Et aux domestiques de la maison Karsten.

Sans parler des patients et des collègues qu'il avait rencontrés grâce à son travail de lanceur de sorts. Il s'avéra qu'il avait beaucoup de personnes à ses côtés.

Comparé à l'époque où il était enfermé dans la maison de sa famille, comme rien ne lui avait jamais été donné, il était tellement plus heureux maintenant.

« ..Ferris », disait Fourier, « je suis conscient de mon allure élégante, mais s'il vous plaît, essayez de ne pas trop me fixer. Toute cette attention

de toi pourrait bien m'égarer, même en connaissant ton vrai genre.

« J'ai même été votre fiancée autrefois, et je n'ai toujours pas réussi à mettre la main sur vous, Votre Altesse ! »

« C'était juste... ! Hum, ça suffit. Je suis un garçon aussi, tu sais ! Je ne vais pas me chercher d'excuses ! Je suis plutôt viril, non, Crusch ? »

« Oui, mon seigneur. Même si, si je puis me permettre, vous n'avez pas encore vaincu moi dans un duel à l'épée.

« Dame Crusch ! Madame, Son Altesse est déjà à genoux, alors peut-être devrions-nous y aller doucement avec lui... »

Fourier s'était effondré sur le tapis. Crusch lui a posé un questionnaire. Un regard calme, dénué de toute malice. Avec ses amis, Crusch avait tendance à exposer les faits un peu trop crûment. Mais elle délivrait même les remarques les plus acerbes avec une expression amicale, ce qui rendait difficile de considérer cela comme une véritable mauvaise habitude.

Fourier, pour sa part, a rapidement su se remettre de telles déceptions.

— Ngh, eh bien ! Dans ce cas, Crusch, apporte-moi une épée en bois ! J'ai du temps à tuer pour la première fois depuis longtemps, alors qu'aujourd'hui soit le jour où je te surpasserai à l'épée et te prouverai quel homme je suis !

Crusch répondit à cette proclamation audacieuse par un « oui, mon seigneur », comme si elle savait parfaitement ce qui se passait.

Les duels de Crusch et Fourier avec des épées d'entraînement en bois avaient Cela durait depuis six ans, à peu près à la même époque où Ferris avait commencé à porter des vêtements féminins. C'était devenu une sorte de tradition.

Fourier trouverait n'importe quelle excuse pour rendre visite à Crusch. Son amour pour elle n'était pas du tout difficile à voir, sauf Crusch elle-même. Quant à

Fourier était extraverti en tout, sauf en ce qui concernait son cœur, et leur relation n'avait donc jamais dépassé le stade de l'amitié. Fourier voyait dans ce duel un moyen simple de provoquer un changement dans leur relation.

« Si tu gagnes, je t'obligerai à t'habiller en femme !

Tu es devenu de plus en plus obstiné à propos de ta tenue virile... Non pas que ça ne te va pas ! Mais j'aimerais te voir en jupe !

« Vous devrez vous contenter de Ferris, monseigneur. Je vous assure que ses jambes ne sont pas moins délicats que les miens.

« Je suis fier de ces jambes. Regardez-les, Votre Altesse ! »

« Arrgh ! Ne me perturbez pas, vous deux ! » Fourier rougit et tapa du pied, frustré, tandis que Ferris soulevait sa jupe pour le taquiner.

D'une main, il désigna Crusch ; de l'autre, il montra l'invitation d'anniversaire qu'elle lui avait rendue. « C'est bientôt ton anniversaire ! Et je ne permettrai pas à la fêtée de s'habiller en soldat comme l'année dernière ! Cette année, je te verrai dans une robe ! Celle de mon choix, qui plus est ! »

« Ah... »

Fourier appréciait tant ces proclamations. Et celle-ci correspondait parfaitement aux attentes de Ferris. Il retint son souffle, surpris, et une tendresse pour Fourier l'envahit.

Ce prince idiot...

« C'est le seul, à part Lady Crusch, qui peut atteindre le point faible de Ferri... »

« — »

Les joues de Ferris rougirent, son souffle chaud d'un mélange d'affection et d'envie.

Crusch, le seul à être assez près pour entendre ses murmures, lui lança un regard. Mais Ferris ne le remarqua pas, et avant que Crusch puisse parler...

« D'accord ! Au jardin ! À vos marques ! C'est le jour où je deviens un homme ! » s'exclama Fourier avec une assurance apparemment injustifiée, et Ferris et Crusch durent le suivre à la hâte tandis qu'il sortait.

5

C'était il y a six ans, mais il s'en souvenait comme si c'était hier : le jour où les duels entre Crusch et Fourier avaient commencé. Le jour où Félix était devenu Ferris.

« Je ne vois pas comment Votre Altesse peut interférer avec la façon dont je choisis de vivre. »

« Hmm... mais tu dis que tu renonceras à ta féminité pour qu'elle ne gêne ni ta noble famille ni ton art du sabre ? Non ! Je ne le permettrai pas ! Je ne peux tout simplement pas laisser faire ça ! »

« Dans ce cas, monseigneur, que comptez-vous faire ? »

« L'épée ! Utilise la lame pour me prouver ta détermination ! Et je te montrerai tes erreurs ! »

« Un combat à l'épée ? Entre vous et moi, Votre Altesse ? »

« Oui, exactement. Si jamais tu gagnes, tu pourras choisir la voie que tu veux dans la vie. Mais si je gagne, tu devras reconsidérer ta décision. » Je ferai de toi une femme !

Telle était la promesse qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Fourier avait tout l'enthousiasme était au rendez-vous, mais Crusch était déterminé. Et les duels commencèrent...

« Tu es vraiment sans pitié, Crusch ! Je suis un prince ! Un membre de la famille royale ! »

« D'accord, Votre Altesse, d'accord », dit Ferris. « Inutile de râler. Tiens, regarde ! Je vais te débarrasser de ce bobo. »

Il lui est venu à l'esprit qu'il avait guéri Fourier de cette façon. ce jour-là il y a six ans.

Presque en pleurs et couvert de poussière, Fourier s'accrochait à Ferris. Le garçon-chat utilisa sa magie de guérison. Une vague de réconfort parcourut les bleus infligés par l'épée de bois de Crusch. Fourier se releva lentement.

« Ha-ha-ha ! Tu as vu ça ? Comment j'ai fait semblant de pleurnicher et Pleurer pour gagner la sympathie de mon adversaire et laisser Ferris me soigner ? Encore un de mes calculs redoutablement astucieux... !

« Vos genoux ne sont pas d'accord, Votre Altesse », fit remarquer Ferris. Malgré le sourire que Fourier avait soigneusement dessiné sur son visage, ses genoux tremblaient. Cela ne faisait que souligner le raffinement et la galanterie de Crusch en comparaison. Elle avait ôté sa veste, révélant sa silhouette élancée. Elle tenait son arme prête et se tenait si droite qu'on aurait pu la prendre pour une épée.

« Maintenant, comparez cela à Son Altesse... »

« Je t'entends, Ferris ! Garde tes louanges pour la fin de la bataille ! »

« Vous savez ce que j'aime chez vous, Votre Altesse ? Votre irré-
« optimisme pressant. »

Fourier tourna le dos à la douce pique de Ferris, réduisant d'un coup l'écart avec Crusch. À cet instant, il sembla oublier que son adversaire était aussi la femme qu'il aimait. Mais elle détourna son coup, et son propre élan le fit à nouveau basculer dans l'herbe. La douleur survint un instant plus tard, le faisant tousser violemment alors qu'il tentait de se relever.

Il y avait une énorme différence entre leurs capacités, mais ce n'était pas la faute de Fourier. Ferris était quelque peu partial dans son évaluation, mais Fourier était bien plus doué que le noble dilettante moyen de son âge. Son désir de vaincre Crusch, combiné à de nombreuses années de duels, l'avait transformé, passant du statut de prince choyé à celui d'homme capable de tenir tête à une épée. Son incapacité à vaincre Crusch témoignait de son talent et de ses efforts.

« Souhaitez-vous continuer, monseigneur ? Je crains que le cœur de mon père ne se brise si je vous frappe encore plus fort. »

« Bien sûr que je vais continuer ! Tu me prends trop à la légère, Crusch ! Et je ne pense pas non plus que le cœur de Meckart soit aussi fragile que tu le suggères. Viens me chercher de toutes tes forces !

Fidèle à ses habitudes, sa déclaration était un peu trop exigeante.

Eh bien, il n'a pas besoin de regarder. Cette bataille se déroulait dans le jardin central, et des serviteurs désœuvrés assistaient à la scène. Il y avait aussi quelqu'un d'autre, quelqu'un qui paraissait plutôt mal à la vue du spectacle : Meckart lui-même. Il sortait chaque fois que cela se produisait, même si le stress lui creusait les joues.

« Oh, pourquoi sont-ils tellement plus sérieux que d'habitude ? » Meckart inquiète. « Mais si Son Altesse gagnait... »

Meckart grimaça à cause de la douleur dans son estomac, déchiré entre Ce qu'il espérait en tant que père et ce qu'il souhaitait en tant que duc. À cet instant, Ferris savait pertinemment ce que Meckart ressentait.

Je ne sais même pas si je veux que Crusch gagne ou perde en ce moment !

« Yaaah ! Crusch, mets une robe ! » C'est peut-être trop généreux Pour appeler cela un cri de guerre, mais sur ces mots, Fourier s'élança à nouveau, et il fut de nouveau battu. Lorsqu'elle vit Fourier se relever après avoir été plié en deux, Crusch plissa les yeux.

« Votre Altesse semble moins encline que d'habitude à concéder.
« Qu'est-ce qui vous motive ? »

« Toi , bien sûr ! C'est toi qui me fais ça... Non, au fond, fais-moi ça ! Je t'ai imposé ça, alors maintenant je dois jouer mon rôle ! »

"...Votre Altesse?"

Fourier, le beau visage maculé de terre et de sueur, secoua la tête.
« Je n'oublierai pas ma bêtise d'il y a cinq ans, mon manque de respect pour ma place. Ignorant ma force, je t'ai fait jurer, sur un coup de tête, que tant que je ne te battrais pas à l'épée, tu ne porterais pas de vêtements de femme, mais t'habillerais en homme. Je sais maintenant la cruauté de cet acte. »

Cet aveu sembla le blesser profondément, mais bien sûr, il se trompait sur les cinq ans. C'était six. Mais les mots de Fourier faisaient référence à la promesse qu'ils avaient faite ce jour-là dont Ferris se souvenait si bien...

« Tu te souviens de ton quinzième anniversaire, il y a deux ans ? » demanda Fourier. « Tu avais grandi si magnifiquement. En grande tenue ce soir-là, je sais que tu aurais été plus resplendissante que n'importe quelle fleur. Pourtant, tu as tenu ta promesse. Je n'oublierai jamais la vue d'une jeune fille marchant au clair de lune en tenue militaire. Tu étais incroyablement beau... mais c'était un sentiment inspiré par l'épée à ton côté. Ce n'est pas un sentiment que je souhaite ressentir de la part d'une jeune femme qui devrait surpasser les fleurs en beauté !

Crusch resta silencieux.

« Cette nuit-là, j'ai réalisé ce que mon insouciance avait provoqué.

C'est moi, et moi seul, qui ai volé à une jeune femme la joie d'être magnifiquement vêtue et l'ai forcée à se cacher pendant ce qui aurait dû être son moment le plus glorieux ! J'en assume la responsabilité !

Depuis qu'ils se connaissaient, Ferris n'avait jamais vu Fourier ainsi. L'émotion immense qui brûlait dans ses yeux écarlates le toucha profondément, lui serra la gorge. Le public, de Meckart aux domestiques, resta sans voix. Ils savaient désormais pourquoi Fourier livrait ces combats et l'entendaient exprimer ce qu'il n'avait jamais pu exprimer auparavant.

Mais il avait tort. Il se trompait. Sa détermination était immense, mais mal placée.

La promesse qu'il avait faite à Crusch était bien réelle. Quand, Six ans auparavant, Crusch avait déclaré qu'elle ne porterait que des vêtements d'homme jusqu'à la fin de ses jours. Fourier avait répondu qu'il l'autoriserait à le faire jusqu'à sa victoire en duel à l'épée. Sous prétexte qu'elle tenait sa promesse au prince, Meckart n'avait pas pu s'y opposer plus fermement.

Fourier avait nourri des regrets pendant tout ce temps. À un moment donné, il avait commencé à croire que Crusch ne voulait pas porter de vêtements d'homme, mais qu'il le faisait à cause de la promesse qu'ils lui avaient faite. Et, avec un mélange d'honnêteté et de bêtise, il se sentait responsable.

« Je suis un imbécile... »

Regardant Fourier par derrière alors qu'il levait son épée, Ferris Il porta inconsciemment la main à sa bouche. Il avait toujours considéré les progrès de Fourier au combat comme le résultat de duels répétés.

et une simple ténacité. Mais il y avait plus. Pendant tout ce temps, il avait été motivé par le regret de son propre emportement.

Il s'est battu pour laisser la femme qu'il aime, la femme à laquelle il a fait une promesse, une femme.

« Coup de cœur ! Aime les fleurs ! Apprécie la poésie ! Maquille-toi, porte des robes et des bijoux, et laisse-moi voir ce sourire innocent ! Tu n'as plus besoin de te retenir ! Je te le permets ! Ici, aujourd'hui, je vais réparer ma bêtise et te permettre d'être une vraie femme ! »

« V-Votre Altesse... ? »

C'était peut-être un malentendu, mais Fourier était prêt pour y parvenir. Il chargea Crusch.

Le bruit dur résonna dans le jardin, et Crusch fut clairement secoué par l'impact.

"Votre Altesse!"

« Prince Fourier ! »

« Votre Altesse, aidez notre dame ! »

Ces cris provenaient des serviteurs, dont beaucoup avaient les yeux rouges et la voix tremblante. Ils connaissaient Crusch depuis son enfance et voulaient encourager le prince dans sa résolution. Fourier insista, et Crusch parut encore plus ébranlé.

Son épée se leva et s'abaissa en arc de cercle ; Crusch était entièrement occupé à se défendre. Qu'un combat contre elle soit aussi déséquilibré était sans précédent. Les coups de Fourier étaient si passionnés. Son attaque était, à sa manière, celle qui plaisait à Crusch. Son dévouement évident est peut-être né d'un malentendu, mais il a touché de nombreuses personnes présentes.

« Je confierai cela à Son Altesse », murmura Meckart.
Quand était-il arrivé à côté de Ferris ?

Le garçon-chat leva les yeux vers lui et Meckart hocha la tête. Ferris comprit immédiatement ce que cela signifiait. Il joignit les mains devant sa poitrine comme pour prier et attendit de voir comment la bataille allait se dérouler. S'avérer.



« Une robe ! Du maquillage ! Et des bijoux ! Des fleurs et de la cuisine ! »

« —ngh. »

« Écrase-moi ! À genoux devant moi ! » Les épées de bois gémirent sous la force du coup, des éclats jaillissant des lames. Les deux armes étaient à leurs limites. Mais le combat se déciderait à savoir lequel des deux participants céderait le premier.

Fourier hurla en repoussant Crusch pas à pas, coup après coup. Son beau visage était rouge. Que vit Crusch en voyant sa silhouette galante s'approcher d'elle ? Peut-être se voyait-elle dans ses yeux écarlates, une femme poussée à donner le meilleur d'elle-même.

« ..Ah. »

Plaquée contre un mur, Crusch jeta son regard ambré sur Ferris. Ils échangèrent un regard, et il sembla qu'elle demandait quelque chose, mais il ignorait quoi.

« Lady... Crusch... » De grosses larmes coulaient de ses yeux ronds et sur ses joues.

L'instant d'après, l'épée de bois craqua et une partie de la lame brisée s'écrasa sur le sol. La seule lame restée plus ou moins intacte était pointée vers la poitrine du perdant.

« ...Tout cela, et pourtant je ne peux pas te surpasser. »

Fourier parlait avec un souffle tendu, retenant encore ce qui restait de la poignée de son épée. Il regarda le sol, les épaules tremblantes. Il aurait pu pleurer.

Un soupir. Déçu, mais pas désespéré. Mais tout le monde leurs épaules s'affaissèrent lorsqu'ils réalisèrent qu'il n'avait pas réussi à l'emporter.

Mais alors...

« Non, Votre Altesse. J'ai perdu. »

Crusch secoua doucement la tête. L'épée qu'elle tenait à la main était également brisée en deux. Elle jeta la lame inutile au sol.

« Vous tenez toujours votre lame, Votre Altesse, tandis que j'ai abandonné la mienne. Le vainqueur devrait être déclaré... et c'est le cas depuis que votre cri de guerre a ébranlé mon esprit : j'ai perdu ce combat. »

« — »

Fourier garda un silence absolu. Crusch s'agenouilla, ignorant la poussière qui l'envahissait, et posa les mains au sol. Ce geste était celui d'une offrande d'épée – un geste de respect et de loyauté absolus.

« Vous avez bel et bien tenu votre promesse. Moi, Crusch Karsten, j'ai affronté Votre Altesse Fourier Lugunica au combat à l'épée et j'ai été vaincu. Je vais donc revêtir des vêtements de femme. »

« Euh... euh. Tu veux bien, maintenant ? Je... je vois. » La réponse de Fourier aux paroles solennelles de Crusch fut hésitante et hésitante. Il hocha la tête une fois, puis sa haute silhouette commença à pencher en arrière, jusqu'à ce qu'il s'écroule au sol, les bras écartés.

« Votre Altesse ?! Oh non ! Félix, occupe-toi de Son Altesse ! »

Ferris se précipitait vers Fourier bien avant que Meckart, stupéfait, ne le lui ordonne. Il glissa ses genoux sous la tête du jeune homme effondré, soutenant le poids du prince tout en utilisant sa magie de guérison.

« Votre Altesse, Votre Altesse ! Restez avec moi ! Votre Altesse ! »

« Hé hé ! Tu l'as vu, Ferris ? Tu as vu ma... grande... victoire... ? »

La magie de guérison guérirait ses blessures, mais elle ne lui rendrait pas la force perdue. Fourier avait épuisé toute son endurance, et son sourire familial et décontracté illuminait son visage juste avant qu'il ne sombre dans un profond sommeil. Ferris fut stupéfait d'entendre le rythme calme et régulier de sa respiration.

« Ferris. »

« Oh, euh, oui, Lady Crusch. Euh, Ferri, je veux dire... Que peut dire Ferri... ? »

« Je suis désolée d'avoir été si égoïste. » Crusch sourit doucement en regardant Ferris s'occuper du prince inconscient. Ses paroles pénétrant, les larmes recommencèrent à couler sur les joues de Ferris. Il leva les yeux et s'essuya les yeux avec fureur.

« C'est moi... c'est moi qui n'ai pas été juste envers toi... ! Lady Crusch, toi... Toi et le prince Fourier me sauvez toujours... »

« Vraiment ? Alors vous nous avez amplement rendu la pareille. Votre présence est pour moi un salut permanent. Et je réalise seulement maintenant que le prince m'a sauvée aussi. Je suppose que cela montre à quel point je suis mal élevée. »

« Mal élevé... ? Dame Crusch, non... ! Vous êtes formidable... ! »

« Raison de plus pour laquelle je dois m'efforcer d'être à la hauteur de vos aspirations et des siennes. »
« L'estime que Votre Altesse a pour moi. »

Ferris continuait à renifler, incapable de parler. Crusch tapota Elle lui serra la tête avec amour tandis qu'elle se levait. Puis elle s'approcha de Meckart, qui le regarda bouche bée.

Ferris ne savait pas ce qu'elle lui disait. Il ne pouvait pas l'entendre à cause des ronflements de Fourier et de ses propres pleurs.

6

« J'ai fait tout le travail pour que ça soit possible, et pourtant je ne vois Crusch dans sa robe qu'à la fête ? C'est vraiment pas orthodoxe ! »

« Eh bien, vous savez. Lady Crusch a beaucoup à gérer. Elle doit Préparez-vous mentalement et physiquement. De plus, ce n'est pas facile de trouver la robe parfaite pour Lady Crusch !

« Je sais que tu feras tout ce que tu peux pour elle, Ferris. C'est très encourageant ! »

Ferris esquissa un sourire sombre. En face de lui, Fourier riait facilement. Ils se trouvaient dans les appartements privés de Ferris, au manoir Karsten. Son Altesse s'y était présentée comme si de rien n'était. Ferris avait personnellement préparé le thé et recevait maintenant le prince. Il aurait peut-être dû se montrer un peu plus intimidé, mais ni Ferris ni le prince ne semblaient se retenir. Ils étaient de vieux amis, s'il n'était pas trop audacieux de se considérer comme un vieil ami de la royauté.

« Les deux semaines qui ont suivi cette bataille ont été vraiment pénibles. À mon réveil, j'étais déjà dans un carrosse-dragon, sur le chemin du retour. Être renvoyé avant même d'avoir pu parler à Crusch ? Je n'ai jamais été victime d'un tel stratagème.

« Vous ne vouliez tout simplement pas vous réveiller, Votre Altesse, vous étiez si fatiguée. Et puis, vous pouviez difficilement rester dix jours entiers chez nous avant la fête. Je sais que votre poste n'est pas très exigeant, mais nous avons sûrement aussi des devoirs à accomplir. »

« En effet, je suis très demandée ! Mais une chose m'inquiète. Je me souviens avoir maîtrisé Crusch avec mon épée, puis l'avoir réconfortée alors qu'elle pleurait, mais... »

« ...Je suppose que nous verrons où cela nous mène... »

Les événements semblaient être devenus plus dramatiques dans l'imagination de Fourier, mais Ferris n'allait pas le corriger. Après tout, c'étaient probablement les pleurs de Ferris lui-même qui avaient inspiré cette envolée d'imagination.

Bien que ravi d'avoir atteint mon objectif, je me suis effondré de fatigue, et je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. Qu'est-il advenu de Crusch ? A-t-elle parlé de moi ?

« Elle était allongée dans son lit, son oreiller trempé de larmes de regrets pour ta perte. Elle a peut-être parlé de te tuer dans ton sommeil... »

« Ha-ha-ha ! Une distraction amusante. Mais je sais que tu plaisantes. Crusch ne dirait jamais une chose pareille. Elle me défierait certainement en face. Une simple question, de décrypter tes petites plaisanteries... Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

« Si tu veux faire preuve d'assurance, au moins reste-le jusqu'à la fin. Mais c'était une blague. » Il ne pourrait jamais tromper quelqu'un qui connaissait Crusch depuis plus longtemps que lui. Avec un petit soupir, Ferris fit un clin d'œil à Fourier, qui n'arrêtait pas de le regarder pour confirmation.

« Détendez-vous, Votre Altesse », dit-il. « Dame Crusch sait qu'elle a été vaincue. Je crois qu'elle vous voit sous un jour nouveau, vu la façon dont vous l'avez vaincue par votre détermination. Même si elle n'a plus parlé de vous depuis. »

« Elle est en colère, je le savais ! Qu'en penses-tu ? ! Dis-moi ce que tu « Réfléchis, Ferris ! » Il se pencha et secoua le garçon-chat avec force.

« Aïe, ne me tire pas dessus, tu vas étirer mes vêtements ! Je sais qu'on est juste tous les deux, mais... ! » Ferris repoussa le prince et se serra contre lui, les yeux embués. Fourier, secoué, se rassit, et un silence gêné s'abattit sur la pièce.

« On m'appelle ici, et qu'est-ce que j'y trouve ? Ferris, tu ne dois pas taquiner Son Altesse si cruellement. » La porte s'ouvrit et Crusch jeta un coup d'œil.

« Beurk ! » Fourier poussa un cri inhabituel et se retourna. Ferris, qui trouvait cela plutôt gratifiant, fit signe à Crusch.

« Pile à l'heure, Dame Crusch. On vous attendait ! »

« Vous m'avez dit d'entrer sans me faire connaître. Était-ce votre but ? Votre Altesse, je vois que Ferris vous a manqué de respect. Mais êtes-vous si étonnée de voir mon visage ? »

« Non ! Ça n'a rien à voir avec ton visage ! Il est magnifique comme toujours ! Une photo ! Tu devrais avoir plus confiance en toi ; je te le garantis royalement, tu es magnifique ! »

« Vous êtes très aimable, Votre Altesse. Même si je suis un peu gêné. »

Crusch arborait un sourire ironique ; Fourier avait les joues rouges. Malgré leur combat à l'épée, malgré les deux semaines de séparation, tout continuait comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

« On dirait que Ferri a encore frappé... Mon talent de stratège est presque effrayant... »

« Qu'est-ce que tu marmonnes là-bas, Ferris ? Et toi, Crusch ! » Fourier se leva et désigna son ami, qui se tenait juste derrière la porte. « Pourquoi portes-tu encore des vêtements d'homme ? Où est ta jupe ?! Ta robe ?! Et notre promesse que tu ornerais tes cheveux de pierres précieuses, que tu t'entourerais de fleurs ?

« Votre Altesse, Votre Altesse, cette promesse prend vie d'elle-même ! » protesta Ferris.

« Mes excuses, Votre Altesse. Il est tout à fait vrai que les événements de Les deux dernières semaines restent gravées dans mon cœur. Mais j'ai passé tant de temps

Je porte des tenues d'homme depuis longtemps. J'espère que vous me laisserez le temps de me préparer. Et bien sûr, pour mon anniversaire demain, promis.

« Hmm... J'ai ta parole là-dessus ? »

« Cela dépend si vous croyez que je suis quelqu'un qui trahit mon promesses à Votre Altesse.

Fourier n'eut d'autre choix que de reculer. Crusch s'assit confortablement à côté de Ferris, face à Fourier, qui ajustait sa position sur le canapé.

« Vous y avez mis tout votre cœur, n'est-ce pas, Votre Altesse ? » dit-elle.
« Je ne parle pas seulement de notre combat. Vous passez la nuit ici. »

« J'avais juste peur de me réveiller trop tard si je restais au château, alors je n'ai pas réussi à dormir du tout ! Ici, au manoir, j'aurai tout mon temps, même si je me couche tard. Ça, c'est un peu de sagesse princière ! »

« Ça paraît exagéré. C'est comme planifier un rendez-vous et camper là-bas la veille », dit Ferris d'un ton léger, s'attirant un sourire narquois de Crusch. Leur lien était tel que même un tournant comme le combat à l'épée ne les empêcherait pas de s'entendre.

« Sur ce, qu'est-ce que tu comptes faire pour la fête d'anniversaire ?
« Tiens, Ferris ? » demanda Fourier. « Tu vas porter une robe ? »

Demain « Oh mon Dieu, Votre Altesse, Lady Crusch ne vous suffit pas ? Vous avez aussi des vues sur Ferri ? Bref, désolé. Vous pouvez attendre de le découvrir. »

« Une robe, oui... Une robe... Dis, Ferris, mon père semblait plus que ravi de la robe que tu as choisie, mais j'ai peur qu'elle ne me convienne pas tout à fait... »

« Lady Crusch, nous avons besoin que vous ayez la plus belle robe et la meilleure Des bijoux, et soyez au top ! Et croyez-moi, ce sera génial !

« Oui ! Crusch ! Je vais savourer l'impatience ! »

L'enthousiasme conjugué du garçon-chat et du prince finit par vaincre l'objection de Crusch. Ses yeux ambrés se tournèrent vers la fenêtre, dévoilant son visage dans un profil éphémère. Ferris suivit naturellement son regard et leva les yeux vers le ciel nocturne.

La demi-lune pâle et froide flottait sur un champ d'étoiles. Le lendemain serait l'anniversaire de Crusch. Le clair de lune scintillait étrangement, comme annonciateur de nombreux changements à venir.

7

Le lendemain, le dix-septième anniversaire de Crusch Karsten a été béni par un ciel clair.

« Mmm ! Quel temps magnifique ! » s'exclama Ferris en tirant les stores et en ouvrant la fenêtre. La brise caressait ses cheveux mi-longs. Il s'était levé plus tôt que d'habitude, et le ciel matinal était clair et frais. La veille, il avait passé la nuit à discuter jusqu'au petit matin avec Crusch et Fourier, mais il était tellement excité par ce jour qu'il se sentait à peine fatigué. Il était complètement réveillé et prêt à partir, plus que n'importe quel autre matin.

« Parfait pour une fête d'anniversaire ! » dit-il joyeusement. « On dirait que les dieux de la météo font des heures supplémentaires. » Vite, il retira son pyjama et enfila ses vêtements féminins, comme toujours. Les rubans blancs dans ses cheveux complétaient sa tenue. Il lui offrit...

Il s'est regardé dans le miroir, puis s'est véritablement dirigé vers le couloir, où il a trouvé les domestiques déjà à leur travail.

« Bonjour à vous ! » gazouilla-t-il.

« Ah, Maître Ferris, bonjour. Vous vous levez tôt aujourd'hui. »

« Eh bien, c'est un jour très important. Je dois faire de mon mieux pour... service, tu sais ? Et vous êtes encore debout plus tôt.

« C'est notre travail, monsieur. Et vous n'êtes pas le seul à attendre ce jour avec impatience. Nous voulons nous assurer que tout soit parfait. » Le vieux steward sourit. Ferris le connaissait depuis un certain temps, et cet homme, d'ordinaire réservé, semblait plus heureux que jamais.

Les autres serviteurs autour étaient les mêmes ; bien qu'ils soient au travail, aucun d'eux ne semblait malheureux. C'est dire à quel point l'objet des festivités du jour était apprécié de tous.

« Mais ! Mais j'aime Lady Crusch autant que n'importe qui ici ! Je vais Je fais tout ce que je peux pour aider, dis-moi simplement ce qui doit être fait !

« Quel enthousiasme ! Je suis sûr que tu pourrais faire plein de petites choses... »

Personne n'était assez insensible pour suggérer à Ferris d'éviter les tâches subalternes simplement parce qu'il était un proche de Crusch. Ils voyaient son enthousiasme et eurent la gentillesse de le laisser aider. Ferris résolut de les remercier en travaillant aussi dur que possible.

La fête d'anniversaire devait commencer ce soir-là. Les invités étaient attendus quelques heures avant, et tous les préparatifs devaient donc être terminés avant midi. Bien sûr, la plupart des préparatifs avaient été effectués les jours précédents, mais il restait quelques derniers détails à régler, notamment l'ordre de présentation des plats et la répartition des tâches.

« J'ai hâte de voir la robe de Lady Crusch ce soir », a déclaré l'un des serveurs.

« Je suis tout à fait d'accord. Je commençais à douter de la voir dans une telle tenue. »

Les serveurs de longue date et le vieil intendant rirent ensemble, mais Ferris se sentit coupable. Quand Crusch et lui avaient fait cette promesse, enfants, il n'avait jamais imaginé combien de personnes pourraient en être silencieusement blessées.

Bien sûr, ils ne le critiquaient pas intentionnellement. Ils étaient tout simplement ravis de voir Crusch, dont ils s'occupaient depuis qu'elle était petite fille, en vêtements de femme.

« Je suis vraiment désolé, tout le monde. »

C'était une forme très modeste d'expiation : Ferris a prononcé son apologie. Il ne parlait qu'à voix basse et par sentiment de culpabilité. Mais cela l'incita à redoubler d'efforts, et lorsque les domestiques le virent, ils comprirent qu'ils ne pouvaient se laisser distancer. Ils se consacrèrent donc tous à leurs tâches, et les préparatifs furent terminés bien avant la date prévue.

Il ne restait plus qu'à attendre les invités et la tombée de la nuit.

Ou du moins, c'est ce qui aurait dû se passer si rien ne s'était passé.

Juste au moment où Ferris entra dans le hall d'entrée, il entendit une voix :

« Je dois parler au duc Karsten ! J'ai un message de la plus haute importance ! »

Alors que Ferris allait demander quelle tâche il devait accomplir, il trouva un groupe de serveurs encerclés autour de quelqu'un. Il s'approcha pour mieux voir et aperçut un jeune homme, essoufflé et en sueur. Il semblait avoir accouché de sa voiture à toute vitesse, et chaque centimètre de son corps criait qu'il y avait des ennuis. Il n'était pas blessé, mais visiblement épuisé.

lourdement chargé émotionnellement et physiquement.

« Je dois lui dire ce qui m'amène ici... ! »

« Alors, dis-nous. Que se passe-t-il ? »

Alors que le jeune homme tombait à genoux, il leva les yeux vers Ferris. Le garçon-chat déglutit en voyant l'aspect horrible de son visage.

Frissonnant et effrayé, le jeune homme dit : « Des bêtes démoniaques sont apparus sur la plaine de Foutour — des lapins massifs !

8

« Des lapins géants sont apparus, n'est-ce pas ? » soupira Meckart en apprenant la nouvelle. « Quel coup de malchance... »

Une dizaine de personnes étaient entassées dans le bureau du duc, regardant Ils s'inquiétaient les uns des autres. Tous étaient les subordonnés de confiance de Meckart, arrivés au manoir en avance pour l'anniversaire de Crusch. Mais personne ne pouvait se douter que cette joyeuse réunion se transformerait en conseil d'urgence.

« C'est vraiment pas de chance, mais le bon côté des choses, c'est que nous étions tous là. Les premiers instants d'une attaque de bête démoniaque sont cruciaux. Nous pourrions réagir au plus vite. »

« Comme toujours, je suis sauvé par un serviteur qui sait regarder
« Le bon côté des choses », dit Meckart. « Pour commencer, je veux savoir où en sont les choses. Y a-t-il des dégâts ou des blessures ? Pouvez-vous me le dire ? »

« O-oui, monsieur. » Le jeune homme était absolument pétrifié d'être

Il se tenait non seulement devant les piliers de la maison ducale, mais aussi devant le duc Karsten lui-même. Mais il voulait accomplir son devoir, et Meckart et les autres acquiescèrent tandis qu'il expliquait.

Des siècles auparavant, une sorcière avait créé divers monstres démoniaques, et les Lapins Géants étaient réputés pour être parmi les trois plus puissants d'entre eux. Leur nom même annonçait la destruction.

La baleine blanche. Le serpent noir. Les lapins géants. Ils On les traitait parfois comme des catastrophes naturelles, et leurs effets étaient si destructeurs que des nations entières avaient déployé des forces pour les vaincre, en vain. Le fait que ces créatures aient survécu à des efforts aussi acharnés pour les exterminer témoignait de leur dangerosité.

Aujourd'hui, des lapins géants sont apparus sur la plaine du Foutour, une région sauvage zone en bordure du domaine du Karsten.

« Les premiers à remarquer les lapins furent un groupe de trappeurs dans une forêt voisine. Ils essayaient de récupérer les peaux d'un animal que l'on trouve dans la région, l'ubzus, lorsque les lapins les ont pris en embuscade.

« Justice poétique, pourrait-on dire. Que leur est-il arrivé ? »

Le troupeau les a presque tous dévorés, y compris leur chef. Le seul survivant était un jeune homme resté avec le chariot du dragon. Il a réussi à retourner au village le plus proche, et c'est là que nous avons appris ce qui s'était passé.

Le visage de Meckart s'assombrit au récit du jeune homme. « Il est allé dans un village... ? Et qu'est-il advenu de ce village ? »

« Pardonnez-nous de ne pas vous avoir consulté, mon seigneur, mais nous avons entassé tous les villageois dans les chariots-dragons locaux et les avons évacués. Y compris le jeune survivant, monsieur. Mon père, le chef du village, m'a envoyé ici pour vous informer.

Meckart hoch la tête vers le jeune homme terrifié. « Je vois. Sage décision. Je me souviendrai de votre père et de vous. » Puis il se tourna vers ses conseillers. « Je crois que la première chose à faire est de limiter les dégâts causés par les lapins. Espérons qu'un seul village au plus sera détruit. Messieurs, qu'en pensez-vous ? »

L'un des hommes, d'âge mûr, l'air pensif, leva la main. « Le village de ce jeune homme a fait un excellent choix. La meilleure solution serait peut-être d'étendre l'évacuation à d'autres villages voisins et de surveiller les Lapins Géants. Si les rumeurs sur les pratiques des bêtes démoniaques sont fiables, inutile de les provoquer et de leur indiquer délibérément où trouver des proies. »

La première suggestion fut donc d'éviter le combat. Un homme au visage sombre proposa un contre-argument : « Cela ne fonctionnerait que si les lapins restaient satisfaits de leur situation actuelle, ce qui est une hypothèse terriblement optimiste. Et s'ils détruisaient les bois et les villages sans être rassasiés ? Et alors ? Si le troupeau se disperse, nous ne pourrions jamais le gérer. »

« Que proposez-vous que nous fassions, alors ? »

« Nous devons prendre l'initiative. Je demande au domaine de Karsten de rassembler une unité pour exterminer ces créatures. Nous ne devons céder aucune partie de nos terres à une bête, pas même la nature sauvage. Sans compter que si nous restons enfermés dans le cœur du pays pendant que la population est terrorisée, cela portera atteinte à l'autorité ducale. »

« Nous n'avons rien à gagner en vainquant ces créatures. »

« Nous n'avons rien à gagner, mais nous avons quelque chose à perdre. La confiance du peuple et notre propre fierté. »

Ceux qui étaient pour et contre la bataille s'affrontaient, et aucune de leurs opinions n'était tout à fait erronée. Toutes deux avaient du mérite. C'est pourquoi une décision devait être prise.

« — »

Meckart resta silencieux. Ses pensées étaient aussi contradictoires que celles de ses conseillers. Et à cet instant, une main se leva, apparemment déplacée. Ce n'était autre que celle de Ferris, celui qui avait amené le jeune homme au bureau et qui était resté tranquillement à écouter les débats.

« Euh, Lord Meckart ? Désolé. Je sais que ce n'est pas vraiment mon rôle, mais... »

« ..Ah, Félix. Oui, merci. Qu'y a-t-il ? Que veux-tu demander ? »

« C'est à propos de l'anniversaire de Lady Crusch. Je sais qu'on doit l'annuler, mais les invités arrivent bientôt. Que devons-nous leur dire ? »

« C'est... C'est une bonne question. Un autre problème à résoudre.
« C'est vraiment pas de chance, tout ça. » Meckart se mordilla la lèvre. Mais soudain, il leva les yeux. « En parlant de Crusch, où est-elle ? Tu ne lui en as pas parlé, n'est-ce pas ? »

« Ne vous inquiétez pas, monsieur. J'ai amené le messager directement ici... Je soupçonne que Dame Crusch est occupée à divertir le prince Fourier en ce moment. Au moins, nous pouvons remercier Son Altesse pour cela. »

« Je vois, c'est bien. Cela renforce mon estime pour Son Altesse. »

Un soulagement palpable parcourut la salle. Meckart n'était pas le
Il n'y avait qu'une seule personne pour se détendre ; tous ceux qui connaissaient Crusch partageaient ce sentiment. Si la jeune femme, fière de sa noble maison et dévouée à la chevalerie, découvrait que le peuple était menacé par des bêtes démoniaques, il serait difficile de l'empêcher de s'enfuir pour les sauver. Tous ceux qui connaissaient sa nature passionnée comprenaient qu'il était logique de veiller à ce qu'elle n'ait pas vent de cette situation.

« — Bon, le temps presse. Nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre à nous tracasser et à nous disputer », dit Meckart.

Son sourire de soulagement s'était transformé en froncement de sourcils, et il s'était redressé sur sa chaise. Cela incita tous les autres à se redresser. Ils écoutèrent ses paroles en silence.

« D'abord, évacuez toutes les villes et villages proches de la plaine du Foutour. Envoyez nos propres chariots-dragons pour aider, ainsi que ceux des autres villages qui peuvent les épargner. Évacuez toute la population et autant de biens que possible. Quand les lapins arriveront, il ne restera plus rien. Vous devez veiller à ce qu'il n'y ait absolument aucun pillage. Bardok, vous êtes responsable de l'évacuation.

"Oui Monsieur!"

« De plus, établissez un périmètre de combat autour de la forêt du Foutour. On ne peut pas laisser les lapins détruire une zone qu'on n'a même pas encore cultivée. Cependant, notre objectif n'est pas l'extermination. C'est simplement limiter les dégâts. Alors, ne mettez pas trop de jeunes soldats au sang chaud en première ligne, d'accord ? »

« Compris, monsieur. Qui sera aux commandes ? »

« Le vieux lâche chargé de s'occuper de ce domaine », dit Meckart en haussant les épaules. « Ah, pas de répit pour les fatigués, hein ? » Ses conseillers se sourirent. Puis, tandis que la tension montait dans la salle, Meckart se tourna vers Ferris. « J'ai un ordre pour toi aussi, Félix. Ne laisse pas Crusch découvrir l'histoire des lapins. Et fais en sorte que sa fête d'anniversaire se déroule sans accroc. »

« Vous n'allez pas l'annuler, monsieur ?! »

« Quoi qu'il arrive à la plaine du Foutour, cela ne risque pas d'affecter le manoir. Et nos invités ont pris la peine de venir ici. »

« Mais ! Mais ! Sans vous ici, Seigneur Meckart, ce sera terriblement

difficile de cacher qu'il se passe quelque chose..."

Je ne te dis pas de garder le secret sur ta vie. Si tu peux,
Gardez le silence pour ce soir, cela suffira. Je suppose que Crusch le saura demain.
J'apprécierais que vous ayez la gentillesse de supporter sa colère à ma place cette fois.

Meckart parla d'un ton léger, mais Ferris comprit que toute discussion serait vaine. Il pinça les lèvres et exprima son mécontentement en fusillant Meckart du regard.

« Vous feriez mieux de me promettre de supporter ça, monsieur. Sinon, je serai terriblement contrarié. »

« Mon Dieu, tu es vraiment intimidant, Félix. Mais si jamais je ne peux pas tenir cette promesse... »

« ...alors il vaut mieux que ce soit parce que tu as trop sous-estimé les bêtes démoniaques et que tu es mort en combattant l'une d'elles ou quelque chose comme ça. »

« Mon garçon, tu dis vraiment des choses de mauvais augure ! »

Alors qu'ils échangeaient des plaisanteries, Ferris se retrouva réengagé. Par obstination, au moins, père était vraiment comme fille.

« Très bien, monsieur. Moi, Ferris, je risquerai ma vie pour que cela se produise.
« Que la fête soit un succès. Je prierai pour votre bonne fortune au combat, Seigneur Meckart. » Il fit une révérence et souhaita à Meckart bonne fortune au combat.

Le duc lui fit un signe de tête, puis commença à discuter de la suite des opérations avec ses conseillers. Ferris sortit discrètement du bureau et se hâta de rejoindre les serveurs profondément perturbés. Il leur fallait agir vite maintenant.

—Car ils étaient sur le point de tenter de commettre le plus gros mensonge de leur vie.

9

Plusieurs heures après que Meckart ait quitté le domaine, Ferris, vêtu d'une robe resplendissante, était dans la salle de fête avec le plus grand sourire qu'il pouvait rassembler.

« Bienvenue, merci beaucoup d'être venu. »

C'était le soir, et les carrosses de dragons, luxueusement équipés, arrivèrent les uns après les autres au manoir Karsten. Leurs cavaliers – nobles et personnalités de tous bords – étaient tout aussi impressionnants que leurs carrosses. Ils étaient les rares chanceux à être invités à la fête d'anniversaire de la fille du duc et, à ce titre, ils affichaient une sophistication à couper le souffle. Heureusement pour Ferris, il vivait dans la propriété du duc qui organisait la fête et était un ami proche d'un membre de la famille royale.

Cela dit, la femme qu'il connaissait passait son temps à paraître très grave et peu sociable, et il était donc douteux que cette expérience lui soit utile aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, Ferris accueillit chacun des invités et les conduisit à leur place avec la juste dose de déférence et de respect, jamais obséquieux ni insolent. Alors qu'il se tenait prêt à recevoir les visiteurs dans sa robe bleue, même ceux qui ne le connaissaient pas s'arrêtèrent en le voyant, certains semblant sur le point de tomber éperdument amoureux.

À ce moment-là, il repoussait gentiment les avances d'un jeune homme aisé.

« Dire que j'ai négligé quelqu'un d'aussi beau que toi... Je ne peux que cas- Je m'en veux pour cette erreur de jugement !

« Oh, vous êtes adorables. Mais vous ne devez pas être si généreux. La jeune femme qui vous accompagne me lance un regard noir... » Tandis que le jeune homme s'éloignait, Ferris fit un clin d'œil au couple. Pas de problème...

C'était si facile. Le moins qu'il puisse faire était de garder le sourire pour la soirée.

« Excusez-moi », disait quelqu'un à la femme de chambre élégamment vêtue. À côté de lui, sa collègue réceptionniste. « Puis-je me renseigner sur le sort du duc Karsten ? Je voudrais lui demander quelques mots de présentation avant d'annoncer la femme de l'occasion, Mlle Crusch. »

« Je suis terriblement désolée », répondit la servante, « mais Lord Meckart est en... disposé pour le moment... Je pense qu'il sera bientôt là, mais je dois vous demander d'attendre jusque-là.

« Quel dommage, et en ce jour si important. Je comprends.
« Veuillez pardonner ma demande impertinente. »

Depuis le moment où les invités ont commencé à arriver, il n'y a eu aucun Finies les demandes de nouvelles du duc Meckart. C'était tout naturel. Seule une poignée de personnes avaient été choisies pour assister à la fête. Hormis les membres de la maisonnée, la plupart des habitants du domaine étaient probablement venus prendre des nouvelles de Meckart ou tenter de se faire bien voir. Ils seraient bien sûr déçus de le trouver absent.

« Eh bien, si je leur demande, ils diront qu'ils ne sont pas contrariés, cependant... »

« Maître Ferris, faites attention. Vous fronchez les sourcils. »

« Oups ! Je vais devoir faire attention. » Les murmures de Ferris avaient attiré l'attention de la servante. Elle devait ressentir la même chose, car elle ne le réprimanda pas pour ce qu'il avait dit. Même s'ils y étaient habitués, cela blessait toujours ceux qui souhaitaient simplement le bien de la maison.

Pourtant, on pouvait observer des émotions de toutes sortes parmi les invités. Et c'était tant mieux. Lorsque la star de la fête se présenterait dans sa plus belle robe, ils ne ressentiraient que de l'admiration.

« Hé-hé... Hé-hé-hé ! »

« Maître Ferris, je n'aime pas votre regard... »

« Oups ! Faut faire attention. » Il tira la langue, gêné, après avoir été interpellé deux fois, mais pour des délits différents.

La fête ne faisait que commencer et les invités continuaient d'arriver. La présentation de la star de la soirée, Crusch, serait le clou du spectacle. En attendant, elle devrait rester dans ses appartements. Elle s'ennuierait sans doute, mais Ferris ne put retenir un sentiment de soulagement.

Grâce à sa bénédiction spéciale, il était difficile de cacher des secrets à Crusch bien longtemps. Sa bénédiction de lecture du vent lui permettait d'interpréter le vent – pas seulement la brise elle-même, mais l'air d'une pièce ou entourant une personne, l'aura qui communiquait ses émotions. Elle était très douée pour cela, et cela la rendait très difficile à tromper. Cependant, Crusch étant aussi intègre qu'elle, elle se laissait parfois tromper sur des détails du quotidien.

« Vous ne pouvez pas traiter Lady Crusch comme une personne ordinaire... même si je suppose que c'est en partie pour cela que je l'aime tant... »

« Maître Ferris, il y a de la bave qui pend de votre bouche... »

« Oups ! Faut faire très attention. »

C'était la troisième fois, et la femme de chambre n'avait pas l'air ravie. Ferris savait que c'était ridicule de s'inquiéter autant pour une petite plaisanterie, mais la nuit s'annonçait longue.

Bon. Il est temps de retrouver le sourire et de se consacrer à nouveau à recevoir des invités...

« Ferris ! Ferris, tu es là ?! »

Comme en réponse à ses pensées, alors qu'il essayait de se retourner

Se transformant en une machine souriante, une voix au loin l'appela. Il n'y avait aucun doute : cette manière particulière d'attirer l'attention ne pouvait appartenir qu'à une seule personne.

Même lorsque Ferris a enregistré qui devait être le propriétaire de la voix, La foule s'écarta. Là, levant la main et appelant de cette voix familière et porteuse, se trouvait Fourier.

Il était vêtu de vêtements éclatants, ses cheveux d'or et ses yeux écarlates étincelaient. Lorsque les gens comprirent que le quatrième prince de la nation se tenait parmi eux, les têtes commencèrent à s'incliner.

« Hm ? Oh, arrêtez, vous êtes tous beaucoup trop formels. Je suis un jeune homme magnanime et amical. Et je ne suis pas le centre de l'attention ce soir. Montez à l'estrade de la demoiselle et profitez de la fête. » Fourier menaça de détourner l'attention du sujet de la soirée en provoquant cette démonstration de respect surprise. Mais, puisqu'il était bel et bien un prince, cette démonstration de respect à son égard n'aurait pas dû surprendre – mais son attitude quotidienne le faisait facilement oublier.

« Son Altesse... Voilà quelqu'un d'autre que vous ne pouvez pas gérer comme une personne ordinaire... »

« Qu'est-ce que tu marmonnes, Ferris ? Euh... » Fourier marchait. À travers la foule désormais écartée, il se dirigea droit vers la servante et le garçon. Il examina Ferris et sa robe de haut en bas, puis lui adressa un profond et sincère signe de tête appréciateur. « Toujours aussi belle dans sa robe ! Que ce soit pour un anniversaire ou une rencontre entre entremetteurs, je ne me lasse jamais de te voir ainsi ! Tu as toutes mes félicitations ! »

« Ha-ha-ha, merci beaucoup. Tu es vraiment élégant, toi-même, Votre Altesse.

« Mais non ? Je me suis creusé la tête pour décider quoi porter ce soir. Il me fallait une tenue appropriée pour l'anniversaire de Crusch, une tenue qui me permette de tenir la tête haute à ses côtés. Qu'en penses-tu, Ferris ? »

« Excellent travail, monseigneur. Vous avez presque l'air d'un homme. »

« Hé hé ! Oui, je le crois aussi. » Il mit les mains sur ses hanches, bomba le torse et parut terriblement satisfait de lui. C'était tout à fait dans ses habitudes de ne pas remarquer la plaisanterie dans les paroles de Ferris ; cela faisait partie de son charme.

L'arrivée de Fourier avait dissipé une partie de l'anticipation du projet. pour la star de la fête, et Ferris se tapota la poitrine, heureux de pouvoir reprendre son souffle.

« Mais qu'avez-vous fait pendant tout ce temps, Votre Altesse ? Je n'ai certainement pas pu vous divertir. Étiez-vous dans les appartements de Dame Crusch ou quelque chose comme ça ? »

Ah, si seulement j'avais pu. Mais je ne pouvais pas passer toute la journée dans les appartements de la femme la plus importante de la soirée. Soyons clairs : je ne me suis pas retiré à cause des regards irrésistibles des servantes qui essayaient d'aider la jeune femme à se transformer ! Et je n'ai pas non plus erré dans le manoir après coup !

« Bien sûr que non, Votre Altesse. Je suis heureux que vous ayez pu me trouver. »

« Oui, un grand soulagement. Franchement, je commençais à me sentir plutôt seule. »

Cette remarque honnête, presque naïve, réconforta Ferris, qui fut surpris de voir un sourire sincère sur son visage. C'était la première expression de joie qu'il exprimait depuis le début de la fête. Les sourires et les salutations avaient duré si longtemps qu'il commençait à croire qu'il ne pourrait plus jamais sourire.

Non pas qu'il n'aimait pas sourire, mais c'était tellement plus facile quand il était calme intérieurement. Il aurait juste aimé pouvoir partager son fardeau avec quelqu'un, même s'il était hors de question de le dire à la star elle-même...

« Eh bien. C'est pour ça qu'ils m'ont fait confiance pour surveiller les choses ici ; parce qu'on ne peut pas. »

Malgré tous ses efforts, il sentit un peu d'apitoiement sur lui-même lui échapper, et il utilisa un sourire contrit pour le dissimuler. Quand il pensait de ce que faisait Meckart - pourquoi le duc ne pouvait pas être là pour saluer les invités – il savait qu'il ne pouvait guère s'apitoyer sur son sort. Et de toute façon, c'était la tâche qui lui avait été confiée. La tâche importante que le duc avait confiée à Félix Argyle.

« C'est bien beau tout ça. Mais Crusch ne sera-t-il pas encore présenté ? »

« Nous gardons le meilleur pour la fin. Votre Altesse, vous avez l'air aussi excitée qu'une enfant. »

« Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? Je suis excitée ! Et toi ? »

miaou « Je l'ai accompagnée à l'essayage, donc j'ai déjà pu voir. Ah ! Lady Crusch était si belle dans sa robe, ! Une déesse parmi nous!"

« Grr ! C'est pas juste, Ferris ! En fait, c'est carrément cruel ! Rappelle-toi qui a fait tout ce travail pour qu'on puisse voir Crusch dans son costume ! robe."

Fourier croisa les bras et émit un grognement de colère. Ferris des-soigneusement retenu dans son rire.

« C'est grâce à vous, bien sûr, Votre Altesse. Seigneur Meckart le sait, ainsi que tous les domestiques, et bien sûr moi aussi. Nous vous sommes tous reconnaissants. Merci beaucoup ! Hé hé.

« Hm, et vous, maintenant ? Eh bien, c'est bien. Un homme doit être généreux de cœur. Je vous pardonne ! Ma magnanimité n'est-elle pas aussi vaste que celle ciel ? Qu'en penses-tu ?

« Oh, c'est sûr. Votre magnanimité est comme un vaste ciel bleu. »
Ce n'était pas de la flatterie ; Ferris le ressentait vraiment. En fait, il

Il considérerait Fourier comme le soleil dans ce ciel. Et Crusch serait alors le vent, la brise invisible qui soufflait près de ce soleil et traversait le ciel. Qu'est-ce que cela faisait de lui, alors ? Il pouvait souhaiter être au moins un nuage porté par ce vent.

"Votre Altesse?"

Alors que Ferris se tenait là, perdu dans ces pensées, il trouva soudain un La main devant son visage. Elle appartenait à Fourier. Le prince regarda le visage subtilement assombri de Ferris, puis lui adressa son sourire éclatant habituel.

« Ce n'est pas le moment de te ressembler, Ferris. Tout ça parce que tu t'oblige à sourire, à aller et venir comme une marionnette au bout d'un fil. Prends ma main, on va danser. »

« ...Je ne suis pas doué pour sourire, hein ? »

« Oh, je ne dirais pas ça. Je te trouvais juste différente de d'habitude. On se connaît depuis combien de temps ? Cinq ans déjà ? C'est normal que je connaisse le sourire de mon amie par cœur. »

« Me considérez-vous comme un ami, Votre Altesse ? » répondit Ferris, Il haussa un sourcil à ce mot inattendu. Le beau visage du prince prit alors un air sérieux. Il lança un regard interrogateur à Ferris.

« Ça fait cinq ans, on n'hésite pas à discuter, on partage même nos petits secrets... Si ce n'est pas de l'amitié, alors je n'ai pas d'amis. Pour qui m'as-tu pris pendant tout ce temps, Ferris ? »

« Eh bien, je... C'est juste que je détesterais être présomptueux... »

« Ah ! Je te donne la permission ici et maintenant. Il n'y a aucune présomption. Ferris, tu es mon ami. Tiens-toi fièrement à mes côtés.

et partage ma joie en toutes choses. Oui ? Est-ce une promesse ?

C'était du Fourier classique : percutant et sans grande considération pour la situation de l'autre ni pour sa propre position. Mais ces mots furent comme un salut pour Ferris, et il fut profondément ému. Il baissa les yeux, se sentant soudain au bord des larmes. Il prit plusieurs profondes inspirations. Ce n'est qu'après avoir apaisé sa vague d'émotion qu'il releva les yeux. Un sourire taquin éclaira son visage.

« Alors, Votre Altesse, je pourrais peut-être vous demander une chanson avant que notre bien-aimée Lady Crusch n'arrive ?

« Puisque je te l'ai déjà demandé, oui, bien sûr. Tu sais danser la partie féminine, n'est-ce pas ? Je ne sais vraiment pas comment. »

« Détends-toi. En fait, la partie féminine est la seule que je connaisse. »

Laissez-moi m'occuper des invités. « Très bien, alors, car je ne connais que le rôle de l'homme ! » Fourier bomba le torse, et cette fois Ferris ne put vraiment pas résister à un éclat de rire. Puis il regarda la servante à côté de lui ; elle lui fit un clin d'œil énergique comme pour dire :
Il hocha la tête, reconnaissant de sa prévenance.

« Alors, dansons ! Suivez-moi ! »



« Bien sûr, mon seigneur. »

Fourier était plein d'enthousiasme, mais quand il tendit la main, Le geste était doux. Il escorta Ferris jusqu'à la piste de danse, l'air grand et courageux. À sa vue, Ferris porta une main à sa poitrine, le cœur un peu plus léger.

« Au fait, Votre Altesse, vous vous trompez sur le temps que nous nous connaissons. Cela ne fait pas cinq ans, mais six. »

« Hmm ? C'est vrai ? Hmm. Eh bien, peu importe. Vu le temps qu'on va passer à se connaître, ce n'est pas grand-chose. Tu ne trouves pas ? »

« Mon Dieu... Eh bien, si Votre Altesse le dit. »

Au milieu de la piste de danse, ils se firent face et se donnèrent la main. Ferris réprima un sourire, mais les contours de celui-ci tiraient sur ses lèvres. Fourier le vit et sourit à son tour, puis la musique commença.

Ils se mirent à danser, traçant les pas dans la lumière orange éblouissante du soleil couchant.

La nuit tombait et ils attendaient avec impatience la personne qu'ils étaient tous venus célébrer. La fête d'anniversaire ne faisait que commencer.

« Votre Altesse, je ne savais pas que vous étiez aussi bien bâtie. Je sens mon poulx s'accélérer. »

« Mais tu ne peux pas, non ? C'est parce que je suis un jeune homme formidable. Mais, euh, arrête de rougir et de te blottir contre moi comme ça. Ça me fait une drôle de sensation !

« Oh... Ne disiez-vous pas la vérité quand vous disiez que nous étions amis, Votre Altesse ? »

« Bien sûr que je l'étais ! M-mais j'ai peur que si ça continue, on ne soit plus que de simples amis ! Arrête de me taquiner ! Tu me prends pour qui ?! »

Ils avaient terminé leur danse et quittèrent la piste sous un tonnerre d'applaudissements. Ils traversèrent un couloir du manoir en direction des appartements de Crusch, Ferris taquinant Fourier au passage.

Il avait presque oublié sa mission, pris dans la danse, mais il était censé veiller au bon déroulement de la fête. Il fut surpris de constater à quel point il avait le sentiment d'avoir contribué à cet objectif. L'objectif suivant était de s'assurer que Crusch soit correctement habillée. Elle devrait bientôt être prête à être présentée à la fête.

« En tant qu'homme, Votre Altesse, vous ne pouvez pas entrer dans la pièce », dit Ferris à Fourier. « Vous verrez sa robe en même temps que tout le monde. Allez, allez ! »

« Quoi ? Et dire que tu m'as traité avec tant de gentillesse jusqu'à maintenant. De toute façon, je n'avais aucune intention de forcer l'entrée chez Crusch. Je pensais seulement qu'elle était peut-être nerveuse et je voulais être là pour la réconforter. »

Cela ressemblait à une excuse, mais Ferris céda à la noblesse de et autorisa le prince à l'accompagner. Quoi qu'il en soit, il était vrai que Crusch pouvait être un peu inquiet à l'idée de se présenter devant une foule en robe. Il était possible que la présence de Fourier ne soit pas une perte de temps.

C'est avec cela en tête qu'ils arrivèrent tous les deux dans les appartements de Crusch.

Ferris a frappé à la porte.

« Lady Cruuuusch ! C'est Ferris. Je peux entrer ? »

— Ferris. Je t'attendais. Entre.

La même voix masculine qu'à l'accoutumée le salua et l'invita à entrer. Lui et Fourier entrèrent dans la pièce, puis devinrent complètement raides.

« Je vois que vous êtes accompagné de Son Altesse. C'est inattendu. »

Crusch ne portait pas de robe, mais l'uniforme militaire auquel ils étaient si habitués. Aucun problème. Il lui suffisait d'enlever ses vêtements d'homme et d'enfiler sa robe. Le problème, c'était ce qu'elle avait à ses pieds.

Un majordome était assis là, ligoté et bâillonné.

« L-Lady Crusch ?! Que se passe-t-il ici ?! »

« Je comprends ta surprise, mais reste calme. Maloney est indemne. Je l'ai attaché uniquement pour éviter qu'il ne me gêne. Je suis sûre que la prochaine femme de ménage le libérera. »

« Tu l'as attaché. Pourquoi l'as-tu attaché ? »

« Tu sais que je suis nul pour tourner autour du pot, alors laisse-moi être direct. Où est passé mon père ? »

« — »

Tandis que les yeux ambrés de Crusch le fixaient, la gorge de Ferris se serra de terreur. Sa réaction ne fit que renforcer la certitude de Crusch. Elle posa une main sur la fenêtre de sa chambre. Ils n'étaient qu'au premier étage ; elle pouvait facilement sortir. Et elle était visiblement sur le point de le faire.

« Attendez, Madame ! Où allez-vous ? Et comment allez-vous

Tu sais où aller ?

« Ma destination est la plaine du Foutour. Mon père s'y rend à cause d'une catastrophe... des bêtes démoniaques. Il a quitté le manoir avec Bardok et d'autres confidents, avec l'intention d'arriver ce soir. Ai-je tort ? »

La terreur s'accumulait chez Ferris ; il ne pouvait que trembler. Il ne pouvait imaginer que quiconque ait pu révéler le secret à Crusch. Mais elle avait une telle compréhension des circonstances qu'une fuite semblait la seule possibilité. Comment était-ce arrivé ?

« Je savais qu'il serait impossible de tout obtenir d'une seule personne. J'y suis donc allé un par un, en rassemblant les fragments de ce que chacun savait. Et tu viens de me donner ma preuve, Ferris. »

« Oups... »

« Je resterai aux côtés de mon père. Peut-être ne lui serai-je d'aucune aide. Peut-être se moqueront-ils de moi, disant que je n'avais pas besoin de venir. Mais je dois partir. Quand nos plus fidèles serviteurs se rassembleront devant la crête du lion, vais-je flâner en robe, attendant de savoir ce qu'il adviendra d'eux ? Je ne le tolérerai pas.

Bien sûr qu'elle dirait ça. Ils avaient su qu'elle réagirait ainsi dès qu'elle en aurait entendu parler, et c'est pourquoi toute la maisonnée avait fait tout son possible pour le lui cacher. Mais le génie singulier et l'acuité exceptionnelle de la jeune femme avaient anéanti tous leurs efforts.

« Attends un peu, Crusch ! Qui a dit que tu pouvais faire une chose pareille ? » cria Fourier à côté de Ferris, réduit au silence par la peur.

Bien sûr, Crusch ne pouvait l'ignorer. « Votre Altesse... » dit-elle d'un ton plus calme qu'auparavant. « Veuillez me pardonner. Je dois faire cela pour être qui je suis. Je jure que je me rattraperai pour avoir été si impolie envers tous mes invités. Mais je suis membre de

la famille ducale. Vous devez me laisser partir.

« N'essayez pas de précipiter la discussion. Il ne s'agit pas d'aller ou de venir. Je n'y vais pas pour le moment. D'abord et avant tout, je n'ai aucune idée de ce qui se passe ! Meckart n'est-il pas au lit avec de la fièvre ?

C'est ce que j'ai entendu. Mais à voir Ferris, je suppose que ce n'est pas vrai. Il jeta un coup d'œil au garçon-chat, dont les épaules tremblaient. « Bon, peu importe. » Il secoua la tête. « Je ne sais pas exactement ce que Ferris et Meckart manigancent, mais c'est à toi que j'ai du mal à pardonner, Crusch. Qu'est-ce qui t'a égaré à ce point ? »

« Égaré, Votre Altesse... ? »

Si vous êtes vraiment fier du sang du serviteur du Roi Lion qui coule dans vos veines, il est de votre devoir de ne pas gâcher les festivités d'aujourd'hui. Ce n'est pas à vous de décider ce qui est le plus important, le champ de bataille ou la fête d'anniversaire. Ce n'est pas non plus à vous de décider de votre réputation – je ne vous laisserai pas oublier votre vœu d'aller jusqu'au bout.

« — »

Le visage de Crusch se tendit légèrement aux paroles sévères de Fourier. Ferris, En regardant, elle ne comprenait pas vraiment ce qui semblait la toucher. Une chose très importante semblait avoir été communiquée en privé entre Fourier et Crusch.

« Oublier... ? Non, c'est comme Votre Altesse l'a dit. Mais je... je dois... »

« Dame Crusch... »

Ferris connaissait trop bien la douleur, la vague d'émotion qui enflait dans le cœur de Crusch et menaçait de l'engloutir. Sa fierté de membre de la maison ducale se heurtait désormais aux strates de son identité qu'elle s'était construites. Ces deux éléments étaient indispensables à sa vie ; sans l'un ou l'autre, Crusch ne pouvait être.

Écraser.

« Votre Altesse, me dites-vous de rester ici, de faire un faux sourire et... ? »

« — ? Non, je ne dis rien de tel. Je crois que tu te méprends encore sur quelque chose. »

"Quoi?"

L'expression perplexe de Fourier suscita la surprise chez Crusch et Ferris. Les yeux de Fourier brillèrent devant la réaction inhabituelle du domestique et de la maîtresse, puis il esquissa un de ses sourires écarquillés.

« Écoutez. Ce que j'essaie de dire, ce n'est pas que vous devez protéger Votre position en tant que membre de la famille du duc est la suivante : vous devez protéger qui vous êtes en tant que Crusch Karsten, la fille du duc.

« Que voulez-vous dire par là, Votre Altesse ? »

« Tu souhaites soutenir ton père, et tu dois célébrer cet anniversaire jusqu'au bout. Ces deux devoirs sont tout aussi importants pour Crusch Karsten, la fille du duc. Et elle ne doit faillir à aucun des deux, mais les mener à bien, tout comme toi que je connais. »

« —?! »

Fourier parlait avec toute l'assurance de quelqu'un qui disait quelque chose de très simple. Et s'il semblait croire avoir donné un bon conseil, la jeune femme qui l'écoutait semblait troublée par cette opinion paradoxale.

« Bien sûr, l'idéal serait de faire les deux », a déclaré Crusch. « Mais...
« De manière réaliste... avec ma force, je ne pouvais pas... »

« Encore faux. Tu m'as. Tu as Ferris. Tu n'es pas seul. »

"Votre Altesse..."

« Qui n'a jamais assisté à une fête où les choses ne se sont pas vraiment passées comme prévu ? Comme prévu ? Avec toutes ces festivités et ces boissons... Si la star du spectacle est un peu en retard, le maître de cérémonie trouvera bien un moyen de gagner du temps. « Je pourrais peut-être faire une danse de l'épée », dit Fourier, prenant la pose comme s'il dansait avec une lame invisible. Crusch, jusque-là restée stupéfaite, cligna des yeux. Puis un léger sourire éclaira son visage.

C'était assez naturel et beau pour séduire le cœur de Ferris et de Fourier.

« L'intérêt que Votre Altesse porte à mon égard est un don plus précieux que tout autre. Que ma personne et mon cœur vous soient entièrement dévoués. Merci infiniment. »

« Oh, arrête, arrête ! Je me sens vraiment mal à l'aise quand tu me parles comme ça. On est amis. Il ne faut pas se laisser inquiéter par des détails. Et surtout... Ferris ! »

« Euh... oui, monsieur ! » Il se redressa lorsque le prince l'appela brusquement. Fourier lui tapota l'épaule.

« Crusch va faire une bêtise. Et tu vas Protège-la. Tu es son chevalier, après tout.

« Je suis... le chevalier de Lady Crusch ? »

« Un vrai chevalier doit toujours être aux côtés de sa maîtresse et agir constamment pour sa sécurité. Je ne vois pas d'autre chevalier pour Crusch que toi. »

Mille émotions débordèrent en Ferris à ces mots.

Sa faiblesse physique l'avait depuis longtemps fait abandonner tout espoir de manier l'épée pour protéger Crusch. Il avait échangé ce rêve contre une promesse faite à sa dame, mais aujourd'hui, il avait l'air

Il était sur le point de perdre cette promesse. Ce jour-là, alors qu'il semblait n'avoir personne vers qui se tourner et vers qui se tourner, il allait recevoir un nouveau vœu.

« Mais je peux à peine tenir une épée... Je serais un vrai chevalier. »

« C'est la volonté de Son Altesse. Quant à l'épée, laissez-moi la manier. Je veux que vous soyez à mes côtés, accomplissant ce que vous seul pouvez faire. C'est la seule chose que je demande à mon chevalier. »

La déclaration de Crusch fit couler une larme brûlante sur la joue de Ferris. Il eut l'impression qu'elle allait le brûler, et il l'essuya rapidement. Puis il se tourna vers Fourier. Il connaissait si bien le prince, mais il le regardait maintenant avec un respect encore plus grand.

« Félix Argyle, je prends note des ordres, Votre Altesse. Je protégerai Dame Crusch, sans faute. »

Il fit la révérence la plus élaborée possible. Fourier lui fit un signe de tête, puis tendit soudain quelque chose à Crusch. Il avait précisément apporté cet objet lorsqu'il avait appris qu'ils se dirigeaient vers les appartements de Crusch.

« Qu'est-ce que c'est, Votre Altesse ? »

« Tu as dit que ma considération était un cadeau suffisant pour toi, mais ce n'est pas le cas pour moi. C'est pourquoi j'ai préparé un cadeau pour toi aussi. Je pense qu'il te conviendra mieux que tout autre. »

C'était un paquet long, fin, mais remarquablement lourd. Crusch's Les yeux écarquillés, elle le déballa. Elle tenait une épée dans ses mains, manifestement d'une qualité magistrale.

« C'est la meilleure de toutes les lames de l'armurerie royale. J'ai demandé à Bordeaux de le vérifier, donc je suis sûr que c'est vrai. C'est mon cadeau pour vous. »

« Votre Altesse... Je pensais que vous étiez contre le fait que je manie l'épée. »

« Que pouvais-je faire d'autre ? Toute ma vie, je t'ai vue l'épée à la main. C'est toi que je préfère. Je suis sûre que tu seras magnifique dans ta robe... mais dans mon esprit, tu seras toujours celle qui tient l'épée. » Fourier avait commencé à rougir à force de dire ce qu'il pensait si franchement. « Si tu refuses de renoncer à la lame, j'espère au moins pouvoir choisir celle que tu tiens. Sinon, tu ne remplaceras peut-être jamais cette dague. Et je ne te récupérerai peut-être jamais des griffes du Roi Lion. »

« Mon Roi Lion a toujours été... Non », dit Crusch en s'interrompant. Elle secoua la tête. Puis, brandissant l'épée, elle dit : « Je suis reconnaissante pour ce bonheur. Je promets d'en faire des actes dignes de votre précieuse considération. »

« Bien ! ... Bon, j'avoue que ce n'était pas exactement comme ça que je t'attendais de l'accepter, mais quand même !

Fourier avait, à sa manière, fait de son mieux pour communiquer ses sentiments, mais grâce à l'inconscience de Crusch, ils lui étaient passés au-dessus de la tête. Ferris s'en sentait coupable, mais son respect pour Fourier n'en était que plus grand.

Alors Crusch dit : « Bon, allons-y, Ferris. Nous allons aider mon p-et retourne immédiatement à la fête !

« Ouais, ça a l'air d'être beaucoup de travail ! Et Ferri a déjà été tellement occupé toute la nuit... »

Mais Crusch était déjà dehors. Ferris remonta sa robe et la suivit. Il sortit sur l'herbe, enveloppé par l'air nocturne, et poussa un soupir, se demandant dans quoi ils s'embarquaient.

Mais le sentiment désespéré d'isolement qu'il avait ressenti en essayant de tromper sa maîtresse n'était plus.

Après les avoir vus tous les deux partis sains et saufs, la première chose que fit Fourier fut de fermer la fenêtre.

« Je suis content de les avoir vus partir sains et saufs... mais je n'ai jamais compris Je ne comprends pas exactement ce qui se passe. Je me demande ce que ça pourrait être. Hmm..."

Tout en parlant, il s'agenouilla pour se retrouver face à face avec le majordome, qu'ils avaient simplement laissé là. Il commença par retirer le bâillon de la bouche de l'homme reconnaissant.

« J'ai besoin que tu m'expliques quelques points. Ensuite, nous devons trouver ensemble comment traverser cette période difficile. En tant que représentants de Crusch, nous avons une lourde responsabilité ! »

Et puis il rit joyeusement, comme si c'était juste une autre nuit parfaitement normale.

11

—Les participants à la fête au manoir Karsten commençaient à devenir de plus en plus mécontents.

C'était tout naturel. La célébration avait commencé depuis des heures, La nuit était déjà bien avancée et l'ambiance était à l'excitation. Tous attendaient maintenant le clou du spectacle : la présentation de Crusch, la fille du duc. Pourtant, la personne cruciale manquait complètement à l'appel. De plus, Meckart Karsten, l'hôte de la soirée, était lui aussi introuvable, prétextant un malaise. Comment les invités pouvaient-ils ne pas être un peu contrariés ?

« Nous inviter à une fête où ni l'hôte ni le célébrant
« Est-ce qu'ils se moquent de nous ? » Bien que personne n'ait parlé trop fort, beaucoup ont fait de telles remarques à voix basse.

Malgré l'extrême difficulté de leur position, les majordomes et les domestiques faisaient de leur mieux pour remplir leurs devoirs pour le bien de leurs

Maître et maîtresse. C'était une loyauté de la plus haute importance.

« Erk... Même avec moi à la barre, ça pourrait être difficile de faire durer les choses plus longtemps... »

Seul parmi les invités, Fourier savait ce qui se passait réellement. Il utilisa sa position et quelques rumeurs bien placées pour apaiser le mécontentement croissant des invités, mais la tâche devenait de plus en plus difficile. Il ne parvenait à les distraire qu'avec des danses d'épée amateur et des représentations de lyurilay décentes.

Cela ne lui laissait qu'un seul choix, un art secret transmis dans La lignée royale. Fourier allait mettre de côté sa fierté d'appartenir à la famille royale et exécuter le tour, mais au moment où il s'apprêtait à le faire, une agitation parcourut la salle. Elle semblait provenir des invités près de la porte. Soudain, le vaste portail s'ouvrit et quelqu'un entra. Ses longs cheveux verts dansaient, et elle était surprenante et rafraîchissante dans son uniforme militaire.

« C'est Lady Crusch Karsten », dit quelqu'un en proclamant le nom de la belle.

Crusch tourna ses yeux ambrés vers la source de la voix. La personne qui avait parlé se raidit, mais elle porta une main à sa poitrine et s'inclina d'un geste élégant.

« Chers invités, je vous remercie du fond du cœur d'avoir fait tout ce chemin. Et pour les désagréments que nous vous avons causés, permettez-moi de m'excuser à la place du maître des lieux, Meckart. »

La surprise qui parcourut la salle était peut-être due à la puissante détermination presque palpable dans sa voix magnifique. Cette jeune fille venait tout juste d'avoir dix-sept ans, mais son franc-parler fit taire même ceux qui murmuraient auparavant ; ils écoutèrent attentivement sa voix claire et sonore.

« Si je pouvais vous demander encore plus d'indulgence », poursuivit Crusch, « je

Je vous demande de patienter encore un peu. Je souhaite vous saluer officiellement dans une tenue plus adaptée à l'occasion.

Elle se redressa et leva la tête, observant tous ceux qui étaient dans la salle. Son regard, aussi tranchant qu'une lame, ne laissa aux invités d'autre choix que d'accepter en silence.

« Merci, Ferris, viens. »

« Oui, madame. »

Une silhouette en robe bleue était apparue derrière Crusch. Elle aussi était très belle. Ses cheveux et le bas de sa robe étaient en assez mauvais état, mais ni la servante ni la maîtresse ne semblèrent le remarquer. Ils se mirent tous deux en marche et, comme par un accord tacite, tout le monde leur céda la place.

Crusch s'avança, vêtue de ses vêtements militaires ; tous ceux qu'elle
Les personnes passées se redressèrent inconsciemment. L'épée ornée de bijoux à sa taille semblait exprimer toute sa personnalité.

Les servantes commencèrent à la suivre pendant qu'elle partait, puis elles, Crusch et son chevalier sortirent de la salle des fêtes. À peine eurent-ils quitté la salle que toute trace d'anxiété disparut et que tous poussèrent un soupir de soulagement. Tous les invités échangèrent un regard.

« J'avais entendu des rumeurs sur Lady Crusch, mais... »

« Ils disaient qu'elle était folle de l'épée, qu'elle était une femme noble qui pouvait surpasser n'importe quel homme... C'est donc ce qu'ils voulaient dire, ha-ha. »

Des voix faibles et tremblantes tentèrent de ridiculiser Crusch. Mais ce n'était qu'une façade, une façon de faire semblant de ne pas avoir été simplement impressionnés par une jeune femme – et ceux qui parlaient le comprenaient mieux que quiconque.

Ceux qui avaient entendu sa voix et l'avaient vue passer étaient du même avis : les propos moqueurs sur une fille obsédée par les épées, sur la fille prodigue de Meckart, étaient absurdes. Elle méritait pleinement le sceau de sa famille, car elle était le lion en toutes circonstances. Crusch Karsten était une véritable héritière des traditions de sa maison.

« — »

Beaucoup d'invités, véritablement stupéfaits, estimèrent que la fête avait été suffisamment mouvementée. On pouvait dire sans se tromper qu'aucun d'entre eux ne s'attendait à une nouvelle surprise. Mais ils en eurent une lorsque Crusch revint après s'être changée.

« Elle est belle... » souffla quelqu'un.

Personne ne savait qui avait parlé, pas même la personne qui avait murmuré ces mots, tant tout le monde était ravi par ce spectacle.

Crusch entra dans la salle éclairée par la lune, vêtue d'une robe noire. Elle avait attaché ses longs cheveux verts, et des pierres précieuses scintillaient çà et là sur sa peau blanche. Dans sa tenue militaire, elle semblait aussi affûtée que son épée, mais en un instant, elle avait brillé aussi fort qu'une pierre précieuse dans sa robe. Respirer en présence d'un bijou aussi poli semblait impoli.

Le bruit de ses chaussures à talons hauts résonnait tandis qu'elle marchait, et le premier endroit où elle se rendit fut Fourier.

« Votre Altesse Fourier, je vous présente mes excuses pour tous les ennuis que je vous ai causés. »

Les bras croisés, le quatrième prince buvait à la vue de Cr-usch dans sa robe, puis il hocha la tête avec satisfaction.

« Je savais que mon jugement était bon. Crusch, tu es vraiment magnifique. »

« Votre Altesse est trop gentille. »

Je te promets que ce n'est pas une flatterie. Si je le pouvais, j'aimerais te garder.

Je suis toute seule pour l'instant. Mais je ne dois pas... Tu ferais mieux de te montrer à tous ceux qui t'attendent avec tant d'impatience.

Les joues légèrement rouges, Fourier fit un signe de tête à Crusch. Crusch hocha la tête en retour, puis se retourna, le bas de sa robe flottant derrière elle. Tous les regards de la salle se braquèrent sur elle et elle fit une révérence raffinée.

« Veuillez pardonner mon impolitesse. Je vous suis très reconnaissant pour le peu de temps que vous m'avez accordé. Je vous adresse mes plus sincères remerciements. »

« — »

« Merci à chacun d'entre vous d'être venu aujourd'hui pour moi. J'ai dix-sept ans, trop vieux pour solliciter l'indulgence de mon père ou de vous tous. Aujourd'hui comme tout au long de ma vie, j'ai reçu le soutien de nombreuses personnes dans de nombreux domaines. Alors aujourd'hui, je voudrais faire un vœu. » Elle regarda droit devant elle, sa voix franche et résonnante. « À partir de ce jour, moi, Crusch Karsten, je vivrai en noble, de manière à satisfaire les attentes de ma famille et de vous tous ici présents. Vous en êtes tous témoins. Observez-moi dans le futur, voyez si je romps cette promesse ou non. »

« — »

« Pardonnez-moi encore une fois de vous déranger avec ça. S'il vous plaît, J'apprécie beaucoup de discuter ensemble. Je vous remercie encore une fois profondément d'être ici aujourd'hui.



Son discours prit fin, mais il n'y eut pas d'applaudissements. En partie parce que l'auditoire était submergé. Mais aussi parce que les paroles et l'attitude de Crusch n'avaient suscité aucune acclamation.

Malgré l'ambiance, Crusch retourna à Fourier et Elle lui tendit la main. « Votre Altesse, puis-je danser ? »

« Euh... »

Fourier, tout aussi impressionné par Crusch que tous ceux qui l'entouraient, prit un moment pour répondre. Mais bientôt, son expression habituelle revint, ses yeux pétillants.

« Oui, certainement. Mais bien sûr. Puisque c'est moi qui t'ai fait un
« Femme, il est juste que je sois la première à danser. »

« —?! »

Il voulait que ses paroles soient légères, mais elles ont rapidement tourné court. Cela provoqua l'incompréhension et le choc de ceux qui les entendirent. Crusch se contenta d'un sourire doux, sans chercher à dissiper les malentendus, tandis qu'elle et Fourier se dirigèrent vers la piste de danse, main dans la main.

« Au fait, je vais te demander ce que j'ai demandé à Ferris : sais-tu danser ?
Le rôle de la femme ? J'ai bien peur que vous ne puissiez pas vous attendre à ce que je le fasse.

« Pas de souci, Votre Altesse. Je connais les parties masculines et féminines. Je serais ravi de laisser Votre Altesse danser les pas de femme, si vous préférez... »

« Cela pourrait être intéressant à sa manière, mais je ne pense pas que ce soit le cas. Il serait bien que tu me soutiennes dans ta robe.
Fourier afficha un sourire ironique.

« Dans ce cas », répondit Crusch, « je serai la femme. » Puis elle fit signe à l'orchestre d'un regard, et ils commencèrent à jouer.

Un homme et une femme dansent au clair de lune, la fête comme elle devrait être.

—Les invités se souviendront des pas du couple tandis que leurs mouvements mesurés et élégants clôturent en douceur cette journée tumultueuse.

12

« Pendant un certain temps, je n'étais pas sûr de la tournure que prendraient les choses là-bas ! » a déclaré Ferris.

C'était le lendemain de la fête, et les principaux acteurs étaient tous réunis. Crusch était assis à côté de Ferris, et il s'accrochait à son bras tandis qu'elle lui tapotait la tête.

« J'ai dû te rendre très anxieux, Ferris », dit-elle. « J'en suis désolée. Sans toi, qui aurait soigné les blessures de mon père au combat ? Tu as été un excellent chevalier. »

« Oh, tu n'as pas besoin de me remercier. Continue de me caresser... »

« Regardez-vous tous les deux », grommela Fourier. « Une nuit ensemble et je n'arrive pas à vous séparer. »

Ferris pinça les lèvres. « Combien de temps comptez-vous rester ici, Votre Altesse ? La fête est finie. Vous n'avez aucune raison de rester. Et votre travail ? »

« Essaie de me chasser, s'il te plaît ? Grr, quand mes amis sont-ils devenus comme ça ? »

parce que « Peut-être que vous avez exactement dit que j'étais votre ami, Votre Altesse. Miaouch ! »

« Ferris, ça suffira. Ne manquez pas de respect à Son Altesse. »

Crusch tira fermement sur l'une de ses oreilles. Elle fit un signe de tête à Fourier. Il croisa les bras, mais haussa bientôt un sourcil en direction de Crusch.

« J'ai quelque chose à te dire aussi ! Tout d'abord, pourquoi Tu es de retour dans cette tenue ? Qu'est-il arrivé à tes vêtements de femme ? Ce n'est pas ce que tu avais convenu.

« Votre Altesse, j'ai promis à mon père que je m'habillerais convenablement en public et en cas de nécessité. Il m'a autorisé à m'habiller ainsi à la maison, et je le ferai. »

Crusch avait retrouvé son uniforme militaire si familier. Cela ne diminuait en rien sa beauté, mais ceux qui l'avaient vue la veille ne pouvaient s'empêcher d'avoir envie de la voir porter à nouveau une robe.

« Oui, et j'aimerais aussi parler à Meckart. J'ai tout appris de ton majordome, Maloney, après ton départ, et j'ai cru mourir de peur. Des lapins géants ! Tu as réussi à les chasser, finalement ? »

« On l'était vraiment ! » Lady Crusch fonça droit dessus et donna ces « Les lapins, qu'est-ce qu'ils nous ont réservé ! Quand Ferri est arrivée, Lord Meckart était hors de combat, blessé au combat, alors je ne sais pas ce qui serait arrivé sans elle... »

« Tu exagères, Ferris. Même sans moi, Bardok et les autres auraient réglé le problème. S'il y a une chose dont on peut être fier, c'est que ma lame n'a pas été d'une grande utilité, tout comme tes soins. » Crusch essaya de balayer ses compliments, mais Ferris était tout de même très fière de son action.

En réalité, Meckart avait découvert sa propre impuissance

À la dure. Toutes les bêtes, démoniaques ou non, qui vivaient habituellement sur la plaine de Foutour avaient perdu leurs foyers à cause des Lapins Géants et se déchaînaient.

C'est à ce moment-là qu'il reçut son

blessure. Ils avaient ensuite pris contact avec Crusch, et son soutien et son jugement prudent avaient été cruciaux pour arracher la victoire aux mâchoires de la défaite.

Surtout, tous ceux qui avaient participé à cette bataille parlaient de la technique d'épée de Crusch, la compétence qui serait plus tard appelée « Un coup, cent morts ».

À la fin de la fête la veille, Ferris avait déjà entendu le surnom de « la Walkyrie des Terres Karsten ». Il trouvait que c'était un surnom très approprié... nom.

« Malgré tout, j'ai désobéi aux ordres. Mon père m'a crié dessus jusqu'à en avoir la gorge irritée. Et on m'interdit à nouveau mon épée et mon dragon terrestre. »

« Même si Lord Meckart a rompu sa promesse aussi... Eh bien, « C'est ça un papa pour toi ! » a commenté Ferris.

« J'aimerais lui dire quelques mots une fois qu'il sera rétabli », a convenu Crusch. « En attendant, je vais goûter un peu au travail de mon père. »

Meckart avait décidé de quitter le manoir quelques jours, le temps que ses blessures guérissent. Pendant ce temps, Crusch était chargée d'administrer le domaine ducal. Son regard indiquait qu'elle attendait cela avec impatience.

« J'aime l'expression de ton visage », dit Fourier.

Les yeux de Crusch s'écarquillèrent de surprise, puis elle sourit. « Oui, c'est peut-être une bonne idée. Hier soir, j'ai vécu des expériences qui seraient normalement difficiles à vivre. Je suppose que Père ne serait pas content de m'entendre dire ça, mais j'ai l'impression que l'offense d'hier m'a enfin permis de devenir moi-même. »

Son visage était aussi clair qu'un beau jour lorsqu'elle décrivait ses sentiments. Son sourire était parfait et Fourier était complètement captivé.

Le prince fit bouger sa bouche, essayant de parler, Ferris eut une lueur malicieuse dans les yeux et serra particulièrement fort le bras de Crusch.

« Et ! Et tu as dit que porter une robe n'était pas si mal, n'est-ce pas ?! »

« J'étais un peu anxieuse avant de le mettre, mais après l'avoir essayé, j'ai réalisé que ça aurait pu être pire. À partir de maintenant... Bon, je suppose que ça me conviendrait bien pour dormir. »

« Je trouve ça parfait ! Ferri est ravie de danser avec toi dans ton vêtements habituels, mais si nous pouvions toutes les deux être en robe, ce serait génial !

« C'est quelque chose qui m'a dérangée ! Une femme en robe devrait-elle vraiment connaître les deux parties ? Ou... attendez, est-ce que j'ai tout compris à l'envers ? » Un homme en robe devrait-il savoir... Hm ? Quoi... ? Qu'est-ce que je demande ?!

Fourier avait réussi à se tromper lui-même dans son propre accès de colère. Crusch et Ferris le regardèrent et soupirèrent à l'unisson, mais cela ne fit que le faire rire une fois de plus.

« Il reste encore beaucoup à faire avant de pouvoir dire que tout est bien qui finit bien, mais l'essentiel de cette affaire est réglé. Et ça suffira pour l'instant !

« J'aime la façon dont Votre Altesse regarde toujours le bon côté des choses. Ferri pourrait encore tomber amoureux de toi !

« Ha-ha-ha ! C'est un de mes points forts. Euh, mais ne te blottis pas trop près. Arrête ça ! Ne me perturbe pas ! Arrête de me faire ces grimaces adorables ! »

Tandis que Ferris se blottissait contre le prince, Fourier peinait à se maîtriser. Crusch les observa tous deux avec tendresse, puis laissa échapper un soupir. « Je suis vraiment béni au-delà de toute mesure !

« Je me demande si je pourrai un jour rendre ce bonheur », murmura-t-elle. Elle semblait profondément émue, comme si elle craignait d'avoir reçu trop.

—Ce n'est que six mois après ces événements que Crusch Karsten succéda à son père, Meckart, au poste de duc.

Elle est devenue extrêmement occupée et tous les trois avaient de moins en moins de temps pour s'asseoir et rire ensemble.

Crusch se retrouverait à revenir à ce jour encore et encore.

Mais à ce moment-là, tout cela était encore dans le futur.

LA MALÉDICTION DE FÉLIX ARGYLE

1

La garde royale était l'idole de tous les chevaliers du royaume, la crème de la crème. Seuls les plus élités des deux mille chevaliers du royaume étaient autorisés à la rejoindre, et les membres de la garde royale prêtaient serment de protéger le roi et la famille royale ; ils étaient en quelque sorte l'épée et le bouclier qui protégeaient le cœur du royaume. On disait qu'autrefois, le statut familial et le soutien personnel avaient joué un rôle majeur dans l'adhésion à la garde, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Ils représentaient les plus forts esprits parmi les chevaliers du royaume.

« Tu ne penses pas que c'est un peu exagéré de demander à Ferri de rejoindre un groupe aussi renommé ? »

Ferris s'est allongé sur la table, faisant la moue.

Il était midi, et le mess de la garnison des chevaliers était bondé. La plupart d'entre eux étaient des chevaliers, ce qui conférait à l'endroit un spectacle exceptionnel.

Ceux qui servaient le royaume, plutôt que de travailler de manière indépendante, se distinguaient par la couleur de leurs capes. Il y avait quatre armées, chacune portant respectivement le rouge, le bleu, le vert et le noir. Les groupes de la même couleur se déplaçaient ensemble, la plupart du temps ; il semblait y avoir une grande camaraderie entre les hommes appartenant à la même armée.

Il semblait également y avoir une entente tacite à propos de la

Les places étaient réparties dans le mess, la première armée étant assise au plus près de l'entrée et la quatrième au plus loin. En général, les places les plus éloignées étaient réservées aux chevaliers les plus prestigieux. Et, selon la coutume, les places les plus éloignées étaient réservées à ceux qui avaient été autorisés à revêtir le manteau blanc de la garde royale, autrement dit à Ferris et à ses compagnons.

Quelqu'un s'éleva soudain devant Ferris tandis qu'il promenait un regard désintéressé autour du réfectoire. « Ça ne te servira à rien d'avoir l'air aussi ennuyé, mon ami. »

"Hmm?"

L'orateur s'assit en face de lui, observant Ferris avec ses yeux plissés en amande. Ses cheveux étaient d'un violet clair et son visage trahissait un raffinement et une masculinité soignés. Il ne pouvait se comparer au visage que Ferris aimait le plus au monde, mais il était assurément beau.

« Julius Juukulius... n'est-ce pas ? »

« Je suis honoré que vous me connaissiez. Et j'ai entendu parler de vous aussi, Felix Argyle. Votre... promotion peu orthodoxe a alimenté bien des rumeurs. »

"Hein...?"

Un sourire s'étira sur le visage du jeune Julius. Il regardait les oreilles de chat sur la tête de Ferris. Ferris ne laissait pas ses émotions atteindre ses yeux jaunes ; il avait l'habitude d'être dévisagé.

Les préjugés contre les demi-humains étaient courants dans le royaume de Lugunica, donc la promotion d'un demi-humain remarquable au sein de la garde royale, l'élite de l'élite, était vouée à faire chuchoter les mécontents, même s'ils se trompaient sur ses origines.

Peut-être que les sentiments de Ferris s'étaient glissés dans son regard, car Julius fronça les sourcils, toussa, puis lui fit un signe de tête poli.

« Mes excuses. Je ne voulais pas vous fixer. J'avais entendu la conversation, mais je ne n'aurais pas pu y croire sans le voir de mes propres yeux.

« Je te pardonnerai peut-être si tu me racontes ce que tu as entendu. Laisse-moi deviner. Un monstre avec des muscles saillants et de la fourrure partout ? Ce serait vraiment décevant que des gens répandent des rumeurs comme ça sur le mignon petit Ferri ! »

« Le capitaine m'a dit qu'elles reflétaient le sang demi-humain de vos ancêtres. Et ce sont de belles oreilles. Je comprends que vous puissiez tenter de mordre quelqu'un pour elles. »

« ...Tu essaies de te battre avec Ferri ? »

Rares étaient ceux qui parlaient des oreilles de Ferris autrement qu'avec un dédain affiché. Et Julius avait visiblement entendu les détails du passé de Ferris de la bouche de son commandant. Peut-être était-ce là son baptême dans les us et coutumes de la classe privilégiée : Ferris avait quitté son statut d'héritier d'une famille noble trop tôt pour les apprendre.

Contrairement à Ferris, Julius était un chevalier manifestement doué à l'épée. Si cela continuait et que les choses en venaient aux mains, le garçon-chat n'avait aucune chance de gagner.

« Mais ne pensez pas que vous vous en sortirez indemne ! Ferri est mignon, mais pas mignon ! »

« Je regrette de vous interrompre alors que vous vous échauffez si bien, mais je pense qu'il y a un malentendu. On pourrait peut-être en parler ? »

« Miaou quoi ? »

Julius n'a pas relevé le défi et sa réaction a été si peu encourageante.

Je m'attendais à ce que Ferris cligne des yeux de surprise. À cet instant, quelqu'un tira la chaise juste à côté de lui.

« Je ne te l'avais pas dit, Julius ? Laisse-moi engager la conversation », dis-je.
« Tu es trop sujet aux malentendus », ai-je dit. Surtout avec des gens que tu viens de rencontrer.

« Et j'apprécie votre inquiétude. Mais je ne crois pas que mon jugement ait été erroné. Je ne pense pas que nous aurions pu éviter une certaine confusion, peu importe qui a parlé en premier. Regardez-le maintenant. »

Le jeune homme qui avait parlé si facilement à Julius tourna la tête.
Je regardai Ferris. Il avait les yeux bleus et les cheveux si roux qu'ils semblaient ardents. Ferris se raidit inconsciemment.

« Pourriez-vous être... Reinhard van Astrea ?

Son apparence était trop particulière pour qu'il s'agisse de quelqu'un d'autre. À la question de Ferris, le jeune homme roux esquissa un sourire affable et dit : « Ah, je vois que je n'ai pas besoin de me présenter. C'est bien mon nom. Pour être plus précis, je suis, comme vous, membre de la garde royale. Comme Julius qui est là.

« Puisque tu es nouveau, il est naturel d'avoir des réserves sur ce que disent tes camarades chevaliers », dit Julius. « Mais nous avons la parole de notre capitaine. Je suis prêt à accepter son évaluation telle quelle. »

« Euh, j'ai peur de ne pas être sûr de ce que signifie miauler. »

Reinhard et Julius semblaient être amis, et leur conversation était d'une intimité sans faille. Malgré cela, Julius semblait cacher quelque chose. Ferris, totalement mis à l'écart, ne s'en souciait pas le moins du monde.

Mais ce qui lui importait le plus, c'était de savoir pourquoi ces deux-là lui prêtaient une quelconque attention. Surtout l'Épée.

Saint, Reinhard. D'après ce qu'il avait entendu de la personnalité de Reinhard, Ferris voulait croire qu'il n'était pas du genre à chasser un nouveau venu.

« Qu'est-ce que tu veux à Ferri pour que tu fasses un détour pour venir ici ? Tu n'es pas là pour... me harceler, si ? »

« Oh, vraiment pas. Pouvions-nous porter le blanc de la garde royale tout en participant à des activités aussi néfastes ? Nous ne faisons qu'exécuter les ordres de notre capitaine. »

« Tu parles du capitaine Marcus ? » Les paroles détournées de Julius firent penser à Ferris au capitaine, un homme au visage de pierre. Qu'avaient-ils bien pu lui faire sur les ordres de cet homme ?

« Eh bien, pour faire court », dit Reinhard, « nous voulons être sûrs que ce que vous craignez ne vous arrive pas. Julius et moi avons à peu près votre âge, et nous avons pensé que vous pourriez nous demander conseil, puisque nous sommes dans la garde royale depuis un certain temps. »

« Oh, je vois », dit Ferris, le menton posé sur ses mains. Le capitaine avait chargé les deux chevaliers de veiller sur lui. Le garçon avait un passé mitigé : ses oreilles de chat, son habileté à l'épée peu brillante et le fait qu'il était entré dans la garde grâce à ses relations. Le capitaine avait sans doute pesé sur lui de se voir confier un tel chevalier.



Il ne resterait là que pour un an, avec une période d'essai, mais c'était tout de même un fardeau énorme.

« À en juger par votre réaction, il semble que vous compreniez la po-
« Dans quelle situation es-tu ? » dit Julius.

« Si ça arrivait à quelqu'un d'autre, ça passerait pour une blague, mais c'est bien plus compliqué quand ça m'arrive à moi », dit Ferris. « Au fait, que vous a dit exactement le capitaine à propos de Ferri ? »

Cela fit écarquiller les yeux de Reinhard et Julius, puis ils
Ils se regardèrent et se perdirent dans leurs pensées pendant un moment.

« Que tu es un favori du quatrième prince », dit Julius, « et
que tu es entré dans le garde parce qu'il a forcé les choses.

« J'ai également entendu dire que vous aviez reçu une très forte recommandation de
« Les guérisseurs du château royal, ainsi que l'académie royale de guérison », ajouta Reinhard. « J'espère simplement que vos capacités n'ont pas été exagérées pour justifier l'acceptation par le capitaine de votre promotion inhabituelle. »

Leurs réponses ont indiqué à Ferris, à sa grande déception, que le représentant
La situation qui l'avait précédé était plus ou moins celle à laquelle il s'attendait.

En même temps, il était certain de sentir davantage de regards rivés sur leur petit groupe, de partout dans le réfectoire. Il ne semblait pas être la seule raison pour laquelle les gens les regardaient.
Même le Saint Épéiste Reinhard n'a pas justifié tous les regards.
Il devait y avoir quelque chose à propos de Julius aussi.

« Le capitaine n'essaie sûrement pas simplement de garder tous ses plus gros problèmes
« Des problèmes au même endroit... ? » murmura Ferris. Mais il ne parvenait pas à se débarrasser d'un mauvais pressentiment tandis que ses pensées se tournaient vers la période probatoire avec la garde royale qui allait commencer.

2

Il y avait, bien sûr, une histoire compliquée derrière la façon dont Ferris avait rejoint la garde royale, avec une période d'évaluation en plus.

Ferris avait maintenant dix-huit ans et il aurait été plus qu'heureux de finir sa vie sous la tutelle de sa maîtresse, Crusch. Elle-même avait approuvé cette idée, et ils étaient si proches qu'ils partageaient souvent les mêmes pensées. Le véritable problème, cependant, résidait dans une autre de leurs coutumes.

Ferris – de son vrai nom Felix Argyle – portait généralement des vêtements féminins, mais il était biologiquement un homme. Par conséquent, s'il devait servir Crusch, il serait socialement plus approprié qu'il le fasse en tant que chevalier plutôt qu'en tant que serviteur ou aide.

Il se trouve que, suite à une série d'événements particuliers, Ferris avait été nommé chevalier par Crusch, et elle l'avait accepté comme tel. Il ne lui manquait que l'expérience pratique de la chevalerie.

Bien sûr, si sa maîtresse reconnaissait Ferris comme son chevalier et procédait à la cérémonie d'investiture, il n'y aurait aucun problème formel. Mais Crusch, duchesse de Karsten et chef de famille, était d'un rang trop élevé pour accepter un chevalier sans histoire. Crusch était une femme, et une femme dont le comportement passé avait conduit beaucoup à la mépriser. Si, de plus, elle acceptait un chevalier sans compétences avérées ni réelles capacités, et en se basant uniquement sur leur ancienneté, des rumeurs encore plus défavorables allaient inévitablement circuler.

Pour éviter cela, Ferris devait s'imposer comme un chevalier dont le CV ne serait pas une source d'embarras pour sa maîtresse. Le quatrième prince de la nation, Fourier Lugunica, les aida à résoudre ce problème.

« Le fait que tu deviennes le chevalier de Crusch est également important pour moi. Je n'aurais même pas besoin de faire d'efforts pour te faire entrer avec les chevaliers. Je vais juste... Hum ! Je peux peut-être simplement parler à Marcus ou à quelqu'un d'autre. Détends-toi et attends !

Fourier avait gratifié Ferris d'un rire sincère, puis s'était précipité hors de la pièce avant que quiconque ne puisse l'arrêter. Peu après, la nomination de Ferris à la garde royale était décidée, et il entamait l'année de service qui lui permettrait d'écrire sa légende.

Ce qui ne veut pas dire que tout s'est déroulé sans problème.

À l'époque de l'entrée de Ferris dans l'unité, le capitaine Marcus s'adressa à lui d'un air sévère et lui dit : « Vous êtes ici à la demande de Son Altesse Fourier, ainsi que sur plusieurs autres recommandations élogieuses. La duchesse de Karsten vous a également recommandé à moi. Compte tenu de tout cela, je suis disposé à vous accorder l'entrée dans la garde royale... mais non sans conditions. »

Alors qu'ils parlaient dans son bureau de la garnison, le capitaine proposa la période probatoire - en fait, une période pendant laquelle Ferris pourrait faire l'expérience de la vie de la garde royale, mais ensuite jeter l'éponge et rentrer chez lui s'il le souhaitait.

Si, pendant ce temps, je décide que tu ne me seras d'aucune utilité, tu ne resteras pas dans mon unité. Cependant, si tu es renvoyé pendant la période d'essai, je veillerai à ce que ce soit fait sans entacher ton dossier. Je ne peux pas me prononcer sur les sentiments du prince ni de tes autres soutiens, mais ce serait mieux que de passer tout ce temps à être publiquement considéré comme une tache sur la garde. J'espère que tu accepteras ma proposition ?

Marcus avait été direct et n'avait pas cherché à cacher qu'il se trouvait dans une situation délicate. Ferris l'apprécia immédiatement. C'était un immense soulagement de voir la vérité dans les yeux de quelqu'un sans avoir à tourner poliment autour du pot.

« Puis-je demander juste une chose ? »

"Quoi?"

« Une fois la période probatoire terminée, elle sera considérée comme faisant partie de mes douze mois de service, n'est-ce pas ? Honnêtement, je ne supporte pas d'être loin de Lady Crusch, même un mois de plus que nécessaire.

« — »

Marcus fut stupéfait par la déclaration de Ferris, si seulement Pendant un instant, il parut fatigué, puis son visage redevint celui d'un soldat féroce.

« J'apprécie ton courage. Tu as beaucoup de cran pour un si petit garçon ; tu pourrais encore nous surprendre », avait-il dit sèchement.

« J'avais un peu peur au début... mais être un chevalier a
« Cela s'est avéré être un peu plus ennuyeux que ce à quoi je m'attendais. »

« Tu n'es ici que depuis quelques jours. Il est un peu tôt pour penser que tu as vu tout ce que la chevalerie a à offrir », dit Julius. « Il est vrai que la garde royale ne part pas en campagne aussi souvent que certaines autres unités, mais nous devons nous consacrer pleinement à ce qui nous est confié. Nous devons être prêts à tout moment. »

« Ouais, ouais, tu es dur, je sais. »

Ferris fit un geste de la main pour tenter de calmer Julius. Il n'avait abordé le sujet que pour passer le temps, mais lorsqu'ils étaient au travail, Julius ne pensait qu'à la tâche à accomplir. Cela faisait une dizaine de jours que Julius le surveillait, mais même ce que Ferris avait vu jusque-là laissait présager à quel point la situation pouvait être difficile.

Bien que...

« Personne ne serait contrarié si mew se détendait un peu plus. »
Ferris a dit.

« Quand je tiens l'épée, je suis naturellement détendu », a déclaré Julius.
« Mais quand je l'aurai mis de côté, je serai un chevalier. Tu pourrais en faire un peu plus, toi aussi, Ferris. »

« Beurk ! Ils sont tellement coincés ! »

Ferris fit la grimace et Julius soupira. Mais bientôt, ils furent tous les deux Il souriait à nouveau. Ils étaient déjà assez proches pour échanger ce genre de plaisanteries. Julius pouvait être assez inflexible dans l'exercice de ses fonctions, mais hors du travail, il pouvait être un interlocuteur très intéressant. Son obsession un peu excessive pour sa position de chevalier lui semblait la manifestation d'une puérilité inconvenante. Mais c'était pour cela que Ferris l'appréciait. Il avait bien plus de mal avec...

« Ah, vous voilà tous les deux. Je suis content de ne pas vous avoir manqué. »

« Miaou quoi ? »

Reinhard s'est faufilé là où Ferris et Julius discutaient. Leur place habituelle au réfectoire. Il tapota l'épaule de Ferris d'un geste léger et sourit à Julius. Les oreilles de Ferris s'aplatirent contre sa tête.

« Grr, encore une embuscade. Reinhard, tu arrives comme ça. Les sens de Ferri ne sont pas habitués à être trompés aussi facilement. Tu es sûr d'être humain ? C'est assez effrayant... »

Les ancêtres demi-humains de Ferris lui avaient donné bien plus que son apparence ; il possédait aussi des organes sensoriels exceptionnels. Ses oreilles de chat, en particulier, pouvaient détecter d'infimes changements dans son environnement, à tel point qu'il pouvait pratiquement deviner quand quelqu'un se tournait vers lui. Pourtant, Reinhard était l'exception par excellence. Ferris ne l'avait jamais entendu venir.

« C'est comme ça que je suis né, mon cher Ferris. J'ai bien peur que nous devions tous les deux vivre avec. Plus important encore, tu as une convocation. Son Altesse Fourier vous demande. Puisque vous semblez avoir du temps à perdre, vous devriez aller le voir. Montrez-lui que vous faites bien votre devoir de chevalier de la Garde royale.

« ... Tu écoutais ? »

« Certainement pas intentionnellement. »

Reinhard a au moins eu la bonne grâce de paraître gêné. Ferris ressentit une pointe d'agacement. Le réfectoire était un peu plus vide que d'habitude, mais on y parlait encore beaucoup. Ferris et Julius étaient assis au fond ; même les oreilles de Ferris n'auraient pas pu capter une conversation à cette distance.

« Si Son Altesse vous a demandé personnellement, il serait préférable « Dépêche-toi », dit Julius. « Ça ne te dérange pas que je t'accompagne, n'est-ce pas, Ferris ? »

« ...Oh, bien sûr. Euh... et toi, Reinhard ? »

« Je suis ravi de votre invitation, mais j'ai d'autres projets. » Reinhard s'excusa. « Je vais faire un petit tour à notre frontière avec l'Empire. On m'a demandé d'y jeter un œil. »

« Waouh. C'est rare qu'ils envoient des miaou, Reinhard. » Ferris lança un regard perplexe à l'autre garçon. Julius, se levant de son siège, fit un signe de tête entendu à Reinhard.

« Ne t'inquiète pas, je peux surveiller Ferris toute seule. Tu t'occupes de ta propre mission. »

Mission « donne l'impression que c'est terriblement sérieux... »

« Il veut simplement dire que je devrais aborder la situation avec cet état d'esprit. D'accord. Je te laisse tout. » Reinhard fit un signe de tête à Julius, qui fit un signe de la main au Saint de l'Épée quittant le réfectoire.

Une convocation de Fourier les amenait aux appartements du prince, à la résidence royale. Ils s'engagèrent d'un pas hardi sur la route qui menait directement au château, comme le voulait le privilège bien connu de la garde royale.

« Son Altesse vous demande souvent. Vous devez être très proches. »

« Eh bien, on se connaît depuis longtemps. Ça va faire... huit ans. Ça fait des années que je miaule ? Ça donne beaucoup de pouvoir à Ferri, tu sais... » Il lança un sourire narquois à Julius tandis qu'ils marchaient sur la route entre la garnison et le château. Mais Julius se contenta d'un sourire contrit.

« Vous n'avez pas à faire semblant. Je ne perçois rien de calculateur dans votre relation avec Son Altesse. Nous nous connaissons depuis peu, et même moi, je le constate. Vous et le prince semblez vous apprécier beaucoup. »

« ...C'est un peu gênant d'entendre quelqu'un dire ça. Bref, on dirait que ce n'est pas calculé, mais je suis entré dans la garde royale grâce à Son Altesse, non ? Tu ne trouves pas que c'est abuser de sa position ? »

« Je m'excuse d'avoir été aussi impoli avec toi lors de notre première rencontre. Mais une semaine après ton arrivée... je ne pense pas qu'il y ait eu un seul d'entre nous qui doutait encore de tes capacités à faire partie de la garde. »

miaou Julius baissa la tête en signe d'excuse, ce à quoi Ferris répondit par un coup de karaté. Doucement, bien sûr. Alors que Julius relevait les yeux, Ferris sourit. « Eh bien, je suis content que vous le pensiez.

Si Ferri avait fait une erreur, ce ne serait pas seulement embarrassant pour Ferri.

Tous ceux qui m'ont soutenu auraient mauvaise presse aussi...

« Je pense que tu as largement justifié tes recommandations. Heureusement, tu as même eu l'occasion de montrer tes talents ; aucun de nous n'est encore à la hauteur du capitaine. »

« Je ne pense pas », dit Ferris d'un ton léger, mais intérieurement, il hochait la tête furieusement.

Manquant de compétences avec l'épée, la seule façon pour Ferris de prouver Se montrer aux autres gardes était pour lui montrer qu'il avait un talent dans un autre domaine. Dans son cas, ce serait certainement une guérison. magie, et heureusement pour lui, il avait eu de nombreuses occasions de montrer ce dont il était capable cette semaine-là. Car, sur le terrain d'entraînement, le capitaine Marcus avait décidé d'entraîner personnellement ses subordonnés. Tout en soignant chacune des blessures soigneusement calculées, Ferris était reconnaissant envers le capitaine pour sa façon plutôt peu orthodoxe de En faisant preuve de gentillesse, chacun reconnut les capacités de Ferris, et même s'il était impossible de taire les propos tenus à huis clos, les objections du public à son entrée dans la garde cessé.

« Cela m'a grandement simplifié la vie. Miaoubé, je devrais remercier le capitaine."

« Bien sûr, il t'esquiverait simplement si tu disais quoi que ce soit. »

« Ouais, il est évasif comme ça. Pour un travailleur aussi acharné, il est sûr. a des bizarreries. Quelle galère.

Il pouvait facilement imaginer le capitaine Marcus naïf faisant semblant de ne pas comprendre pourquoi on le remerciait. C'était une scène décevante. À côté de Ferris, Julius hochait la tête comme s'il j'ai compris exactement ce qui se passait dans l'esprit du garçon-chat.

« Même ainsi, dit Julius, pour revenir à notre sujet initial, vous j'ai dit que tu étais ami avec Son Altesse depuis huit ans maintenant. Je suis très curieux de savoir à quoi vous ressembliez tous les deux quand vous étiez enfants. ça vous dérange que je vous pose la question ?

« Non, mais je ne pense pas que les histoires soient vraiment intéressantes. Huit il y a des années, Ferri n'était qu'un mignon petit Ferri, et Son Altesse était Son Altesse... Nous étions exactement les mêmes, vraiment. » Ferris mit une main à sa bouche et rit. Il se souvenait de bribes

De toute leur amitié. Fourier était devenu un jeune homme robuste, mais au fond, il était resté le même. « Vous savez, je crois que je respecte ça chez Son Altesse. »

« Si les vertus du prince Fourier n'ont pas changé, c'est tout. Huit ans... Une fois l'enfance terminée, tout le monde ne peut pas rester le même. » Contrairement au rire étouffé de Ferris, Julius avait l'air mélancolique. Ferris le remarqua et lui lança un regard interrogateur.

« À bien y penser, je n'ai pas beaucoup entendu parler de toi, Julius. »

« C'est parce que, malheureusement, ma vie n'a pas été assez riche pour mériter la moindre histoire. Elle a été parfaitement ordinaire, aussi ennuyeuse qu'un conte de fées. »

« Beurk. Si tu ne veux vraiment pas en parler, je ne te le demanderai pas... » Tu connais Reinhard depuis longtemps, pourtant ? Tu sembles plus proche de lui que la plupart d'entre nous. Au nom du Saint de l'Épée, toute tristesse disparut du visage de Julius.

« Reinhard ? Lui et moi avons une longue histoire, tout comme toi et ton prince. » Il écarta sa frange et regarda au loin, comme s'il repensait à notre première rencontre. « Cela fait presque dix ans. Mais ce n'est qu'après être devenus chevaliers que nous sommes devenus amis. Nous n'avons pas autant de bons souvenirs que vous et Son Altesse.

« Vous voulez dire que vous vous connaissiez juste en passant, en tant que nobles ? »

« Peut-être, peut-être pas. Je savais qui il était, mais je ne suis pas sûr qu'il savait qui j'étais. Parce qu'il était si spécial pour moi, j'étais particulièrement heureux de pouvoir devenir son ami. »

« Spécial, hein... ? »

Il n'y avait rien de plus profond dans l'amitié entre Julius

et Reinhard. Pourtant, il n'était pas non plus tout à fait possible de parler d'amitié. Mais Ferris n'était pas encore assez proche de Julius pour lui poser de telles questions. Ferris tenait absolument à éviter de l'aliéner par inadvertance en disant quelque chose de maladroit ; c'était là toute l'importance qu'il accordait à Julius Juukulius.

Ils découvrirent qu'ils avaient discuté tout le long du chemin jusqu'au château. Ils saluèrent les gardes et les fonctionnaires de service, puis arrivèrent à l'escalier qui menait aux étages supérieurs du château, où résidaient Fourier et les autres membres de la famille royale. Ils ont dit aux hommes qui gardaient l'escalier qu'ils étaient et où ils allaient et ont été rapidement autorisés à entrer.

Ils montèrent l'escalier menant aux appartements royaux et s'engagèrent dans un couloir recouvert de moquette. Ferris trouva la chambre qu'ils désiraient et utilisa le heurtoir.

« Votre Altesse ! » dit-il d'une voix chantante. « Comme vous l'aviez demandé, votre cher Ferri est arrivé ! »

La salutation poussa Julius à porter sa paume à son front.

« Ferris, aussi proche que tu sois, c'est... Eh bien, je suppose qu'il est trop tard maintenant. »

Il haussa les épaules et au même instant, la porte s'ouvrit.

« Tu vas le laisser s'en tirer aussi facilement ? Ça me va droit au but ! Si c'est tout ce que tu comptes faire, pourquoi le surveiller ? »

Un jeune homme aux cheveux dorés sortit de la pièce. et ses yeux écarlates clairs : Fourier Lugunica, quatrième prince du royaume. Son regard passa de Ferris à Julius, puis rit en montrant ses dents.

« Ah, peu importe ! Bienvenue à tous les deux. Êtes-vous en bonne santé ? »

« Je me porte très bien, monseigneur. Votre considération m'humilie. »

« ...dit Julius », remarqua Ferris. « Mais on t'a vu il y a deux jours, non ? On a à peine eu le temps de tomber malade ! »

« Je vois, peut-être. Mais si vous allez bien, c'est tout ce qui compte. Bref, il y a beaucoup à dire, mais ne le faisons pas ici. Entrez tous les deux. » Fourier leur fit signe d'entrer dans sa chambre. Il se montra tout aussi généreux envers le déferent Julius et l'heureux impertinent Ferris.

La chambre de Fourier était si dépouillée qu'il était difficile de croire qu'elle appartenait à un membre de la famille royale. Ferris n'avait pas visité beaucoup d'autres appartements royaux pour référence, mais les appartements de Fourier étaient presque aussi simples que ceux de Crusch. Peut-être son aversion pour l'excès l'avait-elle affecté.

« Vous semblez un peu nerveux, Votre Altesse », dit Ferris en s'asseyant sur le canapé de la réception. « Que se passe-t-il ? »

« Allez droit au but ! Et sur quoi me basez-vous pour dire que j'ai l'air nerveux ? »

« Tu ne peux pas tromper les oreilles de Ferri. Ta voix tremble, ton pouls est plus rapide que d'habitude et tu as avalé plusieurs fois en essayant de les calmer tous les deux.

« Mon Dieu ! Tes oreilles peuvent même entendre les battements de mon cœur ? »

« Non, non. Je bluffe, c'est tout », dit Ferris d'un ton innocent. Fourier s'affala sur une chaise. Sa réaction prouvait qu'il leur cachait quelque chose. Julius lança un regard sévère à Ferris pour son manque de respect envers une personne aussi prestigieuse que Fourier, mais Ferris l'ignora tout simplement.

« D'accord, je sais que tu fais tout ce que tu peux pour nous tenir à distance, mais sérieusement, que se passe-t-il ? La façon dont les miaou ont chassé tous les

les servantes et les domestiques pour que toi, Ferri et Julius puissiez parler seuls
« Ça me donne un mauvais pressentiment. »

« Oui, bien vu. J'aurais dû m'attendre à la même chose de toi, Fer-
Mais avant cela, il y a une chose dont je veux être sûr.

Toi, Julius. » Le regard de Fourier se posa sur le chevalier. Un instant,
Julius haussa un sourcil de surprise, mais la déférence respectueuse
» lui revint bientôt à l'esprit. Il répondit par un hochement de tête.

« Oui, Votre Altesse. Demandez-moi tout ce que vous voulez. »

« Une bonne réponse : peux-tu me regarder dans les yeux et me dire que
Tu es l'ami de Ferris ? Si oui, tu peux rester pour cette discussion, mais
sinon... Eh bien, je vais devoir vous demander de quitter la pièce.

« Votre Altesse est assez directe... »

Fourier était incapable de ruse ou d'artifice. Il pouvait être irritant
parfois, mais c'était sans aucun doute l'un de ses bons traits.
Julius a répondu à la question en plaçant une main sur sa poitrine,
en supposant une expression formelle.

« Je connais Ferris depuis quelques jours seulement, et notre amitié est
Pas assez profond pour que je puisse le qualifier ouvertement d'ami. Cependant,
j'espère sincèrement qu'avec le temps, nous ne ferons que devenir
plus près. Cette réponse plaît-elle à Votre Altesse ?

« Aïe », dit Ferris, « parlons de direct... »

Julius n'avait peut-être pas été aussi franc que le prince, mais c'était
Il était clair qu'il parlait avec son cœur. Cela signifiait qu'il s'engageait
délibérément dans une situation potentiellement risquée, assez autoritaire pour
un nouvel ami. Il était autoritaire, susceptible de partir.
à contre-courant, mais Ferris aimait bien ça.

Fourier semblait ressentir la même chose, car il hocha la tête à plusieurs
reprises, puis adressa à Ferris un sourire heureux. « On dirait que tu as
J'ai trouvé un bon compagnon, Ferris ! Je vois que ça valait la peine

Je te recommande pour la garde royale. Tu ne dois pas dédaigner l'amitié de Julius !

« Votre Altesse, on dirait que je me suis simplement engagé dans la garde pour me faire des amis quand vous le dites comme ça et ce n'est pas très flatteur... »

« Oui, oui, mon cher », dit Fourier avec un sourire face à la prompte tentative de Ferris pour dissimuler son embarras. Mais son expression se crispa. « — Passons aux choses sérieuses. »

Les oreilles de Ferris percevirent immédiatement un changement dans l'air. sa source n'était autre que Fourier.

« Votre Altesse... ? » Il laissa échapper ces mots pour s'assurer qu'il s'agissait bien de Fourier, que le jeune homme assis devant lui, l'air incroyablement sombre, était toujours l'ami qu'il connaissait.

Fourier ne répondit pas à l'invite de Ferris mais commença lentement à parler d'une voix calme.

« Tout d'abord, je vous en parle à tous les deux de mon propre chef. Crusch m'a dit de ne pas en parler, alors je ne devrais vraiment en parler à personne... »

« Lady Crusch vous a dit... ? » Lorsque le nom de sa maîtresse fut mentionné, Ferris se sentit encore plus mal à l'aise. Qu'elle dise à Fourier de ne pas parler de quelque chose n'était pas de bon augure, surtout si elle ne pouvait même pas le confier à Ferris.

« De mauvaises rumeurs circulent à propos d'un endroit précis du domaine de Karsten. Des enquêtes privées sont en cours, mais j'ai appris que Crusch est allée inspecter les lieux elle-même. »

« ...C'est tout ? » Ferris avait été si inquiet par l'ouverture de Fourier que lorsqu'il apprit ce qui se passait réellement, il fut presque déçu. Crusch savait comment se comporter. Il n'y avait pas

il faut s'inquiéter pour elle, même si elle a eu quelques problèmes pendant sa tournée.

« Et s'ils enquêtaient déjà », poursuivit Ferris, « alors je ne pense pas que Lady Crusch puisse être prise au dépourvu. Elle est plus que capable d'affronter n'importe quel adversaire ordinaire. Votre Altesse devrait le savoir mieux que quiconque. »

« Mm... Je ne peux pas l'imaginer perdre contre quelqu'un d'autre que moi, et pourtant... » C'était apparemment la meilleure réponse que Fourier pouvait trouver.

À en juger par ce qui avait été dit jusque-là, Ferris ne comprenait pas la source des inquiétudes de Fourier. Mais même lorsque les propos du prince semblaient sans fondement, ils se révélaient souvent bien plus que de vaines spéculations. Peut-être s'agissait-il là d'un autre de ses désagréables pressentiments...

« Votre Altesse, puis-je me permettre ? » Alors qu'ils étaient assis en silence, Julius les interrompt.

« Mm. Allez-y. »

« Je n'ai pas rencontré personnellement la duchesse de Karsten, je ne peux donc pas porter de jugement à ce sujet, mais... puisque vous avez appelé Ferris ici, puis-je supposer que vous avez quelque chose en tête ? »

« Julius, tu dois savoir que Son Altesse fait souvent des choses sans raison réelle... »

« Non, pas cette fois. Cette fois, j'ai une raison d'agir. Car
« Mes... soucis », dit Fourier, incapable de lever les yeux.

Cela prit Ferris par surprise. Mais, pour être honnête, il n'avait pas été Il était pleinement attentif. Peut-être parce qu'il refusait de croire que Crusch pouvait être en danger. Et si les derniers mots de Fourier avaient été une surprise, les suivants furent un choc absolu.

« L'endroit où parlent toutes ces rumeurs ? C'est chez toi, Ferris. Maison d'Argyle.

3

—Des choses sombres se préparaient à la Maison d'Argyle.

Argyle Word était d'abord parvenu à Crusch au début de cette

Un an plus tôt, presque deux mois plus tôt. La première chose à laquelle elle pensa en entendant ce nom fut Ferris. Sa rencontre avec son serviteur bien-aimé n'aurait jamais pu avoir lieu sans la Maison d'Argyle, où il était né.

Mais cela ne signifiait pas que Crusch était reconnaissante envers les Argyles. Elle Il était reconnaissant d'avoir mis au monde la personne nommée Félix Argyle, mais ce qu'ils lui avaient fait pendant sa jeunesse était difficile à pardonner.

Par conséquent, depuis qu'elle avait sauvé Ferris de sa famille et l'avait pris sous son aile, Crusch s'efforçait d'avoir le moins de contacts possible avec la famille Argyle. Ferris n'aborda pas le sujet non plus ; ils étaient d'ailleurs sur la même longueur d'onde. Aussi, lorsqu'elle reçut un rapport sur la Maison d'Argyle pour la première fois depuis près de dix ans, Crusch se sentit étrangement troublée.

« Quelque chose de fâcheux se passe à la Maison d'Argyle... ? »

« Pour le moment, Madame, nous essayons d'empêcher Ferris de J'en entends parler, mais... que devons-nous faire ?

Ils étaient dans son bureau. Crusch avait les bras croisés. Le fonctionnaire qui lui rendait compte affichait une expression peinée. Il faisait partie de la phalange de serviteurs qu'elle avait héritée de son père, Meckart, ainsi que du duché. Il connaissait Crusch depuis qu'elle était bébé, et Ferris depuis son arrivée à la Maison Karsten. Quelqu'un qui avait été si proche d'eux et de la famille pendant si longtemps partageait naturellement les inquiétudes de Crusch.

« Tu as raison, je préférerais que Ferris ne le découvre pas », dit Crusch. « Mais Cela dépend de ce qui se passe exactement. Il peut y avoir un besoin naturel de le lui dire.

« C'est vrai, Madame. D'après le rapport, Bean Argyle, le père de Ferris, invite un individu suspect chez lui depuis plusieurs mois. Il pourrait s'agir d'un esclavagiste. »

« Un esclavagiste... ? »

Crusch fronça légèrement les sourcils à ce mot. Officiellement, le royaume de Lugunica n'avait pas d'esclaves. Quiconque travaillait devait être rémunéré ; la relation entre les nobles et leurs serviteurs était celle d'un employeur à son employé. Peut-être certains n'étaient-ils pas mieux traités que des esclaves, mais sur le papier, l'esclavage n'existait pas selon les lois du royaume.

De la même manière, le commerce des esclaves ne pouvait pas non plus être autorisé à se poursuivre à l'intérieur des frontières de Lugunica.

Et pourtant, nombreux sont ceux qui veulent se salir les mains avec ce genre d'affaires... L'affirmation selon laquelle la Maison d'Argyle collabore avec l'esclavagiste pour vendre les habitants de notre domaine à d'autres royaumes ? Cela signifierait...

Cela signifierait qu'ils étaient des traîtres. Et la responsabilité du problème incombait à Crusch, qui dirigeait cette région. Une enquête immédiate permettrait de faire la lumière sur les faits. Si les accusations étaient fondées, le chef de famille serait puni et la Maison d'Argyle elle-même cesserait probablement d'exister. Dans ce cas, Ferris aurait du mal à éviter les répercussions.

« Ce que les parents sèment, les enfants le récoltent. » Ce n'est pas une blague. « À quoi pensent les Argyles ? » Dans son esprit, Crusch se surprit à revivre le jour où elle avait rencontré Ferris pour la première fois.

Il n'était plus que peau et os, presque noir de poussière et de crasse, un garçon si faible qu'il pouvait à peine parler. N'était-ce pas

Les Argyles avaient-ils gaspillé la première moitié de la vie de Ferris ? Crusch se sentit envahie par une colère si intense qu'elle se mordit la lèvre pour la retenir, un geste des plus inhabituels de sa part.

Mais le fonctionnaire a répondu à sa colère en disant : « Veuillez patienter, Madame. Le rapport ne s'arrête pas là. Ne prenez pas de décision avant d'avoir entendu l'intégralité de l'affaire.

« ...Je suis désolé. J'étais un peu énervé. »

« C'est tout à fait compréhensible. Toi et moi sommes tous deux affectés par tout ce qui concerne Ferris. Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la Maison d'Argyle, il semble que ce soit bien plus qu'un simple trafic d'esclaves. »

"Plus?"

« Oui. Les détails ne sont pas encore certains, mais il semble que...
Au lieu de vendre des esclaves aux commerçants, les Argyles achètent tous les esclaves sur lesquels ils peuvent mettre la main.

« Tu les achètes ? »

Elle lança à l'homme un regard incompréhensible. Parce que l'esclavage Comme il n'existait pas officiellement à Lugunica, les personnes impliquées dans la traite négrière dans le royaume ne pouvaient, en principe, avoir d'autre objectif que de vendre des esclaves à d'autres nations. Acheter des esclaves comme main-d'œuvre ne différerait guère de leur embauche habituelle et ne susciterait aucune rumeur désagréable.

« La question est de savoir si la Maison d'Argyle prépare quelque chose
« Cela les inciterait à acheter des esclaves », a déclaré le responsable, exprimant la même question que Crusch avait entendue.

Le déclin de la Maison d'Argyle avait commencé neuf ans plus tôt, lorsque la Maison de Karsten avait découvert Ferris et avait ensuite déversé sa colère sur sa famille pour ses transgressions. Bean Argyle était un noble sans rang à la cour, le souverain...

voyant d'un ensemble de villes et de villages du domaine de Karsten, il était apprécié pour son travail. Mais cela a changé après incident avec Ferris, et finalement la Maison d'Argyle a perdu tout et toute confiance.

Bean avait fait plusieurs tentatives pour récupérer après cela, mais tout s'est terminé par un échec, et maintenant les seuls biens qui restaient à la famille étaient leur maison et une parcelle de terre inculte. Ils avaient de laisser partir tous leurs serviteurs, et la dernière fois que quelqu'un eut de leurs nouvelles, La mère et le père de Ferris vivaient au mieux une existence modeste.

« Dans cet état, que pourrait bien faire la Maison d'Argyle ? nécessiterait des esclaves... ?

Il aurait été beaucoup plus facile de croire qu'ils vendaient-livrer des gens aux brigands. Bien sûr, s'ils l'avaient fait, il n'y aurait pas eu de considération de circonstances atténuantes dans le prononcé de leur peine, mais au moins elle pouvait ont compris leur motivation.

« Quoi qu'il en soit, dès l'instant où ils sont entrés dans l'esclavage commerce, la Maison d'Argyle a violé les lois de notre royaume. Et Un esclavagiste opérant avec audace sur mes terres ne vaut pas mieux. Nous devons « Arrêtez les deux parties et traitez-les avec elles. »

« Dans ce cas, Madame, allez-vous vous déplacer pour les appréhender ? immédiatement?"

« Oui, je... Non, attends. » Il serait assez facile d'envoyer ses soldats capturer Bean Argyle. Mais une telle décision serait trop Ils avaient hâte. Il leur fallait plus que Bean. « Si nous avançons trop précipitamment, l'esclavagiste lui-même pourrait s'échapper. »

« Une réelle possibilité. Ces derniers mois, la fréquence de ses visites « C'est à la Maison d'Argyle qu'il y a eu une fois par mois ou tous les deux mois. »

« Quand ce rapport est-il arrivé ? »

« Il y a deux jours. Cela leur laisserait deux mois... » L'officiel sembla deviner ce que Crusch avait en tête. Elle réfléchit un long moment, puis secoua la tête, constatant qu'elle n'avait pas d'autre choix.

« Assurez-vous que la Maison d'Argyle soit surveillée en permanence. La prochaine fois que le marchand d'esclaves frappera à leur porte, nous les arrêterons tous les deux d'un coup. Des objections ? »

« Juste une chose : tu ne fais pas ça pour Ferris, n'est-ce pas ? »

« Pas vraiment. Bien sûr que je pense à lui, mais ma responsabilité de duchesse prime sur mes sentiments personnels. Et Ferris ne voudrait pas que je le fasse passer avant mon devoir. »

Le fonctionnaire hocha la tête avec satisfaction. « Alors, à vos ordres, Madame. »

Il se retira, laissant Crusch seule dans ses appartements. Elle s'affala sur sa chaise. Elle s'y appuya, regardant le ciel par la fenêtre. Des nuages blancs flottaient dans le bleu clair, signe indéniable que le vent soufflait fort ce jour-là.

Je ne crois pas avoir accordé à Ferris une attention excessive simplement parce que cette affaire concerne sa famille.

Cependant, au cours des deux mois qui suivirent, pendant lesquels rien ne changea chez les Argyle, le moment fut venu pour Ferris de rejoindre la garde royale. Et il était vrai qu'au fond, elle s'en réjouissait.

4

« Il se trame des choses ignobles à la Maison d'Argyle. Hmm, je vois... »

Fourier hocha la tête. Crusch l'avait invité pour partager un thé et discuter.

Face à face. Ils se trouvaient dans le salon du manoir Karsten, et la liste des invités à ce goûter ne comprenait qu'eux deux.

L'habitude de Fourier de rendre visite à la maison s'était poursuivie même après que Crusch soit devenue duchesse, bien qu'avec moins de fréquence qu'auparavant.

« J'ai justement des affaires à faire dans le coin, vous comprenez ! » disait-il.

« Je pensais passer voir si vous étiez en bonne santé. » Il était étrange que Fourier se présente « par hasard » surtout les jours où Crusch n'était pas trop occupé pour le voir. Ces étranges coïncidences duraient depuis près de dix ans, mais Crusch avait choisi de ne pas les remettre en question.

« C'est arrivé comme ça, tu comprends ! Un pur hasard ! N'essaie pas...

« C'est une mauvaise idée ! »

« Certainement pas, Votre Altesse. »

« Oui, une belle réponse ! Une belle réponse en effet, mais... vous pourriez affirmer pour se faire une idée légèrement fausse... »

Crusch Karsten possédait une bénédiction divine : la capacité de voir le vent. Cette bénédiction lui permettait de voir l'invisible et d'en déchiffrer le flux. Grâce à elle, elle pouvait même deviner le véritable état d'esprit des gens. C'était pour elle une fierté mineure d'être rarement trompée.

Malgré toute cette bénédiction et ce pouvoir, il y avait deux personnes qui pouvait lui mentir sans en être inquiété ? L'un était Ferris, qui connaissait le cœur de Crusch mieux que quiconque et savait donc lui cacher des choses. L'autre était Fourier, dont Crusch n'avait aucune envie de dénoncer les mensonges éhontés.

« Et même si c'est un hasard si je suis passé par là, il semble que ce soit un bon hasard, non ? »

Un vent de mensonge soufflait chaque fois que Fourier prononçait le

Mot. Ce n'était pas un hasard, mais une certitude ; Fourier était venu délibérément lui rendre visite. Crusch était sincèrement très heureuse qu'il éprouve une telle amitié pour elle et Ferris. C'est pourquoi elle n'éprouvait aucun besoin de révéler son mensonge. Et voilà que depuis dix ans, elle le laissait cacher ses véritables intentions.

« En tout cas, Crusch, je sais tout, bien sûr. Bien sûr que je sais. Mais juste pour être sûr que nous sommes sur la même longueur d'onde, laissez-moi vous demander : où est la Maison d'Argyle, exactement ? »

Crusch avait longuement réfléchi à la question, mais la première parole de Fourier bouleversa la conversation. Il essayait de comprendre ce qui se passait tout en faisant semblant de savoir déjà. Crusch esquissa un léger sourire devant cette attitude très Fourierienne et dit : « Pardonnez-moi. » Elle baissa la tête. « Parfois, l'ampleur de mon amitié avec vous me fait m'oublier. Toutes mes excuses. »

« Pas du tout, tu n'as pas besoin de t'excuser ! Je t'assure. Toi, je me souviens de tout dans les moindres détails. Je veux juste... m'assurer que nous nous souvenons de la même chose ! N'hésite pas à parler.

« Oui, Votre Altesse. La Maison d'Argyle est la famille de Ferris. Son vrai nom, comme vous vous en souviendrez, est Felix Argyle, et il était le fils aîné de la famille.

« Ah, la famille de Ferris, c'est ça ? Et vous dites qu'il s'appelait Felix Argyle ? C'est intéressant, ça, euh, je le savais déjà ! »

Le vent du mensonge souffla à nouveau, mais Crusch ne dit rien. Cependant, à en juger par la réaction embarrassée de Fourier, il semblait qu'il ignorait totalement le lien entre Ferris et les Argyle. Elle s'attendait à ce que Ferris partage son histoire personnelle avec le prince, mais apparemment non. Si Ferris tenait à garder le silence, Crusch n'avait pas à en parler, et pourtant...

« Tu as l'air malheureux, Crusch. Quoi que tu voulais dire,

à propos, est-ce vraiment une si horrible affaire que de noircir ainsi son visage ?
Et au nom de Ferris, rien de moins.

"Votre Altesse..."

« Tu te demandes comment je le sais ? Tu n'as sûrement pas besoin de me le demander. J'ai vu ton visage toutes ces années, comme je te l'avais promis dans le jardin fleuri. La clarté et le calme te vont à ravir. Cette anxiété est tout à fait inhabituelle chez toi. Dis-moi ce qui s'est passé. »

Lorsque Fourier parlait ainsi, Crusch en était profondément bouleversée. Elle repensait à leur première rencontre. Depuis lors, et même à cet instant précis, Fourier semblait parfois voir plus clair que Crusch, qui était censé avoir le don de lire le vent. Et Crusch savait par expérience que ses mots pouvaient avoir le pouvoir de débloquer une situation.

« S'il découvre que je te l'ai dit, Ferris sera en colère contre moi. »

« Oh, dis-lui juste que je t'ai forcé à le dire. Je t'ai retenu, je t'ai dit que je ne te pardonnerais jamais si tu ne me le disais pas. Oui ! C'est ce que tu devrais dire. »

« Vous plaisantez. Vous ne pourrez jamais me retenir, Votre Altesse... »
Votre Altesse ? Vous allez bien ? Vous êtes tombée à genoux très soudainement...

« O-oui, je vais bien... Je vais parfaitement bien. Continuez, s'il vous plaît. »

Fourier avait parfois ces moments-là, une sorte d'attaque ou réaction. Crusch fronça les sourcils, mais elle raconta au prince l'histoire de Ferris et les sombres transactions qui se déroulaient à la Maison d'Argyle.

—Crusch et Ferris s'étaient rencontrés neuf ans plus tôt. La raison de cette rencontre avait été la même que celle-ci : Crusch avait accompagné son père, Meckart, qui enquêtait sur des rumeurs d'événements inharmonieux à la Maison d'Argyle.

Les parents de Ferris étaient tous deux parfaitement humains, et pourtant il avait

Il était né avec des oreilles de chat. Lui et ses oreilles pouvaient laisser soupçonner que la Maison d'Argyle était impure. C'est pourquoi, pendant près de dix ans après sa naissance, Ferris fut enfermé au sous-sol de la maison, jour et nuit. Plus tard, la Maison Karsten le recueillit sous prétexte d'adoption, et c'est ainsi que Ferris et Crusch se rencontrèrent. Ils passèrent ainsi leurs journées à servir et à être leurs maîtresses.

« — »

Tandis que Crusch racontait tout cela à Fourier, elle omettait les passages inutiles, rendait délibérément son récit ambigu autant que possible, mais finalement, elle lui révélait la plupart des faits. Fourier écoutait tout avec un calme et une concentration presque troublants.

"..Impardonnable."

Le mot s'échappa, emportant avec lui une colère qui ne pouvait être cachée. Fourier avait fermé les yeux, mais maintenant il les rouvrit, leur couleur écarlate brillant comme une flamme.

Toux ! Toux ! « Un tel comportement est impardonnable ! Penser que Mon propre ami Ferris a été traité de manière si inhumaine par ses parents ! Et pourtant, ils complotent ! Je ne leur montrerai aucune pitié. Même sans que Ferris le sache, je jure que je... hrk ! » La colère fulgurante fit quinter Fourier.

« Votre Altesse, ne vous énervez pas. Tenez, buvez du thé. » Elle lui tendit une tasse, et Fourier en but le contenu d'un trait et la reposa violemment sur la table.

« — pas pour les interdire ! » Le thé brûlant lui fit rougir le visage et mutila les mots qu'il tentait de prononcer. Mais l'émotion qu'ils contenaient, l'amitié qu'ils éprouvaient pour Ferris, étaient indéniables. « Crusch, tu dois appréhender ces scélérats, et tu dois le faire immédiatement. Heureusement, Ferris est actuellement à la capitale pour son entraînement. On ne pourra peut-être pas tout lui cacher, mais au moins on peut lui éviter d'en voir les pires aspects. »

« Je comprends, monseigneur. Mais nous avons affaire à un marchand d'esclaves opérant sur notre territoire. Si nous voulons découvrir d'où il vient, nous ne pouvons agir de manière trop impulsive. Je vous demande votre compréhension. »

« Hrr... Grr... Dans ce cas, pourquoi m'as-tu parlé de ça ? Si tu n'agis pas tout de suite, alors tout est au point mort. Et si tu as pensé si loin, qu'est-ce que tu attends de moi ?

« Je souhaite demander l'aide de Votre Altesse pour Ferris », Crusch À en juger par son emportement, Fourier semblait ne pas avoir compris où elle voulait en venir. Ses yeux s'écarrillèrent lorsque Cr-usch posa une main sur sa poitrine et poursuivit : « Votre Altesse, Ferris passera l'année prochaine au château royal, comme chevalier de la Garde royale. Cette année pourrait bien déterminer son avenir – telle est l'importance de la chevalerie pour Ferris. Par conséquent, je souhaite qu'elle se déroule sans incident. »

« Et tu me demandes de veiller à ce que ce soit le cas ? Sachez que Marcus, l'homme qui supervise la garde royale, est têtue mais juste. Il n'est pas du genre à accorder des faveurs indues. Je pourrais lui demander d'accorder un traitement de faveur à Ferris, mais je vous garantis que cela tomberait dans l'oreille d'un sourd. Et de toute façon, je n'ai aucune intention d'aider Ferris de cette façon. Cela ne pourrait que lui faire du mal : il s'habille peut-être comme une femme, mais il a la fierté d'un homme ! »

Pas une seule fois au cours des dix années où ils se connaissaient, Crusch J'ai jamais vu Fourier abuser de sa position ou formuler des exigences injustifiées. Certes, on lui accordait souvent de la déférence en raison de son rang, mais il n'était pas du genre à exiger lui-même une telle considération.

« Si tu attends de telles choses de moi », poursuivit-il, « tu te trompes. Crusch, je sais combien tu tiens à Ferris, mais là, tu t'es trompé. Il n'est pas aussi faible que tu le crains, ni assez faible pour vouloir notre protection. »

Puis Fourier croisa les bras et toussa à nouveau brièvement.

Son visage était rouge. Crusch le remerciait silencieusement pour ses paroles. Certains voyaient peut-être les talents de Ferris et l'appréciaient pour cela. Mais personne d'autre que Fourier n'aurait pu faire aussi confiance à Ferris et le défendre avec autant d'ardeur.

« Votre Altesse, je vous présente mes excuses. Il semble que je vous ai donné une fausse impression. Ce que je souhaite vous demander, ce n'est pas que Ferris bénéficie d'une quelconque répit dans son unité. »

« Ah bon ? Vraiment ? » Fourier fut surpris de constater que son emportement avait été mal dirigé. Crusch n'insista pas, mais adopta une attitude de respect implorant.

« Votre Altesse, je comprends que je demande beaucoup, et je suis Je suis prêt à vous faire des reproches. Mais si possible, si vous voyez Ferris au château royal, je vous demande de bien vouloir lui parler.

« ...Que je lui parle ? C'est tout ? »

« Oui. Vous comprenez la position de Ferris. Il ne sera probablement pas bien accueilli. »

Les oreilles de chat de Ferris, qui faisaient soupçonner les gens qu'il était un demi-humain, rendaient son admission dans la garde royale exceptionnelle. Son goût pour les tenues féminines et son inexpérience à l'épée ne lui permettraient pas de se faire des amis. Mais Ferris était capable d'agir parfaitement selon sa nature, quelle que soit l'hostilité des gens à son égard. Quelle que soit la souffrance qu'ils lui infligeaient.

Je ne doute pas de sa force de caractère. Mais chacun a ses limites. Même lui ne se rend peut-être pas compte de sa fatigue émotionnelle. Si seulement il pouvait avoir un mot gentil de votre part avant que cela n'arrive...

« Tu crois qu'un visage familier va le rassurer... ? C'est ça ? »

« Oui. » Crusch laissa échapper un soupir, heureuse d'avoir eu son pointer à travers. Puis elle sourit et étira doucement son cou.
« Même si je tiens beaucoup à Ferris, je ne suis pas surprotecteur au point de compter sur votre rang pour obtenir des faveurs. »

Ferris n'apprécierait pas qu'ils le tiennent constamment dans leurs bras. lui tendre la main pour qu'il ne tombe pas, ou lui donner une petite tape dans le dos pour qu'il ne s'arrête pas, ou le protège pour qu'il ne soit pas blessé. Mais ils pouvaient lui offrir un moment de répit. C'est ce qu'elle lui demanda. de Fourier.

Maintenant que Fourier comprenait ce qu'elle voulait vraiment, il Il fronça les sourcils et la regarda de travers. « Mais même ainsi, Crusch... »

« Qu'y a-t-il, mon seigneur ? »

« Je pense que tu es quand même surprotecteur. Tant mieux pour toi.
« Admets-le toi-même. »

Elle ne s'attendait absolument pas à ce que Fourier fasse une telle allégation, et cela la laissa abasourdie. Sa réaction poussa Fourier à éclata de rire en frappant ses genoux avec amusement.

« Excellent ! Je vais laisser votre réaction, très inhabituelle, per-Persuadez-moi. Bref, la garde royale a pas mal de temps libre. lorsqu'ils ne sont pas en service. Et le nouveau venu n'est probablement pas chargé d'accompagner mon père ou mes frères aînés lors d'une de leurs missions. voyages. Ça ne les dérangera pas si je demande la compagnie de Ferris.

Fourier semblait s'amuser beaucoup lorsqu'il annonça qu'il accèderait à la demande de Crusch. « Mais », ajouta-t-il avec un clin d'œil inhabituel, « si c'était tout ce que vous demandiez, Pourquoi me parler de ce qui se passe à la Maison d'Argyle ?

« C'est simplement que si des affaires concernant la famille deviennent publiques, Ferris en entendra forcément parler. Si cela arrive, je veux quelqu'un
« Près de celui qui sait ce qui se passe. Je ne pouvais compter que sur vous, Votre Altesse. »

« Euh ! En effet ! Parce que je suis un homme de confiance ! J'aimerais tu te répètes.

« —? Je ne pouvais compter que sur vous, Votre Altesse. »

Toux ! Toux ! Hrrk ! « Je vois, je vois. Tu es au bout du rouleau, hein ? Alors je n'ai pas le choix, tu peux compter sur moi ! » se Fourier frappa la poitrine un peu trop fort, provoquant une nouvelle quinte de toux. On aurait dit que c'était comme ça que les choses se passaient ce jour-là. De quoi inquiéter pour la santé du prince.

« Ne t'inquiète pas. J'ai quelques brûlures d'estomac ces derniers temps. Mon frère aîné tousse aussi. Il a peut-être attrapé un rhume. »

« Ce n'est pas à moi de vous adresser une nouvelle requête, Votre Altesse, mais j'espère que vous prendrez soin de vous. Votre santé est importante pour bien plus que vous. Si vous ne vous sentez pas bien, inutile de venir jusqu'ici... »

« Ah, mais c'est quand je me sens le plus faible que j'ai le plus envie de te... Euh, laisse tomber ! Plus important encore, as-tu un plan pour gérer les Argyles ? » Fourier changea de sujet, rougissant aux paroles de Crusch.

« Une fois que nous aurons confirmé que l'esclavagiste se rend bien à la Maison d'Argyle, j'irai les affronter moi-même. Nous découvrirons alors la vérité. »

Fourier attendit un instant avant de répondre. Puis il demanda : « Avez-vous vraiment besoin de les affronter vous-même ? Je pense que ce serait dangereux. »

« J'aimerais gérer les choses en interne, sans que les choses dégénèrent... Et puis il y a Ferris à qui je dois penser. »

S'il s'agissait simplement de les arrêter, elle pourrait envoyer le armée. Mais si la Maison d'Argyle avait commis un crime majeur, Ferris pourrait se retrouver par inadvertance dans une situation douteuse

Eh bien. Dans le pire des cas, la Maison Karsten pourrait être obligée d'adopter formellement Ferris avant de traiter avec les Argyles.

« Votre Altesse, je vous demande humblement de ne pas dire cela à Ferris. Je ferai tout mon possible pour régler ce problème personnellement, comme une affaire locale.

« Tant que je le surveille dans la capitale, très bien. C'est entre nous. Je le garderai pour moi. Mais si le vent tourne et que les choses tournent mal, je ne peux pas promettre de rester silencieux. D'accord ? » Fourier hocha la tête, malgré ses doutes persistants quant au plan de Crusch.

Il avait délibérément utilisé la métaphore des vents changeants pour décrire la jeune femme dotée du don de lire l'air. Cr-usch se vit reflétée dans ses yeux écarlates. Un léger frisson lui parcourut l'échine.

« Je comprends, Votre Altesse. Si ce moment arrive, j'espère Votre jugement. » Elle jeta un coup d'œil vers la porte, plus précisément vers le blason de la Maison Karsten qui la surplombait. L'espace d'un instant, elle vit l'image de Fourier se superposer à celle du lion découvrant ses crocs.

—Une semaine plus tard, il a été déterminé que l'esclavagiste était effectivement aller à la Maison d'Argyle.

5

Bean Argyle se montra étonnamment disposé à inviter Crusch chez lui. Son empressement la fit d'abord soupçonner un piège, mais à son arrivée, il lui fit visiter l'intérieur, et son inquiétude s'apaisa peu à peu.

La maison était silencieuse ; rien ne laissait présager la présence d'un groupe armé. En fait, il n'y avait pratiquement aucun signe de présence humaine.

« J'ai entendu des rumeurs selon lesquelles vous auriez dû libérer vos serveurs », dit Crusch. « Il semble que ce soit vrai. »

« Oui, c'était le cas. Je ne suis tout simplement plus en mesure de me permettre le moindre excès. Les seules personnes ici maintenant sont ma femme, moi et une domestique qui est restée avec nous par affection. »

Il la conduisit dans le couloir. Bean Argyle était le père de Ferris, et l'homme au centre des doutes sur la Maison Argyle. Le fait que Bean lui-même, et non la servante, ait accueilli Crusch à la porte donnait de la crédibilité à ses affirmations de manque de personnel.

« Je suis désolé que ma femme ne puisse pas vous accueillir. Elle est alitée et malade. Et ma femme de chambre s'occupe d'un autre visiteur, alors je dois aggraver mon impolitesse en vous accueillant seul. »

« Ça ne me dérange pas. C'est ma faute d'être arrivée si soudainement. Mais cette visite a dû être brusque, et pour cela, je n'ai pas l'intention de m'excuser. »

« Oh-ho... »

Bean s'arrêta et se retourna vers cette remarque spontanée. Crusch était grand pour une femme, mais il la dépassait d'une tête. Le trait le plus distinctif de son visage était les rides qui le creusaient, rien à voir avec la douceur de Ferris. Peut-être le fils avait-il hérité de sa mère son visage de jeune fille. Crusch ne se souvenait que vaguement de l'apparence de la femme de Bean, mais cela lui semblait logique.

« Bean Argyle... Tu as maigri. Tu as l'air plus petit que la dernière fois que je t'ai vu. »

« Quand un homme a autant de problèmes que moi... »

Ce n'est que lorsqu'elle est revenue à ses souvenirs que Crusch

Elle réalisa à quel point l'homme en face d'elle avait changé. Bean avait autrefois une belle barbe et semblait un homme bien, mais il n'y avait plus aucune trace de son ancienne allure. Son expression était sombre, et des mèches de cheveux blancs se détachaient sur sa tête et son menton. Les neuf dernières années ne lui avaient pas été tendres.

« Comment va Félix ? Est-ce qu'il va bien ? »

« — »

Crusch fut discrètement surpris de l'entendre mentionner Ferris. Bean avait considéré l'enfant comme une preuve de l'infidélité de sa femme, ce qui avait finalement conduit à la chute de la Maison d'Ar-gyle. On pouvait s'attendre à ce qu'il en veuille au garçon, même pour cela.

maintenant.

Bean sourit à Crusch, abasourdi.

« Alors même vous pouvez être prise au dépourvu, Duchesse... »

« J'avoue, je ne m'y attendais pas. J'étais sûre que tu n'aurais pas une très bonne opinion de Ferris... Enfin, de Félix. »

Quel parent ne chérit pas son enfant ? Et s'il ne chérit pas, quel parent souhaite laisser son enfant mourir quelque part ? Surtout lorsqu'il sait que l'enfant est de son propre sang.

La voix de Bean était basse, avec peu d'inflexion. Difficile de savoir ce qu'il pensait vraiment. Mais Crusch ne l'écoutait pas. Elle était concentrée sur le vent, et là, elle découvrit un regret et un chagrin évidents. Bean, au moins, semblait bouleversé par les actes inhumains qu'il avait perpétrés contre Ferris, qu'il reconnaissait désormais comme son véritable fils. S'il avait pris Ferris comme sien dès le début et l'avait aimé comme n'importe quel autre père, les choses auraient été bien différentes. Auraient-elles été meilleures ? Crusch n'avait pas la réponse facile à cette question.

« Je suis désolé, je ne voulais pas m'arrêter. Notre salle de réception est occupée.

cupied, peut-être notre salon... Mais vous êtes venu pour autre chose aujourd'hui, je présume.

Bean reprit sa marche au moment même où Crusch commençait à croire qu'elle n'en pouvait plus. Crusch cligna des yeux, dissipant son chagrin, et répondit : « Oui. Et j'ai affaire à votre autre visiteur. Je sais que je m'impose, mais les choses iront plus vite si vous m'emmenez simplement dans votre salon. Pour nous deux. »

« Je vois. Alors, par ici, s'il vous plaît. »

Bean ne fit aucun effort pour résister, mais la conduisit au salon comme s'il s'y attendait. Ils traversèrent un couloir sombre – la lumière semblait volontairement tamisée – et montèrent un escalier étroit jusqu'au salon du deuxième étage.

Bean frappa. Une voix de femme répondit et la porte s'ouvrit. Une femme d'âge moyen apparut. À en juger par sa tenue, c'était la dernière domestique de la maison.

Le visage de la femme se figea en voyant Crusch. La duchesse se contenta d'un hochement de tête silencieux.

« Maître ? Pourquoi l'honorable duchesse... ? »

« Tu ne te souviens pas ? Je t'avais dit que je la ferais venir.

« Viens ici. Fais-lui du thé. » Sur les instructions sèches de Bean, la servante s'inclina devant Crusch et se glissa hors de la pièce. Crusch entra à son tour dans la pièce. Une voix la salua à son entrée.

« Tiens, tiens, nous avons là un jeune homme charmant. » Le propriétaire de la voix était un homme à l'air désagréable. Il était entièrement enveloppé d'une robe blanche ; il avait des cheveux gris courts et un visage de rat. Crusch n'était pas assez superficiel pour juger les gens sur leur apparence, mais une affinité pour la violence semblait profondément ancrée en lui.

Je vous demande votre indulgence ; sa visite était assez inattendue. Permettez-moi de vous présenter la duchesse Crusch de Karsten, souveraine de cette région. Madame, si vous me le permettez... ? » Debout à côté de Crusch, Bean l'annonça, puis tenta de passer au sujet de l'autre visiteur. Crusch hocha légèrement la tête, et Bean fit un geste vers l'homme à l'allure de rat. « Voici Miles. Il vend les antiquités que j'affectionne tant. Il va de pays en pays, vendant les objets les plus insolites... » Peut-être rien d'aussi étrange qu'une metia, mais de nombreux objets intéressants tout de même.

« Miles, Madame. Et je dois dire que vous êtes la plus belle duchesse que j'aie jamais rencontrée au cours de mes voyages. Je ne m'attendais certainement pas à vous rencontrer ici. Quel plaisir », dit l'homme à la tête de rat, reprenant doucement la parole de Bean. Ses paroles étaient parfaitement polies, mais il y avait une pointe de flagornerie.

Crusch ignora la plupart de ses propos. Elle murmura simplement : « Un antiquaire... ? »

« Madame a-t-elle un goût pour l'ancien et l'intrigant ? Il faudra que je visite votre illustre demeure une autre fois... »

« J'apprécie, mais ce ne sera pas nécessaire. Je suis encore trop jeune pour ressentir pleinement le poids de l'histoire. Il y a quelque chose dont j'aimerais te parler. »

Elle secoua la tête à l'invitation de Miles et tenta d'impliquer Bean dans la conversation. Ses soupçons à son égard s'étaient quelque peu atténués lors de leur conversation dans le couloir, mais depuis sa rencontre avec Miles, elle avait recommencé à douter. Malheureusement, il était très difficile de croire que cet homme prétendait être antiquaire. Il y avait huit ou neuf chances sur dix qu'il soit le marchand d'esclaves qu'elle recherchait.

Bean lui fit signe de s'asseoir sur le canapé. Miles et lui s'assirent en face d'elle. Crusch posa ses mains sur ses genoux, sans jamais baisser la garde. Venue seulement pour parler, Crusch ne portait pas d'épée. Cependant, elle était tout à fait capable de...

Elle se battrait avec un ennemi au corps à corps si cela arrivait. Mais elle ne ferait rien d'imprudent.

« Maintenant, Lady Crusch, de quoi souhaitez-vous parler ? »

« Hum. À vrai dire, ma visite d'aujourd'hui a été motivée par un rapport reçu par l'un de mes subordonnés. Il paraît qu'un personnage peu recommandable a récemment visité la Maison d'Argyle.

« Pourriez-vous parler de moi ? » demanda Miles en s'exprimant. « Si c'est le cas, je Je dois sincèrement m'excuser d'avoir obligé la duchesse elle-même à venir jusqu'ici. » Il avait le même ton servile qu'avant, mais son regard fixait Crusch ouvertement. Son regard était franchement troublant. Personne n'aime être regardé comme un objet qu'on évalue.

« Laisant de côté la question de savoir qui c'est exactement, on a dit à mon subordonné qu'il s'agissait d'un marchand d'esclaves. Je suis venu entendre la version de Bean Argyle. »

Miles fronça les sourcils en entendant Crusch exprimer ouvertement ses soupçons, mais l'attitude de Bean ne changea pas. Il tambourina sur la table avec ses doigts, l'air toujours aussi maussade.

« Je comprends vos inquiétudes », dit Bean. « Mais nous recevons très peu de visites ici. La seule personne qui entre et sort régulièrement, c'est Miles. »

« Donc vous dites que les rumeurs de traite des esclaves ne sont que cela ? »

Bean hocha fermement la tête. Elle ne sentait aucun signe de sa part, signe qu'il essayait de la tromper. En réalité, ses émotions étaient exceptionnellement faibles, comme s'il était désengagé. Loin de rassurer Crusch, cela la laissa avec une méfiance vague envers Bean.

Ses pensées furent interrompues par la femme de chambre, qui retourna dans la chambre.

« — Le thé est prêt », dit-elle, et elle posa un service à thé en argent sur le

Il s'assit à la table et versa tranquillement la boisson. Un doux arôme s'élevait du liquide chaud. Crusch perçut une pointe d'anxiété et d'incertitude chez la servante.

« S'il vous plaît, Lady Crusch », dit Miles. « Ce sera plus facile de parler si tu mouilles tes lèvres... »

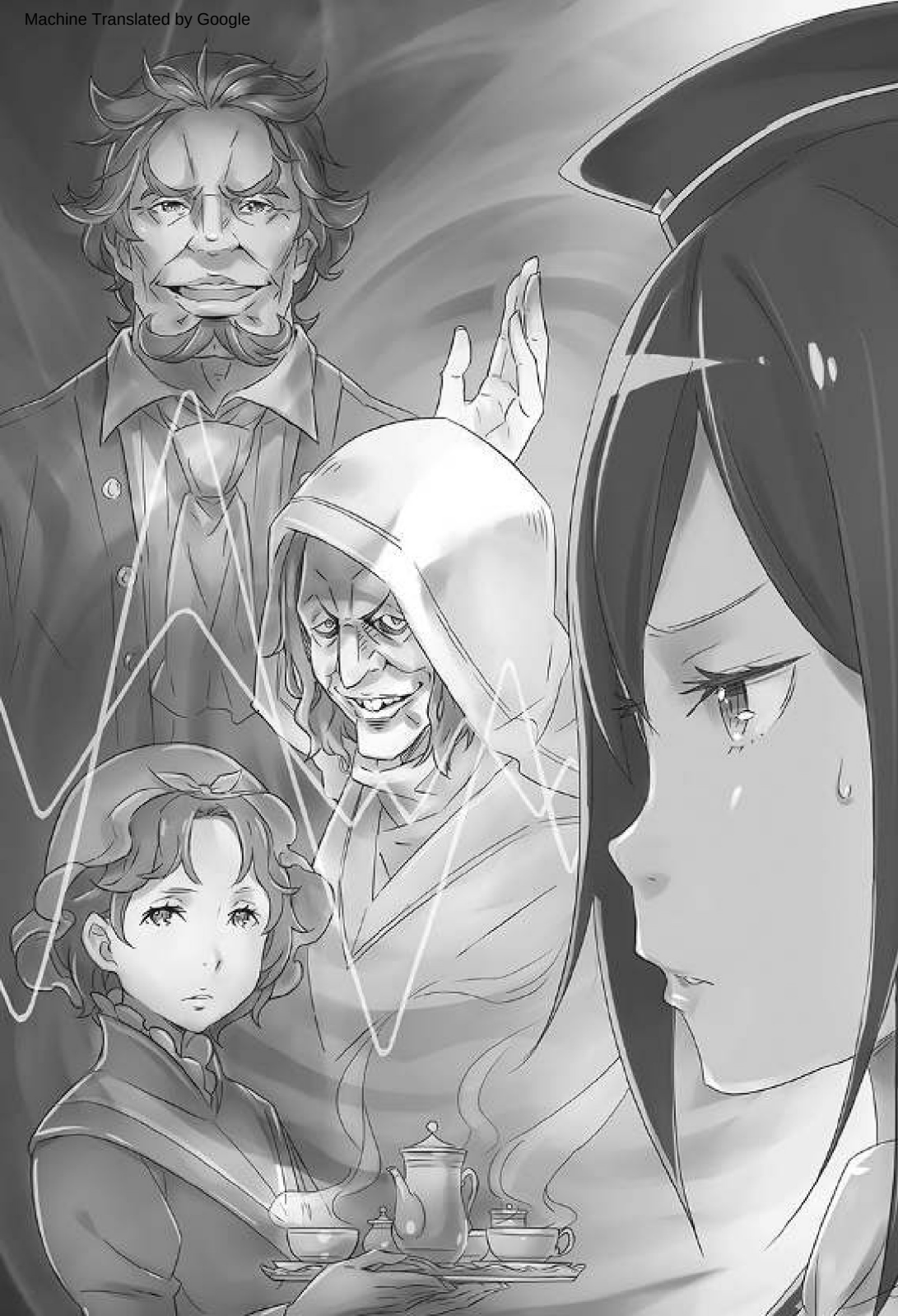
"C'est bon..."

La servante s'était retirée, mais Crusch se souvenait de sa nervosité. Combiné au regard inquisiteur de Miles, Crusch hésita à prendre la tasse. Bean et Miles ne lui prêtèrent aucune attention, sirotant chacun leur propre verre.

Les perceptions de Crusch sonnaient comme une alarme bruyante. Le thé qu'on lui avait offert la mettait sur les nerfs.

Si vous souhaitez dissiper tout soupçon, la première étape consistera à me montrer les biens que Miles aurait apportés. Ensuite, vous autoriserez les gens à inspecter cette maison. S'ils découvrent que les rumeurs sont infondées, je m'excuserai d'avoir douté de vous et vous offrirai une compensation. Mais...

« — Une compensation, dites-vous ? »



Il était difficile de croire que cette voix murmurée appartenait au même homme qui semblait si détaché quelques secondes plus tôt. Ces quelques mots étaient chargés d'un tourbillon d'émotions. Secs et pourtant saturés, un torrent émotionnel confus. La seule chose qu'elle pouvait comprendre, si tant est qu'elle comprenne quelque chose, c'était qu'il était obsédé par quelque chose...

« Une compensation », dit doucement Bean. « Oui, très bien. Si tu es prêt à le faire, les choses iront vite entre nous. »
Maintenant, elle sentait quelque chose d'effrayant émaner de lui, mais c'était trop tard.

— Ngh. Qu'est-ce que tu racontes... ? Crusch se rendit compte que ses lèvres ne parvenaient pas à formuler les mots, et un vertige la frappa. Sa main glissa de l'accoudoir du canapé et elle tomba par terre. Ses yeux tournoyèrent ; sa conscience vacilla.

Au moment où elle s'est rendu compte qu'elle avait été droguée, il était trop tard. Mais elle n'avait rien mis dans sa bouche...

Madame « Ha-ha ! » gloussa Miles. « Plus ils se croient grands, mieux ils tombent dans le panneau ! Ils ne veulent même pas boire un verre ? Tu devrais accepter l'hospitalité de ton hôte. Ça aide à chasser l'air vicié qui s'infiltre... » Il applaudit d'un ton moqueur, et toute politesse disparut de son ton. Son visage se tordit en une expression ignoble, et il passa une main sur la joue de Crusch. « Ah, j'adore voir une femme forte ramper. Ha-ha ! Tu feras un beau cadeau à emporter. »

Les mots ressemblaient certainement à ceux d'un esclavagiste, mais ce qu'il disait était insensé. Crusch était une duchesse du royaume de Lu-gunica. Toute personne sensée saurait que la prendre comme esclave était un suicide. Ce qui ne pouvait que signifier qu'il avait autre chose en tête que l'esclavage.

Bean s'agenouilla et regarda Crusch dans les yeux. « Je vous remercie de votre coopération, Duchesse. Sans vous, je n'aurais jamais pu atteindre mon objectif. »

« ... »

Son visage était inexpressif, tel un masque, mais ses yeux étaient passionnés. La colère y régnait, ainsi qu'une terrible pitié.

« Qu...e...t... e...nt... ? »

« Tu peux encore parler ? Je suis surpris. C'était censé te faire dormir immédiatement. » Bean semblait impressionné. Crusch se mordait la langue, s'accrochant désespérément à sa conscience.

Bean l'a attrapée par les cheveux, lui a tiré la tête et a dit : « N'est-ce pas évident ? Je veux récupérer l'enfant que tu m'as volé. Je veux ce garçon. »

6

« Tu as laissé Lady Crusch partir seule ?! Comment as-tu pu... ? Comment comptes-tu assumer la responsabilité s'il lui arrivait quelque chose ? »

La voix, presque un cri, résonna dans le bureau de Karsten. L'auteur de la voix hurlante et de la main qui s'abattit sur le bureau noir était Ferris. Il portait l'uniforme de la garde royale et était rentré au manoir bien plus tôt que prévu. L'endroit était en émoi.

— Avait-il vraiment renoncé à être chevalier après seulement dix jours ?

Personne n'osait se risquer à faire une telle blague alors que Ferris traquait. Il s'est dirigé dans le couloir, une expression de colère jamais vue auparavant se lisant sur son visage. Tout le monde s'est écarté de son chemin jusqu'à son arrivée au secrétariat, où il s'en est pris au chef du service.

« Attends un instant, Ferris. Je sais que tu es contrarié. Et je...
Je comprends, mais c'était la décision de Lady Crusch. Il y avait des
circonstances à prendre en compte...

« Les circonstances ?! Vous voulez dire ce qui pourrait m'arriver ? Je
sais ce qui pourrait arriver ! Et je m'en fiche ! Si cela avait permis de préserver
Dame Crusch du danger, j'aurais volontiers donné mon cœur, mon corps et
mon nom ! » Sa voix avait monté d'une octave. Malgré sa colère, sa pensée
était suffisamment rationnelle. Au château, Fourier avait expliqué ce que
Crusch manigançait. Et si Ferris comprenait qu'elle le faisait pour lui, se
mettre en danger pour lui allait à l'encontre de son but en tant que chevalier.

La Maison d'Argyle était tellement imprégnée de méchanceté que le peuple
ils ne considéraient pas les autres comme des êtres humains.

« Et pourtant, aucun d'entre vous ne fait passer Lady Crusch en premier... ! »

« Calme-toi, Ferris. Tu ne ferais que terrifier tout le monde.
autour de vous, et alors nous ne pourrions plus leur parler.

« Mais... ! » Les yeux de Ferris commencèrent à se remplir de
larmes. Quelqu'un passa un bras autour de ses épaules, celui-là même qui
venait de parler d'une voix si puissante. Un jeune homme aux cheveux
blonds. Le fonctionnaire que Ferris avait réprimandé retint son souffle à la vue
de cet homme.

« Votre Altesse Fourier ! Je ne savais pas que vous seriez avec Ferris... »

« Oui, car c'est moi qui lui ai révélé l'affaire, même si on m'avait
demandé de ne pas en parler. Et Crusch m'avait bien dit à l'avance que si les
choses tournaient mal, je devrais faire preuve de discernement. Je n'ai aucune
preuve, mais... j'ai un mauvais pressentiment qui ne veut pas disparaître. Il me
ronge. » Fourier porta la main à sa poitrine. Si le prince avait voulu tout cela, le
fonctionnaire ne pouvait certainement pas en vouloir à Ferris.

« Quoi qu'il arrive, le château royal est trop loin pour moi pour y faire face efficacement. Il était donc logique que je me rapproche du cœur de l'action. Et il était encore plus logique qu'un membre de la garde royale m'accompagne.

Fait « Est-ce que ça a du sens, Votre Altesse ? Je frémis à l'idée de ce que « Le capitaine nous le dira à notre retour... » Fourier jouait joyeusement son petit tour, mais Julius, pris dans toute cette affaire, baissa les épaules. Il ne semblait cependant pas particulièrement contrarié d'avoir été entraîné. « Si Votre Altesse voulait bien avoir la magnanimité de parler en notre nom... » ajouta-t-il.

« Puisque tout cela est de mon fait, vous pouvez me le laisser faire ! Euh, eh bien... je ne suis pas sûre que mes excuses auront beaucoup d'influence sur Marcus, mais au moins, vous ne serez pas seuls quand il vous réprimandera. Si vous tenez absolument à obtenir sa version des faits, je le ferai aussi.

« Des paroles rassurantes, Votre Altesse. Et maintenant, qu'en est-il de la duchesse de Karsten... ? »

Alors qu'un semblant de calme revenait dans la pièce, Julius les ramena à la question en cours. Le fonctionnaire, désormais hors de portée de distraire ses visiteurs, s'affaissa un peu et regarda Ferris d'un air gêné. « Il est vrai que Dame Crusch est allée seule inspecter la Maison d'Argyle », dit-il. « Mais Bardok a encerclé le domaine avec près de cinquante soldats. Les Argyliens manquent de ressources pour engager des mercenaires en ce moment. Même s'ils armaient leurs esclaves et les envoyaient, il serait facile de les maîtriser. »

« Mais que se passerait-il s'ils prenaient Lady Crusch en otage... ? »

J'admets qu'ils pourraient se sentir acculés au point de recourir à la violence, mais ils affronteraient Dame Crusch. Elle a un jour abattu un Lapin Géant d'un seul coup d'épée. Je doute qu'ils puissent la vaincre. Et elle a tout fait pour se préparer.

Le fonctionnaire a présenté toutes les raisons possibles pour avoir l'esprit tranquille,

Espérant apaiser Ferris. Certes, objectivement parlant, Crusch ne semblait pas désavantagé. Ferris aurait eu confiance en sa diligence si l'implication de la Maison d'Argyle n'avait pas perturbé ses émotions. Pourtant, un malaise persistait. Était-ce simplement une illusion née de ses propres difficultés avec sa famille de sang ?

« ..Attends, Ferris. Rien de tout ça ne calmerait mon anxiété persistante. »

« Votre Altesse ? » avait parlé Fourier juste au moment où Ferris commençait à se calmer et à se décider à faire confiance à Crusch.

Fourier avait changé. Ferris, en le regardant dans les yeux, eut l'impression de lire l'âme même du prince. Tous les assistants remarquèrent le changement chez Fourier.

Toux, toux ! Fourier regarda autour de lui, la salle retenant son souffle, et porta une main à sa poitrine avant de poursuivre. « Une inquiétude, je ne peux pas l'expliquer, me taraude. Ce n'est pas bon pour toi et Crusch de rester séparés. Il faut absolument que nous partions au plus vite... »

"Votre Altesse?!"

Les paroles de Fourier se transformèrent en une vague de toux rougeâtre. Ferris se précipita pour le prendre par les épaules, concentrant son attention sur le flux de mana dans le corps du prince. L'Académie Royale de Guérison avait reconnu Ferris comme son élève le plus accompli. S'il le voulait, il pouvait ramener quelqu'un de l'agonie à la santé. Ainsi, lorsque quelqu'un se plaignait de malaise, il avait l'habitude de l'examiner dès qu'il posait les mains sur lui.

"Quoi...?"

Fourier s'éloigna immédiatement des mains de Ferris. Avant ses doigts et le mana qui les traversait pouvaient faire leur

Au travail, le prince se leva, toujours en sueur et respirant fort.

« Vous allez bien, Votre Altesse ?! » demanda Julius.

Fourier a essayé de faire comme si de rien n'était. « Ce n'est rien Commandant. Toutes mes excuses pour vous avoir surpris. Je me sens beaucoup mieux maintenant, grâce à Ferris. Cela sembla satisfaire tout le monde, mais Ferris ne parvenait pas à oublier son choc.

« Euh, Votre Altesse, Ferri, je veux dire, je n'ai pas... »

L'inquiétude le transperçait tandis qu'il regardait Fourier s'essuyer la sueur tout en prétendant que tout allait bien. Mais la petite voix hésitante de Ferris fut soudain étouffée par un cri provenant de l'extérieur du bureau.

« C'est terrible ! Dame Crusch n'est toujours pas sortie du manoir Argyle, et une bataille a éclaté autour du manoir ! Les soldats prétendent combattre des cadavres vivants ! »

7

La première chose que Crusch a remarquée lorsqu'elle est revenue à elle était une odeur terrible.

« Nnnh... » gémit-elle. Sa gorge était sèche. Elle se pencha. Le sol. Et puis l'odeur lui emplit les narines, une puanteur si nauséabonde qu'elle en était presque douloureuse. On aurait dit des excréments d'animaux mélangés à de la pourriture ; dès qu'elle en sentit l'odeur, Crusch comprit qu'elle n'était pas au bon endroit.

Elle a réussi à s'asseoir d'une manière ou d'une autre, mais ses mains étaient menottées. Ses pieds aussi, et en plus, elle avait les yeux bandés. C'était une petite bénédiction que ses yeux soient simplement couverts plutôt que

éteint, mais Crusch ne pensait pas à de telles choses à ce moment-là ment.

« Je ne semble pas avoir de blessures graves. Est-ce qu'ils ont... une marge de négociation avec moi... ? »

Elle se souvenait des instants précédant sa perte de connaissance. Bean et Miles avaient utilisé une sorte de concoction pour l'endormir. Il y avait quelque chose dans le thé, mais c'était un antidote, pas une toxine. La drogue se trouvait dans la pièce, et seul Crusch, trop méfiant pour boire, avait succombé. Mais cela la dérangeait qu'il y ait autant de failles potentielles dans le plan.

« Si j'avais été négligent et que j'avais bu le thé, cela n'aurait pas fonctionné. »

« ...Si vous aviez fait cela, nous aurions fait quelque chose de bien plus terrifiant. »

Elle ne s'attendait pas à une réponse, mais elle en reçut une. Cette voix inoubliable n'appartenait qu'à Bean. Elle avait senti quelqu'un à proximité, mais elle n'aurait jamais deviné que c'était l'agresseur lui-même. Crusch ne laissa rien paraître de son choc.

Au lieu de cela, elle laissa échapper un rire incongru.

« Tu ne cesses jamais de me surprendre. Ça, au moins, me rend Je pense que tu es apparenté à Félix. »

« Tu ne sais pas à quel point je suis reconnaissant d'entendre ça de la part de quelqu'un. « Qui est le plus proche de ce garçon ? Cela me conforte dans l'idée que nous partageons un lien de sang. »

« Tu sembles terriblement intéressé par le fils que tu as abandonné il y a près de dix ans. » Elle ne voyait pas Bean, mais son ton était calme – et pourtant, cela ne faisait que révéler la profondeur de sa folie. Crusch trouvait cela plus dangereux que s'il avait été hystérique.

« Je te l'ai dit. J'ai besoin de lui. Et tu vas me l'amener. »

« Tu as raison, quand Félix découvrira ce qui m'est arrivé, Il va probablement arriver en courant. Mais vous aurez d'abord un autre problème à régler. Mes subordonnés savent que je suis là, et ils ne tarderont pas à remarquer mon absence et à s'abattre sur cet endroit comme une avalanche.

La compétition allait opposer une duchesse à un noble subordonné sans rang. La différence de puissance militaire était indéniable. L'issue était prévisible.

Fuir serait tout aussi futile. S'ils le voulaient, Bean et Miles pourraient prendre la tête de Crusch, mais cela ne ferait que doubler leur arrêt de mort.

« Je n'essaierai pas de te convaincre de te rendre. Mais que prépares-tu ? Je ne comprends pas ce que tu as à gagner en me mettant dans cette situation. »

« Je vois qu'avoir les yeux bandés et être enchaîné ne t'a pas rendu plus docile. J'imagine que la famille ducale est vraiment plus dure que nous. Eh bien, ça ne fait que me faciliter la tâche. »

« Je suppose que tu n'as pas l'intention de me répondre ? »

À cette question, Bean ne ménagea aucune réponse ; Crusch entendit ses pas s'éloigner. On entendit un bruit de boue humide souillant la semelle de ses chaussures. Apparemment, il y avait ici quelque chose d'insalubre, outre la mauvaise odeur.

« Oh, oui », lança Bean à Crusch, comme s'il venait de se souvenir de quelque chose. « C'est ici que Félix passait ses journées, il y a bien des années. La pièce qui vous a poussé à nous l'éloigner. Peut-être le comprendras-tu encore mieux maintenant. »

« ... Vraiment ? C'est très gentil de ta part », répondit-elle d'une voix

Un ton sarcastique. « Je ferai en sorte de mettre cette expérience à profit. » Bean émit un grognement de colère. Cette fois, les pas s'éloignèrent jusqu'à ce qu'elle ne les entende plus, et Crusch, les yeux bandés, se retrouva seule.

« Alors c'était la chambre de Ferris... » murmura-t-elle pour elle-même.

Crusch repensa à sa rencontre avec Ferris. Si Bean disait vrai, alors elle était sous terre. La pièce où le garçon-chat avait été enfermé enfant se trouvait sous la maison.

Les menottes qui lui enserraient les mains et les jambes étaient en métal, difficiles à retirer. L'attitude de Bean suggérait qu'il avait un plan en tête pour s'occuper des gardes qui accompagnaient Crusch. Elle comprit alors : elle était dans une situation désespérée. Mais rien de plus.

« Ce n'est pas tout à fait ce à quoi je m'attendais, mais c'est un peu trop tôt pour abandonner. »

Être drogué et kidnappé n'avait certainement pas fait partie son plan. Mais si cela lui permettait de découvrir les secrets de la maison, alors cela en valait peut-être la peine. Elle n'avait qu'une seule vraie préoccupation...

« Je suppose que c'était trop demander de penser que je pourrais finir ça avant... avant que Ferris ou Son Altesse ne s'inquiètent.

Tous deux seraient sans doute profondément inquiets en apprenant ce qui lui était arrivé. Cette pensée la tourmentait bien plus que toute question relative à sa propre sécurité.

8

Il y avait un sort secret appelé le Sacrement de l'Immortel

Roi.

C'était l'une des magies exceptionnelles, prétendument créée par une sorcière qui tenait le monde sous son emprise avant que la connaissance ne soit perdue. En bref, il permettait à son utilisateur de contrôler les cadavres selon sa volonté. On disait que la sorcière qui avait inventé le sort pouvait ramener les morts à la vie, mais cette partie du sort n'avait jamais été transmise.

La majeure partie du rituel avait disparu des mémoires ; il était impossible de reproduire le moindre effet du sort, hormis l'animation des cadavres. Et même cette manifestation la plus élémentaire était quasiment impossible à réaliser sans un lanceur de sorts doté d'une affinité naturelle pour le sort.

C'était une affinité très rare : personne n'était connu pour l'avoir possédée depuis plus de cent ans.

« Je suis impressionné que nous ayons réussi à reproduire les effets aussi loin. » Miles haussa les épaules avec joie en regardant le cadavre errer, une odeur répugnante s'en dégageant.

Un sourire sombre éclaira son visage. Il n'éprouvait aucune répugnance pour le corps ambulant. Les morts lui étaient familiers. C'était simplement que ceux qui dormaient habituellement s'étaient réveillés.

« Un nom terriblement intimidant pour un pouvoir aussi utile », a-t-il déclaré. « Les morts font de si bons ouvriers. Je n'arrive pas à croire que nous ayons oublié cette capacité. »

« Les gens normaux ne penseraient pas à confier les morts à des travaux manuels. »

« Ah, maître, bon retour. »

Du milieu des morts surgit un homme vivant, dont le visage ne différait pourtant pas de celui des zombies. Un mort-vivant qui contrôlait les défunts par magie secrète, tandis que Miles était

Le méchant qui travaillait avec lui. C'était un lieu submergé par une vague incessante de péchés.

« J'ai depuis longtemps perdu le bon sens de m'en préoccuper. Et comment va notre petite princesse dans sa chambre souterraine ? »

« Toujours aussi provocateur. Ceux qui naissent nobles sont vraiment d'une autre espèce. »

« Bien . Ça sera encore mieux quand je la briserai enfin. Tu n'as... rien à lui faire, n'est-ce pas ? »

« Je ne m'intéresse pas à ce genre de choses. Elle n'est qu'un appât pour attirer mon attention. « Mon fils est là. » La question n'était pas vraiment nécessaire, mais Bean y répondit tout de même avec sang-froid. « Comment ça se passe dehors ? »

« Oh, très occupés. Les soldats tant vantés de Sa Seigneurie semblent hors d'eux à la vue de nos combattants morts-vivants. Je suppose qu'il serait moins humain de ne pas être effrayé par ces visages pourris. »

Depuis le deuxième étage du manoir, on pouvait observer le tumulte extérieur. Les soldats que Crusch avait amenés livraient une bataille acharnée aux morts-vivants déchaînés. À peine les zombies tués, ils se relevaient, encore et encore. De quoi faire réfléchir le plus courageux des héros.

« Nous leur avons fait part de nos exigences. Quelle est leur réponse ? Avez-vous vu mon fils ? »

« J'ai bien peur de ne pas pouvoir te le dire. Je ne sais même pas à quoi il ressemble. J'ai vu des dragons terrestres partir, donc je suppose que leur quartier général a été informé, mais je ne vois aucun demi-humain. »

« ...Ne parlez pas de ce garçon comme s'il s'agissait d'un animal. C'est mon fils, qui partage mon sang.

Miles avait prononcé le mot interdit ; Bean lui lança un regard noir. Il ne semblait pas tout à fait sain d'esprit, alors Miles leva les mains et recula précipitamment.

Ce mot revenait si souvent sur les lèvres de Bean. Il semblait obsédé par ce mot. C'était peut-être logique, puisqu'il ne rappelait pas l'enfant par amour. Même Miles éprouvait une certaine sympathie pour le garçon. Voir sa vie gâchée à cause des convictions ferventes mais erronées de son père était un cauchemar.

« Eh bien, cela ne veut pas dire que je vais me retenir ou faire preuve de pitié. »

Bean contemplait le champ de bataille avec des yeux brillants, attendant le retour de son fils. Derrière lui, Miles était assis sur un canapé épargné par les cadavres et attendait le bon moment. La maison débordait de mauvaises intentions et de la puanteur de la chair en décomposition. Mais il n'avait plus qu'à attendre que le moment soit venu.

9

Ferris et les autres arrivèrent au domaine d'Argyle et découvrirent que l'endroit était devenu un champ de bataille. Ils avaient poussé leur carrosse-dragon à fond, et cela avait quand même pris plusieurs heures. À leur arrivée, l'endroit était devenu un véritable enfer.

Guerriers morts-vivants « C'est donc ce qu'ils voulaient dire par... » murmura Ferris. Un homme s'avança en titubant, la pointe d'une lance plantée dans la tête. Ce qui coula de la blessure n'était pas du sang rouge vital, mais du pus jaune. L'homme s'effondra au sol. Pourtant, malgré ce qui était manifestement une blessure mortelle, il agita son corps, extrayant la lance, puis, apparemment indifférent à son crâne fracassé, tendit les bras et tenta de s'attacher au prochain soldat qu'il croisa.

« Un sortilège obscur qui ressuscite les morts. C'est donc le Sacrement du Roi Immortel. » Julius avait lui aussi observé, et il parla d'une voix chargée de fureur face à cette scène horrible. Julius était calme comme d'habitude, mais il était profondément ému. Il était rempli d'une juste indignation pour ceux dont la vie avait été blasphémée par cette magie. Il avait la main sur la poignée de son épée, et il semblait prêt à foncer à tout moment.

— Ne fais pas ça, Julius. Je ne te laisserai pas passer devant. La voix qui retenait Julius était celle de Fourier, qui observait la situation depuis l'intérieur du carrosse. Les paroles sévères du prince firent disparaître la tension des épaules de Julius, comme s'il était gêné par sa propre impétuosité.

« Mes excuses. Ce spectacle est tout simplement horrible et a suscité ma colère. »

Je comprends vos sentiments. Ce n'est pas une situation que nous pouvons ignorer. Mais si nous faisons le mauvais choix, cela pourrait entraîner des sacrifices inutiles. Nous devons éviter cela.

Fourier se tourna ensuite vers Ferris, qui tressaillit légèrement sous l'intensité du regard de son ami. Fourier était sous l'emprise de l'air autoritaire et tranchant qu'il avait affiché au château et au manoir. Cela lui était déjà arrivé, mais cette fois-ci, c'était d'une autre ampleur. D'ordinaire, Fourier ne ressemblait pas à un membre de la famille royale – au sens noble du terme – mais son héritage était désormais manifeste.

« Selon Bardok, il faudra trois heures pour rassembler suffisamment de
« Nous avons la force nécessaire pour détruire l'ennemi. Il faut leur faire gagner du temps pour que le pire n'arrive pas avant. » Fourier observa le champ de bataille. « Bien sûr, nous voulons protéger les innocents. Vous comprenez tous les deux ? » Ferris et Julius hochèrent la tête.

Les guerriers morts-vivants étaient déployés contre les soldats de Crusch, qui encerclaient la maison d'Argyle. Ils semblaient être au moins deux cents, soit quatre fois plus de forces amies.

Mais si les morts-vivants avaient l'avantage d'être difficiles à détruire, leur capacité de réflexion et d'élaboration de stratégies avait disparu. Le fait que le cordon n'ait pas été brisé malgré leur infériorité numérique en était la preuve.

À cet instant, Bardok, le haut gradé que Crusch avait amené avec elle, s'efforçait de rassembler les forces nécessaires pour combler la disparité numérique. Une fois ces forces réunies, il serait facile de vaincre les guerriers morts-vivants.

« Mais cela signifie que Lady Crusch pourrait... »

Si nous ne sauvons pas Crusch, nous pourrions avoir un million d'hommes et cela ne servirait à rien. De plus, il semble que le cerveau, Bean Argyle, réclame un certain Felix Argyle.

À peine eurent-ils terminé le message urgent concernant l'apparition des guerriers morts-vivants qu'ils apprirent que Crusch avait été pris en otage à la maison Argyle. Une lettre signée par Bean lui-même exigeait qu'ils livrent Ferris en échange de la sécurité de Crusch.

Bien sûr, ils n'étaient pas assez stupides pour tomber dans le panneau.

« Mais nous ne pouvons pas non plus simplement rejeter sa demande », a déclaré Fourier.
« En attendant de voir la duchesse, nous devons donner la priorité à sa sécurité, et cela peut signifier aller à la table des négociations. »

« Ouais, une table construite. C'est la pire façon possible de
« Négocier... » dit Ferris, sans dissimuler sa frustration. Il lança un regard noir au manoir Argyle.

En temps normal, revoir sa maison natale pourrait être nostalgique, mais Ferris n'éprouvait rien d'aussi agréable pour cette maison. Il ne l'avait jamais vue de l'extérieur comme ça. Dans ses souvenirs, elle n'existait que dans l'obscurité de cette pièce en sous-sol.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » demanda Fourier. « La lettre de Bean disait

que toi et toi seul serais autorisé à traverser les morts-vivants. Crois-tu qu'on puisse lui faire confiance ?

Les guerriers bondissaient sans pitié sur tout ce qui se trouvait à proximité. Ils n'en vinrent jamais à s'attaquer, mais ils ne semblaient pas capables de faire plus que distinguer les vivants des morts. Mais ce n'était pas une raison pour hésiter.

« J'y vais. Dame Crusch sera en danger si je n'y vais pas. »

Pour Ferris, la vie de Crusch était plus importante que la sienne, plus précieuse que le monde entier. Il donnerait n'importe quoi pour la récupérer. Et certainement lui-même.

« Ferris... »

« Vous ne pouvez pas m'arrêter, Votre Altesse. C'est vous qui m'avez amené ici. »

« Je n'essaierai pas de t'en empêcher. Je sais que tu partirais même si je le faisais. Parce que tu es le chevalier de Crusch. Je suis sûr que tu la protégeras. »

Ferris était déjà en route, et Fourier lui répondit sans hésitation.

À ces mots, Ferris eut l'impression d'avoir mille armées derrière lui. Après tout, les paroles de Fourier étaient en partie à l'origine de ses ambitions de chevalier, en partie de sa nature. La fierté le gonflait. Mais Fourier continua.

« Mais tu ne devrais pas le faire au prix de ta vie. Je veux que toi et Crusch rentriez sains et saufs. Parce que tu es ma vie. Si tu es un véritable membre de la garde royale, tu obéiras à mes ordres. »

« — »

« Tu dois revenir. Je ne perdrai pas un ami à cause d'une chose pareille. »

Ferris n'avait même pas de nom pour l'émotion qui montait en lui. Dans son cœur. Fourier avait appelé Ferris son ami à de nombreuses reprises auparavant, et chaque fois, Ferris était tout aussi choqué que la première fois que cela s'était produit, tout aussi sans voix.

« Oui, Votre Altesse ! »

Et puis il partit, son ami le regardant partir avec une familiarité, regard audacieux sur son visage.

Devant Ferris se trouvait le lieu horrible de sa naissance, la maîtresse qu'il chérissait et la famille qu'il avait laissée derrière lui.

« Tu as l'air contrarié, Julius. »

Fourier a parlé à Julius alors qu'ils regardaient Ferris rapetisser la distance. Julius serrait les poings.

Apparemment, Bean disait vrai dans sa lettre, car les guerriers morts-vivants avaient complètement ignoré Ferris alors qu'il approchait de la maison. On ne pouvait pas en dire autant des autres soldats humains, sur lesquels les zombies se jetaient sans pitié.

Julius était au moins soulagé de voir Ferris passer sain et sauf, mais il ne pouvait s'empêcher d'être frustré par sa propre impuissance.

« Je me sens pitoyable de l'accompagner ici et pourtant de ne rien pouvoir faire ! À quoi bon être chevalier si je ne peux pas aider mon ami dans ses moments difficiles ? »

« Ne vous emportez pas ainsi », répondit Fourier. « Il y aura bien des moments où vos forces seront nécessaires. La contrariété de cet instant n'est pas un signe d'impuissance. »

« Euh... merci. » Julius ne s'attendait pas à de telles paroles de la part de Fourier, mais sa surprise fut submergée par le respect. Le quatrième prince, Fourier Lugunica, n'était pas réputé pour son don pour les flatteries.

En effet, toute la famille royale était très conviviale ; de ce fait, elle était inapte à diriger l'État. L'administration de Lugunica fut donc confiée aux nobles de haut rang et au Conseil des Anciens.

C'est du moins ce que croyait tout le monde dans la nation, et Jules lui-même pouvait Il ne pouvait nier qu'il l'avait supposé jusqu'à présent. Mais en voyant Fourier, il se demanda si le prince était vraiment de bonne compagnie. Il se rendit peu à peu incapable de croire les rumeurs qui se répandaient comme une traînée de poudre dans le château royal.

« Vous pensez que je ne ressemble pas du tout à ce que vous avez entendu. »

« —! »

« Du calme, pas de quoi s'étonner. Je ne pouvais pas ignorer les rumeurs qui circulaient à mon sujet au château royal. D'habitude, je n'y prête pas beaucoup d'attention. Mais je me sens particulièrement lucide aujourd'hui. Au moins assez pour sonder le cœur d'un serviteur sincèrement préoccupé par notre nation. »

Un nouveau souffle de crainte envahit Julius, qui sentit que Fourier avait deviné son indiscretion. Le sage qui soupirait tristement à côté de lui dans la voiture n'était pas homme à se laisser juger par les rumeurs. Pourtant, si ses yeux voyaient tout, il respirait aussi la sympathie.

« Ferris va défier sa famille biologique. C'est le devoir de ses amis de soutenir ce qui lui manque. »

« Ferris... ? Votre Altesse le considère-t-elle comme un ami ? »

« Bien sûr. Et si vous aussi, nous sommes dans la même situation. » Julius trouvait la situation vertigineuse. Fourier regarda pensivement vers le manoir. Ses yeux écarlates parcouraient la maison et les soldats morts-vivants qui combattaient à l'extérieur.

« Si Crusch est à l'étage supérieur, alors Ferris pourrait être capable de

réussir quelque chose... Mais sinon, nous devons compter sur toi, Julius. Prends cela à cœur et attends ton heure. » Julius accepta respectueusement les paroles de Fourier. Le chevalier prit douloureusement conscience de son propre orgueil. Ces derniers temps, il avait eu maintes occasions de corriger ses suppositions inconscientes, concernant Ferris et d'autres sujets. Il n'avait aucun droit de prendre les autres à la légère, ni aucune raison d'être pris à la légère par les autres.

« Je vois que j'ai encore beaucoup de choses à réfléchir. »

Julius posa la main sur la poignée de son épée et attendit le moment où il serait appelé à la dégainer. C'était à lui, en tant que chevalier de la Garde royale, que Fourier avait été confié.

Sa véritable valeur en tant que membre de la garde serait testée sur le champ de bataille aujourd'hui.

10

« Bienvenue à la maison, Maître Félix. »

Ferris se sentit mal à l'aise lorsque la servante sortit pour l'accueillir. Il ne savait pas vraiment s'il se souvenait de la femme d'âge moyen. Mais elle semblait le reconnaître. Il fut particulièrement frappé par la façon dont elle plissait les yeux, comme si elle cherchait à se souvenir de quelque chose.

Rien de tout cela ne lui donnait d'affection pour une personne qui s'était alignée sur les Argyles.

« Épargne-moi les banalités. Où est Lady Crusch ? »

— Le maître attend. Si vous voulez bien me suivre...

Pendant un instant, la servante sembla tenir quelque chose...

Elle avait tout remis en question avant de répondre. Elle n'avait pas répondu à sa question, mais lorsqu'elle s'était retournée et était entrée dans la maison, il l'avait suivie, sachant qu'il n'avait pas d'autre choix.

Une odeur nauséabonde flottait dans le couloir sombre. Des guerriers morts-vivants étaient également postés à l'intérieur du manoir ; ils produisaient divers bruits de grattement. Sans personne à attaquer – Ferris et la servante n'étaient pas leurs cibles –, ils restaient plantés bêtement ou affalés contre le mur, sans donner la moindre impression de vie.

Les yeux de Ferris allaient ici et là alors qu'ils se déplaçaient dans la maison.

« Tu te sens nostalgique ? » lui demanda la servante. Elle semblait avoir mal compris ce qu'il cherchait.

Avec une ironie non dissimulée, il répondit : « Pas spécialement », et haussa les épaules. « Je ne me souviens pas assez bien de cet endroit pour en ressentir de la nostalgie. Et même si c'était le cas, il n'y avait aucun cadavre la dernière fois que j'y suis allé. »

Tandis qu'il parlait, Ferris donna un coup expérimental à l'épaule d'un des zombies immobiles dans le couloir. Il s'attendait presque à ce qu'il ne réagisse pas, quoi qu'il fasse, mais lorsqu'il réalisa qu'il l'avait touché, ses yeux se tournèrent vers lui.

« Je suis étonnée que tu puisses te résoudre à les toucher », dit la servante.

« Les cadavres ne sont pas une nouveauté pour moi. J'en ai vu beaucoup. Gravement blessé aussi. Mais je ne suis pas venu ici pour discuter.

« — »

La servante ne répondit pas. Ferris lui avait répondu parce qu'il ne voulait pas ignorer la femme, mais il n'était pas d'humeur à parler. Il avait ressenti un nœud au ventre dès son entrée dans cette maison. Il avait reconnu le psy...

C'était un phénomène écologique, un témoignage de la profondeur avec laquelle il méprisait cet endroit.

Après que Ferris eut interrompu leur conversation, la femme de chambre le conduisit en silence au deuxième étage. Elle frappa à la porte du salon et cria :

« Monsieur, je vous l'amène. »

Un homme répondit doucement, intérieurement. Ferris ne se souvenait pas de la voix, mais elle lui fit froid dans le dos. Ni son esprit ni son corps ne la reconnurent, mais son âme, si.

« — Tu es revenu, Félix. »

Lorsque Ferris entra dans la pièce, il fut confronté à un grand, Un homme barbu. Ferris leva les yeux vers le visage de l'homme, et enfin, quelque chose brilla dans sa mémoire. L'homme avait les mêmes cheveux châtain et les mêmes yeux jaunes que Ferris – c'étaient presque les seuls éléments qui les distinguaient comme parent et enfant, mais il était de plus en plus convaincu qu'il s'agissait du même visage qui le surplombait encore plus haut, neuf ans plus tôt.

« Ouais... je suppose que c'est à ça qu'il ressemblait », murmura Ferris en parvenant enfin à associer ses souvenirs au visage de son père, Bean Argyle. Des mots dénués d'émotion pour des retrouvailles avec son propre père. La servante, les entendant, fronça les sourcils, mais sa réaction fut éclipsée par celle, bien plus grandiose, de Bean. un.

Il prit Ferris par les épaules avec ses grandes mains et dit :
« J'aimerais savoir comment tu vas... mais d'abord, je dois te demander ce que tu portes. Tu es si mince, et tu portes des vêtements de femme ? J'espère que les opinions perverses de la duchesse de Karsten sur le genre n'ont pas déteint sur toi. »

« — »

« Ton teint est assez beau, mais tes bras et tes jambes sont si minces... Quel spectacle terriblement cruel ! » Bean tordit son visage

Le chagrin l'envahit, poussant un cri au-dessus de son fils adulte. Ferris le regarda sans expression, mais avec un froid intense dans les yeux.

Cette tenue est un signe de mon lien avec Crusch, et je suis mince parce que- À cause de presque dix ans de maltraitance dans cette maison. C'est cruel, certes, mais de qui est cette cruauté ?

« Mais très bien ! Laissons ça de côté ! Tu es rentré. En tant que père, ça me fait plaisir. » Apparemment inconscient de l'expression glaciale de Ferris, Bean esquiva un sourire et tenta de prendre son fils dans ses bras. Ferris évita prestement son étreinte, se glissant sur le côté tandis que Bean trébuchait.

Ferris scruta rapidement la pièce, mais il laissa échapper un soupir quand il ne trouva aucun signe de Crusch.

« Assez parlé », dit-il. « Rendez-moi Lady Crusch. Ensuite, j'espère que vous et cette maison disparaîtrez. »

« Quelle façon de saluer ton père ! Ne te méprends pas, Félix. Je suis ravi que tu sois sain et sauf, mais je ne suis pas assez généreux pour céder à ton impertinence. Si tu penses être sur un pied d'égalité avec moi à cause de ce qui s'est passé, tu te trompes. »

« — ! Comme si j'allais penser ça ! » Il répondit à l'explosion de colère de Bean par la sienne. Ce qui avait été fait à Ferris dans cette maison, il ne le prendrait jamais à la légère au point de l'utiliser comme moyen de pression.

Ferris possédait ses oreilles d'animal depuis sa naissance et, presque immédiatement après sa naissance, il fut enfermé dans cette pièce du sous-sol. Ses parents étant des humains ordinaires, la présence de ses oreilles de chat était interprétée comme un signe d'infidélité de sa mère.

Bien que confiné dans la sombre chambre souterraine, Ferris avait reçu une éducation minimale. Mais une fois sorti de l'enfance, son traitement s'aggrava. Après cinq ans, il fut contraint d'entrer dans une autre pièce souterraine encore plus petite que la précédente.

D'abord, il y passa cinq ans, ne faisant rien d'autre que dormir et veiller. Il passa sa vie dans l'obscurité, sans raison d'être ni sens à sa vie.

C'était Crusch qui l'avait sorti de là – Crusch, qui était courageuse depuis son enfance. Elle emmena Ferris au soleil, et il devint humain.

C'est grâce à Crusch que Ferris a gagné l'humanité pour la première fois.

« Sans Dame Crusch, je ne serais pas qui je suis ! Alors rends-la-moi, tout de suite ! Je me fiche de te prendre pour une idiote ! Je me fiche des pères ! Je ne plaisante pas ! »

Le doux visage de Ferris était tordu par la rage ; il montrait ses dents et frappa le sol. Il brandit ses propres armes vers Bean.

« Regardez ces bras maigres ! Je ne peux pas manier une épée ! Je ne peux pas tenir un bouclier ! Je suis son chevalier, et ces bras inutiles ne peuvent même pas se battre pour elle ! Et mes jambes ne valent pas mieux ! Je ne peux ni courir vite ni sauter haut... »
Je ne peux rien faire ! Tout ce que je veux, c'est la protéger, et je n'y arrive même pas !

Une fois, Crusch l'avait fait sortir de cette maison, et il avait été Étant donné son rôle de serviteur, Ferris avait tout fait pour lui être utile. Il avait tenté de prendre l'épée et de devenir chevalier. Mais il s'était retrouvé sans le corps nécessaire pour accomplir ce devoir.

Tu me l'as volé ! Tu me l'as volé et tu m'as laissé vide... Lady Crusch m'a donné mon mode de vie, ma façon d'être !

Il n'avait plus rien, mais Crusch l'avait encouragé à vivre comme il le faisait maintenant. On l'avait traité de cas désespéré, ridiculisé pour ses « penchants étranges », mais la seule chose qui comptait pour Ferris était ce que Crusch lui avait demandé. Et, ici plus que partout ailleurs, allait-il s'en détourner ?

« Et après tout ce que tu as fait, tu veux encore me voler ! Vas-tu encore me voler quelque chose qui compte plus que ma propre vie ? ! Tu ne le feras pas, bon sang... ! Bon sang ! »

S'il avait pu, Ferris aurait abattu le diable qui se faisait appeler son père sur-le-champ. S'il avait pu, il l'aurait brûlé par magie et aurait jeté ses cendres dans une rivière.

Mais Ferris ne pouvait faire aucune de ces choses. Il n'en avait pas le pouvoir.

« — »

Bean resta silencieux tandis que Ferris le fustigeait. L'émotion du garçon le submergea, et il regarda son enfant avec un visage impassible, comme masqué. Ses yeux n'étaient pas tout à fait humains ; ils ne semblaient fixés nulle part.

« ..As-tu dit tout ce que tu avais à dire ? » demanda-t-il finalement.

« H-hein ? »

« Si tu as quelque chose à dire, alors dis-le. Je suis ton père. Je peux ignorer une crise de colère enfantine. Tu dois avoir beaucoup à dire après toutes ces années de séparation. »

« — »

Ferris fut choqué et réduit au silence.

Il avait mis son cœur et son âme à nu, et Bean considérait cela comme un simple accès de colère.

Mais en même temps, il comprenait. Cela lui semblait tout à fait logique.

Il n'y avait rien à gagner à chercher un dialogue avec cela. mec. Il aurait dû le savoir depuis le début.

—J'aurais dû savoir qu'il n'avait rien laissé dans cette maison.

Il laissa échapper un soupir. Ce n'était ni du désespoir ni de la déception. Il avait simplement compris comment les choses se passaient.

« Pourrais-tu arrêter de t'appeler mon père ? Ça me rend malade. »

« Je pardonne même ton attitude provocatrice. Un père et son fils ont besoin
« Ne faites pas de cérémonie lors de leurs retrouvailles. »

Ferris vit que Bean n'avait aucune intention de l'écouter. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais discuté avec son père, et il faillit rire en réalisant que c'était bien lui. Son propre père était bien plus profondément imparfait qu'il n'aurait pu l'imaginer.

Ou bien cette rébellion est-elle le signe que tu veux être traité comme un homme ? Je pourrais être tenté d'envisager cette idée. Si nous sommes tous deux des adultes égaux, il y a une autre façon d'aborder cette discussion.

« ...Et c'est quoi ça ? »

« Élaborer nos points de vue respectifs afin d'obtenir ce que nous voulons. »

Bean passa une main importante dans sa barbe en faisant le tour du canapé. Il posa les mains sur le dossier, se pencha en avant et regarda Ferris.

« Je vous ai appelé ici parce que j'ai des affaires à régler avec vous. »

« Tu aurais pu simplement m'envoyer une lettre. Même si je l'aurais déchirée. »

« J'admets que c'était une façon détournée de procéder. Mais c'était nécessaire. Je devais tester le Sacrement du Roi Immortel – et tes pouvoirs ! » Il était presque en train de cracher quand il eut terminé.

« Alors voilà... » Ferris comprit enfin pourquoi il avait été convoqué. Bean ne s'intéressait pas à ses capacités physiques.

« Tu avais besoin de ma magie... »

« Exactement. Mais ne sois pas déçu. L'aptitude à la magie de l'eau qui sommeille en toi est la preuve éclatante que nous sommes liés par le sang. La maîtrise de la magie de l'eau s'est transmise de génération en génération chez les Argyles. Aucun enfant illégitime ne pourrait la posséder ! »

« Eh bien ! Tu as de la chance ! Félicitations. » Ferris applaudit lentement. Bean pouvait prouver tous les liens familiaux qu'il souhaitait. Ferris était bien trop aliéné pour s'en soucier.

Mais Bean se rapprocha de Ferris, comme si c'était le plus important. « C'est là que commence notre conversation d'adultes égaux. Si tu veux quelque chose de quelqu'un, tu dois être prêt à offrir quelque chose de valeur similaire en retour. Oui ? »

« — »

« Mais qu'en sais-tu ? Rien. Alors j'ai pris la liberté de fixer le prix pour toi. Si tu me donnes ce que je veux, je te rendrai ta précieuse duchesse. C'est le marché. »

« Tu ne penses pas que tout cela est un peu illogique ? »

« La logique est sans faille. Il n'y a rien d'étrange là-dedans. »

Bean avait donc utilisé de ces moyens ridicules pour jouer les tyrans. Il avait pris Crusch en otage, non pas pour que Ferris l'écoute, mais simplement pour négocier avec lui.

Papa « C'est tellement stupide que ça passe de l'autre côté et redevient logique, je suppose... Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?
Tu veux que je t'appelle ?

« Ce que je veux est simple. Et avec tes capacités, ça devrait l'être.

C'est assez facile, toi ! » Bean ignora le coup avec un regard triomphant et cria à la femme de chambre, qui se tenait tranquillement dans le coin.

Elle lui fit un signe de tête. « Je l'emmène ? Ou préférez-vous nous accompagner ? »

« Hmm... Très bien. Montre-nous-les tous les deux. Ça fait si longtemps que Félix n'a pas fait une petite promenade avec son père. Je suis sûr qu'il apprécierait. Pas toi ? »

« Ha-ha-ha. Tu es drôle. » C'était une bonne blague. Ferris et son père n'avaient jamais fait de promenade ensemble.

À ce stade, Ferris comprit que Bean était mentalement instable. Il était naturel que sa conversation ne semble pas avoir de sens. Si Ferris réagissait, Bean le détruirait probablement. Mieux valait jouer le jeu et attendre sa chance.

Mais il s'inquiétait toujours pour la sécurité de Crusch. Avec Bean dans cet état, rien ne garantissait que Crusch allait bien, même s'il prétendait qu'elle allait bien.

« ...Au moins, ton ami n'a pas été blessé. »

"Hein?"

Ce murmure résonna comme une réponse à ses pensées. La servante, qui avait prononcé ces mots, ne répondit pas et sortit de la pièce pour leur indiquer le chemin. Bean la pressa par derrière, et Ferris, le dernier à sortir du salon, resta perplexe.

Il était sûr que la servante était de mèche avec Bean. Elle n'avait aucune raison de lui refuser aide et espoir. Mais elle ne semblait pas non plus folle.

—Le plus étrange, c'est que ses paroles lui procurèrent un véritable sentiment de soulagement.

« ... Bizarre. » Ferris mit ce sentiment dérangeant de côté, le trouvant étrange. À côté de lui, Bean continua d'un ton optimiste. Ferris hocha la tête et grogna, mais ignora tout le reste de l'homme.

Finalement, le trio dépareillé arriva dans la pièce la plus intérieure du troisième étage.

Bean se tenait à la porte. « Savez-vous où nous sommes ? » De toute évidence, Ferris n'avait aucun souvenir précis de cet endroit, mais c'était la pièce la plus secrète, au dernier étage d'une demeure noble. Il en avait une assez bonne idée.

« La chambre principale ? »

« Un enfant précoce. Tu as raison. » Bean lança des compliments sans émotion, puis poussa la porte. Une odeur nauséabonde et nauséabonde s'en échappa. Elle ressemblait à celle qui imprégnait toute la maison, mais ici, elle était bien pire. Ce n'était pas un cadavre frais.

La source de l'odeur se trouvait juste à l'intérieur de la pièce.

« — Ma femme », dit Bean. « Tu comprends, Félix ? »

Sur le lit gisait le corps d'une femme, dont la souffrance se lisait encore sur le visage. Ses cheveux blonds étaient blonds et son visage avait été maquillé par la mort. En guise de vêtements funéraires, elle portait une belle robe. On aurait dit qu'elle s'était endormie pour ne plus jamais se réveiller.

Bean l'avait présentée comme sa femme. Ce qui signifiait que pour Ferris, elle était...

« Ma... ma mère... ? »

Il ne pouvait pas ignorer la douleur qu'il ressentait dans son cœur lorsqu'il réalisa qu'il devait être le cadavre.

« Avec mes pouvoirs magiques, je ne peux invoquer qu'incomplètement le Sacrement du Roi Immortel. Déplacer des cadavres est le mieux que je puisse faire. Mais toi, Félix, tu es différent ! » Ferris fixait le corps de sa mère tandis que Bean suppliait. L'homme s'approcha du lit et caressa le visage endormi de sa femme. « Tu as un talent particulier. Assez puissant pour ramener une fille à la vie sans même chanter ! Avec de tels pouvoirs, tu peux certainement accomplir le Sacrement ! Tu peux ramener ta mère à la vie ! »

Ferris regarda les yeux injectés de sang de Bean et réalisa ce que L'homme désirait vraiment cela. Il cherchait à ramener sa femme d'entre les morts grâce au Sacrement du Roi Immortel. Il avait rassemblé des cadavres pour expérimenter et pratiquer sa magie noire. Il comptait probablement sur l'aide du marchand d'esclaves pour les récupérer. Et le résultat de son travail semblait être les guerriers morts-vivants qui grouillaient dehors. Combien de cadavres avait-il profanés ?

Et malgré tout cela, Bean n'avait toujours pas atteint ce qu'il voulait vraiment. Il avait voulu et avait été forcé de reconnaître qu'il n'avait pas le pouvoir. Puis il s'était souvenu de l'existence d'un lanceur de sorts qui partageait son sang et était bien plus puissant que lui.

« Tu as un véritable pouvoir ! Tu en es capable. Tu peux me rendre ma femme. Moi... moi seul le sais ! Je suis ton père, et je saisis l'étendue de tes pouvoirs mieux que quiconque ! »

Bean s'est gratté les joues si fort que le sang a coulé
Elles ressemblaient à des larmes. Aussitôt, une faible lumière jaillit des blessures, qui disparurent. Il s'était blessé, puis guéri. C'était l'utilisation de la magie de guérison la plus troublante que Ferris ait jamais vue.

« C'est au-dessus de mes forces », dit Bean. « Mais ce n'est pas au-dessus de tes forces. Tu es un génie ! Il n'y a pas de parent qui ne se réjouisse des talents de son enfant ! Tu es le meilleur des fils ! »

Bean était transporté de joie, d'éloges sincères et d'espoir pour les talents de son fils. Ferris ressentit une vague de vertige, suivie de nausées.

Était-ce à ce point-là que sa famille était devenue profondément perverse ?

« Regardez ça ! C'est un texte décrivant le Sacrement du Roi Immortel, transmis de génération en génération dans notre maison. La description est incomplète, mais j'ai pu l'utiliser. Vous, j'en suis sûr, pourrez découvrir ce que j'ai manqué et accomplir le rituel en entier ! » Bean fouilla dans son sac et en sortit un livre usé.

Le livre avait été lu si souvent qu'il semblait couvert non seulement d'empreintes digitales, mais même de sang. Il avait été si intensément utilisé qu'il semblait prêt à être réduit en poussière au moindre contact.

« Maintenant, ramène ma femme, ramène ta mère ! Si tu peux. Fais ça, je te rends ta maîtresse. C'est le marché que je te propose en tant qu'égal, en tant qu'homme !

Bean enfonça le livre dans le coffre de Ferris. Le garçon-chat le saisit d'un geste chancelant. La couverture était maculée de sang séché et elle était lourde, comme si elle avait absorbé les âmes des morts.

Le Sacrement du Roi Immortel, un rituel ayant le pouvoir de ressusciter les morts. Guérisseur qu'il était, il serait faux de dire que Ferris ne s'intéressait pas à ce genre de choses. Mais quels que fussent ses sentiments de guérisseur, sa raison et son humanité fondamentale s'opposaient à cette idée.

Mais s'il ne consultait pas le livre et n'exécutait pas le sort, la vie de Crusch pourrait être en danger. Et la femme allongée devant

Il n'éprouvait pas plus de sentiments familiaux pour elle que pour Bean, mais c'était quand même le cadavre de sa mère, et cela ne lui échappait pas totalement. Du moins, s'il existait vraiment un sortilège capable de la ramener à la vie, il voulait le faire.

« — »

Ferris déglutit. Il décida de reporter sa décision. Il tourna les pages du livre de sorts. Certains passages étaient obscurs, et plusieurs pages étaient couvertes d'empreintes digitales. Manipulant chaque chose avec le plus grand soin, Ferris étudia son héritage familial, essayant de se mettre le sort dans la tête.

Et puis...

mère « ...Dois-je aller de l'avant et utiliser le sacrement sur cette femme dès que possible ? » Il évitait délibérément d'utiliser le mot , parlant d'elle comme si elle était une étrangère afin de maintenir son équilibre.

Le visage de Bean s'illumina. « Oui, oui ! » Il hocha la tête avec enthousiasme. « C'est vrai, dès que possible. Ramène ma femme. Et alors, tous les trois, on pourra partager de joyeuses retrouvailles en famille ! »

Ferris ne répondit pas, mais s'approcha du corps sur le lit. Il tendit la main vers la femme, qui semblait endormie, et laissa le mana s'infiltrer dans le corps sans vie.

« Quand est-elle morte ? On dirait qu'elle est là depuis un moment. »

« Il y a plus de deux ans. J'ai régulièrement recours à la magie pour empêcher le corps de se décomposer... L'odeur est la seule chose que je n'ai pas pu faire. Mais si vous pouvez la ramener, il n'y a pas de problème. Elle n'est pas comme les autres cadavres du coin, avec leur chair en décomposition. Le corps lui-même est exactement comme à sa mort. »

Il y a deux ans. Ça aurait été l'année de l'anniversaire.

Célébration pour Crusch dont Ferris se souvenait si bien. Cette année avait été un tournant pour lui, et apparemment pour ses parents aussi.

Il laissa son mana parcourir chaque centimètre du corps et trouva Bean disait vrai. Hormis l'absence de fonctions vitales, sa mère était si bien conservée qu'on n'aurait jamais cru qu'elle était morte.

Elle était vraiment telle qu'elle était au moment de son décès...

« Félix, j'ai beaucoup de choses à dire, mais je vais me retenir. Pour l'instant, concentre-toi sur ce qui t'attend. Ta maîtresse ne te semble-t-elle pas précieuse ? Ne la laisse pas tomber maintenant. Sinon... »

« Puis-je vous demander encore une chose ? » interrompit Ferris en touchant le front de sa mère décédée. Il se tourna vers Bean, qui avait ravalé le reste de ce qu'il s'appêtait à dire. Ferris le fixa d'un regard perçant.

« — Qui a poignardé ma mère à mort ? »

12

Crusch concentra son attention tandis que des pas éraflés descendaient vers le sous-sol. Son regard se posa sur l'esclavagiste au visage cruel, lui arrachant une voix rauque.

« L'effet du poison aurait dû se dissiper, hein ? Discutons un peu, ma petite princesse. » Miles sourit à Crusch, enchaînée au mur.

Elle soupira devant son regard lascif. « Ce n'est pas un regard très poli, toi.

avoir."

« Je ne supporte pas l'arrogance. Beaucoup d'hommes apprécient de voir une femme fière
« Une femme lentement ramenée à ses principes, moi parmi elles. »

« Ce n'est pas un passe-temps très poli non plus. » Ses mots ne laissaient aucune trace
signe de faiblesse, mais Miles semblait carrément satisfait.

Cela faisait des heures que Bean l'avait laissée dans le métro
Chambre. D'après Crusch, Bardok, son conseiller militaire, aurait déjà dû
encercler le manoir. Mais elle ne sentait rien de tel. Quelque chose semblait avoir
mal tourné.

« Le Sacrement du Roi Immortel – incroyable. Quoi
meilleure façon de bafouer les lois du royaume ?

« Hé ! C'est la duchesse qu'il vous faut. Peu de gens connaissent le
sacrement. »

« C'est un sort secret, largement tenu secret, mais il existe des traces de
son utilisation pendant la guerre des demi-humains... Je doute que ce soit vous qui
l'ayez utilisé. Ce devait être Bean Argyle. »

« Bonté divine ! Comment fais-tu pour réfléchir avec autant d'acuité dans
cette pièce puante ? » Il grimaça devant la puanteur qui envahissait la pièce,
mais cela confirma néanmoins ses soupçons. Crusch, bien sûr, n'avait que
l'odeur nauséabonde de la pièce souterraine pour se fier à elle ; elle ignorait si le
sacrement avait réellement été administré. L'indice lui vint de Miles : il avait amené
des guerriers morts-vivants avec lui, comme pour les lui montrer.

« Si vous essayez de m'intimider, alors je suis désolé de vous décevoir », a
déclaré Crusch.

« Une fille qui voit un cadavre ambulant ne devrait-elle pas simplement
pousser un petit cri doux ? Franchement, même moi, j'ai le sang froid quand je les
regarde. »

« J'ai bien peur d'avoir laissé derrière moi mon côté enfantin depuis longtemps », dit Crusch avec un sourire narquois. Miles, accompagné de plusieurs zombies, la regarda avec exaspération. Mais son expression changea bientôt et il désigna le plafond au-dessus de Crusch ligoté.

« Eh bien, ma petite princesse, puisque tu ignores ce qui se passe Dehors, laissez-moi vous apporter la nouvelle. Un chevalier est arrivé pour sauver la princesse capturée. Bien qu'il n'en ait guère l'air.

« — »

Miles parlait probablement de Ferris. Il était censé Il était dans la capitale, mais pour elle, il était revenu sur les terres du Karsten peu de temps après. Et Fourier était impliqué, elle en était presque certaine. Elle s'imaginait lui dire qu'il pourrait faire preuve de discernement si les choses tournaient mal.

« Je ne peux tout simplement pas surpasser Son Altesse... » Sa propre incompétence avait provoqué cette situation. Elle détestait sa bêtise, mais elle était aussi ravie qu'ils se donnent tant de mal pour assurer sa sécurité. Elle poussa un soupir.

Miles continua de jubiler. « Bean avait une certaine demande pour ça. chevalier. Je ne sais pas ce qu'il ferait si le garçon lui donnait ce qu'il veut, mais je sais que je n'ai rien accepté.

« Oh, n'est-ce pas ? »

« Pensez-y. Seules les personnes d'une lignée bien précise peuvent utiliser ce sort pour ressusciter les morts. Croyez-vous que je le laisserais filer entre mes doigts si facilement ? Dès que les gens meurent, ils deviennent des ouvriers à l'endurance illimitée. »

« Je comprends maintenant. Tu n'as jamais été de mèche avec Bean, philosophiquement. Pour toi, il a toujours été question de traite d'esclaves. En fait... ce n'est même plus de la traite d'esclaves, n'est-ce pas ? Tu t'es abaissé à de simples pillages de tombes. »

Miles se contenta de rire, ne semblant pas ému par la pique de Crusch.

Ils avaient donc eu tort de soupçonner la Maison d'Argyle d'esclavagisme. Ce que Miles leur avait apporté au fil des mois était non pas des esclaves, mais un grand nombre de cadavres. Son rôle avait été de se procurer les corps qui seraient utilisés pour tester le sacrement de la Miséricorde. Roi immortel.

« Soit dit en passant, le royaume n'a aucune loi contre la vente de cadavres. Ce n'est peut-être pas l'entreprise la plus réputée du monde, mais ce n'est pas un crime. Tu comprends ? dit Miles d'un ton moqueur.

À première vue, cela semblait une bonne excuse. Mais pour que ça marche, le pays devrait fermer les yeux sur une chose cruciale.

« Vous avez raison », a déclaré Crusch, « nous ne pouvons pas vous attraper pour des accusations de traite des esclaves. Mais comment comptez-vous justifier ce que vous avez. Qu'est-ce qu'on m'a fait ? Enlever et emprisonner une duchesse, sans parler de l'usage de magie interdite. Ce sont des crimes. Bien plus graves que l'esclavage.

« Oui, nous avons un problème là-bas. Si j'étais arrêté, je Je doute que j'évitais la punition la plus terrible qu'ils pourraient infliger sur moi. J'ai donc une demande à te faire, ma princesse. Je pensais peut-être que toi et ton chevalier pourriez m'aider à retourner sain et sauf chez moi pays d'origine. »

Miles avait l'air de vouloir se lécher les babines en faisant cette suggestion. gestion. Crusch sentait la confiance dans ses paroles, une forte vent qui disait que ce n'était pas un bluff. Cela signifiait qu'il croyait avoir un moyen de sortir de ce filet.

« Franchement, ce n'est pas facile de croire sur parole. On pense pouvoir obtenir Ferris et moi à travers ce champ de bataille ?

« Pas facilement, si tu refuses de coopérer. Je ne te ferai aucun mal. Une fois de retour sain et sauf à Volakia, toi et tes

L'hôtesse pourra passer le reste de vos jours ensemble. Je négocierai, ne vous inquiétez pas. J'avoue que j'ai eu un coup de foudre pour vous, Princesse.

« Un passe-temps de très mauvais goût. » Elle ne croyait pas à sa déclaration d'amour, mais il la regardait avec une envie folle. Elle pensait apercevoir une silhouette obscure derrière les gestes énergiques de Miles. Si seulement elle pouvait lui faire dire qui tirait les ficelles...

« Si tu refuses d'obéir, je devrai recourir à des méthodes moins agréables pour te convaincre de venir. Mais je n'aime pas faire du mal aux femmes, alors je vais devoir trouver quelqu'un d'autre... Oui, je pense que ton petit ami fera l'affaire. »

« — »

« C'est toujours mieux avec ton genre. Plutôt que de te faire du mal, mieux vaut faire du mal à quelqu'un qui te tient à cœur. Quand je l'entendrai pousser un cri clair et net, je suis sûr que tu... »

"Idiot."

« Ah ? »

Miles avait évoqué Ferris en dernier recours, mais Crusch prit la parole. Miles fronça les sourcils tandis que Crusch se levait. Il regarda ses pieds, là où elle aurait dû être enchaînée au sol.

« Attends ! Comment peux-tu tenir debout ? Tu es censé être pieds et poings liés... »

« On dirait que tu as été distrait. Tu es surpris ? Tu aurais dû te méfier dès que tu as remarqué ma vision claire ! »

« Mouais ! Zut ! On passe directement au plan B, hein, Princesse ? » Alors que Crusch secouait la tête, il se mordit les dents et lança un de ses guerriers morts-vivants sur elle.

Crusch esquiva les bras de la créature qui avançait. Le dernier

les vestiges du poison la rendaient légèrement instable, mais sa colère naissante lui faisait oublier son infirmité.

« Il me reste encore quelques questions à vous poser, mais ma patience a ses limites. Je passerai outre votre incivilité envers moi, et même votre violence. Mais menacer Ferris, mon chevalier, je ne le pardonnerai pas. »

« Oh, n'est-ce pas ? Et que vas-tu faire exactement avec tes bras fins et féminins et tes mains enchaînées ? » Miles fusilla Crusch du regard, qu'il avait plaqué contre le mur, et lui adressa un sourire hideux, constatant qu'il avait de nouveau l'avantage.

Mais tandis qu'il parlait, Crusch leva les mains. Les menottes tombèrent avec un clic.

« Quoi ?! »

« Cela n'aurait pas été plus un problème pour moi s'ils avaient Je suis resté lié. Mais quoi qu'il en soit, laissez-moi vous montrer ce que je vais faire.

Bien que ses mains et ses pieds fussent libres, Crusch n'avait pas d'armes, mais elle adopta néanmoins une posture de combat. La pièce souterraine était sombre et empestée. Mais aux yeux de Crusch, tout transparaissait clairement dans cet air fétide. Elle ne manqua pas la moindre rafale de vent. Elle confia son esprit d'épéiste – son mana – à cette brise, et s'élança avec sa vision.

« — »

Elle ne prononça pas un mot, mais le corps du guerrier mort-vivant qui s'avancait vers elle céda soudainement. Et pas seulement celui qui s'approchait ; le même phénomène se produisit chez tous les zombies présents dans la pièce. La même blessure apparut sur chacun d'eux, comme si une épée massive les avait transpercés, et leurs vies, brièvement reprises, succombèrent une fois de plus à la mort.

C'est ce qui lui avait permis de vaincre si facilement les Lapins Géants, cette technique qui avait valu à la duchesse Crusch Karsten le surnom de « Valkyrie ». La technique « Un coup, cent morts ». Après son attaque d'une puissance exceptionnelle, Crusch serra les poings pour dissiper la lame de vent qu'elle tenait et regarda autour d'elle dans le sous-sol.

« C'est... la fin pour Miles, je crois. » La plupart des cadavres étaient déjà morts lorsqu'elle utilisa la technique, mais elle repéra Miles parmi eux. Il était couvert de sang et ne tressautait pas. Dans un instant d'inaction, il avait encaissé le coup de Crusch et subi le même sort que ses zombies. Crusch ferma les yeux, reconnaissant son inexpérience et son incapacité à le tuer vivant.

« Quand il a mentionné Ferris, j'ai perdu mon sang-froid... » Se souvenant de ce qui avait provoqué cette réaction, elle secoua la tête. Mais elle se reprit bientôt. Il fallait qu'elle retrouve Ferris ; il était sans doute à deux pas, à l'étage.

« — Duchesse de Karsten, êtes-vous là ?! »

Elle entendit des pas dans l'escalier, et une longue ombre s'étendit jusqu'au sous-sol. Elle était suivie par un homme en uniforme de la garde royale, qui cligna des yeux, étonné et soulagé, en la voyant. Dès qu'elle le regarda, elle comprit de qui il avait reçu l'ordre de venir.

« Je vais bien. Vous êtes au service de Son Altesse Fourier, n'est-ce pas ? Bon travail pour trouver cette pièce souterraine.

« Heureusement que tu es sain et sauf. Je suis Julius Juukulus, de la garde royale. Son Altesse m'a parlé de cette pièce... Il pensait que tu étais peut-être enfermé ici. »

« Je vois. Je n'aurais pas dû l'inquiéter ainsi. » Crusch ressentit du soulagement, plus que de la surprise, aux paroles de Julius. Elle sourit doucement, et une expression d'empathie se dessina sur le visage de Julius, mais il se ravisa rapidement.

secoua la tête.

« Je ne veux pas te presser alors que tu dois être épuisé, mais te faire sortir de ce manoir est ma priorité. Il faut se dépêcher. »

« Tu sembles impatient. Y a-t-il des problèmes au-dessus de nous ? » Elle perçut chez lui une pointe d'inquiétude, suggérant que tout n'allait pas bien. En réponse, Julius regarda le plafond.

« — Le bâtiment est en feu. Il faut sortir avant que ça arrive. sur nos têtes.

13

« — Qui a poignardé ma mère à mort ? »

Bean était visiblement bouleversé par la question de Ferris. Il s'était contenu tandis qu'il sombrait dans son monde de folie.

Rien de ce que Ferris avait dit ne l'avait impressionné, mais cette question avait suscité une réaction évidente.

« Tu l'as poignardée ? Qu'est-ce que tu... ? »

« Inutile de chercher à le cacher. Tu es plutôt doué pour préserver les cadavres. Tout semble identique au jour de sa mort... y compris la cause du décès. »

Il était impossible de défier les lois de la magie de guérison. Le principe de la discipline de Ferris était de stimuler les capacités naturelles de guérison du corps, l'aidant ainsi à devenir plus apte à s'aider lui-même. Mais bien sûr, un corps mort n'avait aucune capacité naturelle de guérison, ce qui expliquait pourquoi il était techniquement impossible de guérir les blessures d'un cadavre – bien qu'il y ait eu des exceptions.

« Ma mère a été poignardée à plusieurs reprises. Encore et encore, tellement de fois. Ça... Même moi, j'ai de la peine pour elle. »

Son cœur se serra. Bien que Ferris n'éprouve aucun sentiment pour elle en tant que mère, personne ne méritait une mort aussi cruelle. Mais une autre pensée accompagnait celle-ci : une telle rage meurtrière était peu susceptible d'être l'œuvre d'un passant, d'un inconnu. Si quelqu'un, ces dernières années, avait suffisamment haï sa mère pour la tuer, c'était bien...

« Quelle est cette expression ? ...Quelle façon de regarder son père. Qu'est-ce que tu dis que j'ai fait ?!

« Je ne dis rien du tout. »

« C'est vrai ! Tes yeux le disent ! Tu penses que c'était mal de ma part ? » Tu crois aussi que je me suis trompée ? Me regarder avec ce regard critique tous les jours... Qui pourrait me blâmer, sachant que j'ai été trahie par celle que j'aimais ?! Je jure que ce n'était pas ma faute !

Ferris n'a pas eu à essayer d'arracher la vérité à son père. Bean il l'a avoué pratiquement de son plein gré.

Ferris ignorait ce qui s'était passé chez les Argyle depuis que les Karsten l'avaient emmené. Mais visiblement, ses parents s'étaient disputés. Et des choses avaient été faites, irréparables. Le cadavre de sa mère en était la preuve.

« Est-ce la culpabilité qui te donne envie de la ramener ? Parce que tu veux t'excuser ? »

« Tu te moques de moi ?! Je veux que celle que j'aime vive, vive et vive ! N'est-ce pas tout le monde ?! » Bean écumait. Il s'arracha la tête, ruinant ses cheveux soigneusement coiffés. « Quand tu perdras quelque chose de précieux, tu comprendras ! Non, ta mère est morte ! Tu ne ressens rien ?! Tu dois la vouloir de retour... ! Tu ne la veux pas ? Un enfant peut-il abandonner l'amour de ses parents ?

Vite, maintenant ! Ramène-la à la vie ! Ou... ou tu te fiches de ce qui arrive à ta maîtresse bien-aimée ? As-tu besoin qu'elle meure pour comprendre... comprendre ce que je ressens ?!

« — »

Face à l'assaut de Bean, Ferris comprit que parler ne servirait à rien. Une faible lumière bleue scintilla autour de ses mains, et il la transféra discrètement sur le cadavre de sa mère. L'instant parut presque sacré. Puis les yeux du cadavre s'ouvrirent.

« H—Hannah ! Oh ! Hannah ! » Bean était ravi tandis que le corps se redressait. Il faillit écarter Ferris et s'installer à son chevet. Ferris observait ses parents se retrouver, même si l'un d'eux était mort quelques instants auparavant.

« Hannah ! J'attendais ce moment avec impatience ! Qu'on soit à nouveau comme ça... »

« — »

Les larmes aux yeux, Bean soutint sa femme tandis qu'elle se redressait, mais elle ne dit rien. Elle fixa le visage de son mari. Elle leva doucement les mains et les posa sur les joues de Bean. Il sourit à cette sensation, et Hannah, elle aussi, sourit faiblement. C'était une réaction impossible pour un simple cadavre mouvant, comme un guerrier mort-vivant.

Et puis...

« H-Han... non... ? »

Soudain, elle se mit à tirer la voix rauque et surprise de Bean. Ses mains étaient autour de son cou, qui craquait sous une force que les bras maigres de la morte n'auraient pas dû avoir.

« Qu--qu'est-ce que c--que... ? Je sens--x... ! » Il regarda son fils, ses yeux

implorant de l'aide.

« Va voir la personne que tu aimes, où qu'elle soit. C'est ce que je vais faire », répondit Ferris doucement. Le visage de Bean se figea sous le choc, mais Ferris ne manifesta aucune réaction. « Je ne laisserai personne me la prendre. Surtout ceux qui m'ont tout volé. Elle m'a donné quelque chose, et tu ne l'auras jamais de moi. Je ne te donnerai jamais rien de ce que j'ai reçu en devenant une personne. »

« Hrk... Hrrk... »

« Poser un doigt sur Lady Crusch a été ta première erreur. Si tu ne l'avais pas fait, je... »

Il avait la main sur la poitrine, mais il ne pouvait pas se résoudre à terminer sa phrase. Il ferma la bouche.

Même s'il avait pu prononcer ces mots, Bean ne les aurait pas entendus. La force avait déjà quitté ses bras et ses jambes, la lumière avait disparu de ses yeux et l'âme de son corps. C'était la mort, la séparation absolue contre laquelle même Ferris ne pouvait rien.

« ...Tu aurais dû simplement envoyer une lettre. »

Ferris a parlé dans le vide illimité, et c'était le plus vrai. Ce qu'il a dit. Peut-être l'aurait-il déchiré. Peut-être ne l'aurait-il jamais accepté. Mais peut-être n'aurait-il rien fait non plus. Peut-être auraient-ils eu l'occasion de se parler.

Avec un léger soupir, Ferris regarda Hannah. Elle le regarda à son tour, tenant toujours la silhouette inerte du mari qu'elle avait étranglé, et sourit à nouveau.

Puis son sourire disparut – littéralement – tandis qu'elle s'effondrait en un tas de poussière. Un instant plus tard, il ne restait plus qu'un monticule de

les cendres de sa mère, le corps de son père enterré parmi elles.

Alors que Ferris regardait son père, mort, et sa mère, disparue, une voix dénuée d'émotion lui parla.

— Maître Félix. Est-ce ce que vous vouliez pour eux deux ?

C'était la servante, qui était restée avec eux pendant tout ce temps et qui était restée silencieuse jusqu'à la fin.

Ferris secoua la tête. « ... Ce n'est pas seulement que le livre de sorts est incomplet. Ça n'a jamais été une question de pouvoir de lanceur de sorts. Utiliser un sort aussi horrible – forcer un corps arrêté à redémarrer – allait forcément s'effondrer immédiatement. »

Bean le savait sûrement. Il était parfaitement conscient du problème avec le sort lui-même ; c'était pourquoi il n'avait pas ramené sa femme tout seul. Pourquoi avait-il voulu que Ferris le fasse ? Espérait-il vraiment quelque chose de plus ? Ou voulait-il simplement se décharger de la responsabilité de ce qui allait advenir ? Ferris ne le saurait jamais.

« Alors qu'est-ce qui a poussé la Dame à... étrangler le maître ? »

« Je ne peux pas le dire. Je l'ai simplement ramenée à la vie grâce à un sort défectueux. C'est peut-être une haine tenace, héritée d'avant sa mort, qui a poussé le cadavre à agir ainsi. »

Après tout, elle avait été poignardée à mort. L'âme ne résidait pas réellement dans le corps ressuscité, mais peut-être la douleur subsistait-elle. Encore une chose que Ferris ne comprenait pas.

« ...Peut-être que la dame ne supportait tout simplement pas de voir le maître vivre dans la disgrâce. Elle l'aimait vraiment, vous savez. » Malgré le jugement sombre de Ferris, la servante avait une autre interprétation. C'était peut-être une explication trop belle pour ce qui venait de se passer.

« À bien y penser, et toi ? Qui es-tu exactement ? »

Il y avait encore une chose que Ferris ne savait pas, mais c'était une réponse qu'il pourrait peut-être obtenir.

Il n'avait aucune idée de la position dans laquelle se trouvait la servante. Si elle avait été De mèche avec Bean ? Mais elle n'avait rien fait pour empêcher sa mort. Et elle ne semblait plus hostile à Ferris.

Alors que Ferris fronçait les sourcils, la servante lui sourit pour la première fois. Un sourire terriblement solitaire.

« Je ne suis qu'un serviteur. Je dois beaucoup au maître et à sa dame... Je Je t'ai même tenu dans mes bras plusieurs fois, Maître Félix.

"...Hein..."

L'histoire ne lui plaisait pas vraiment. Il n'imaginait pas qu'une telle scène familiale ait pu se produire dans cette maison.

« Mais peu importe. Je dois aider Dame Crusch. Est-ce qu'elle va vraiment bien ? »

« Ne vous inquiétez pas. J'ai débloqué ses chaînes. Je pense qu'elle est tout à fait capable de s'enfuir toute seule. » Puis la servante fit signe au bas de l'escalier, et Ferris comprit immédiatement où Crusch avait été retenue. Elle était enfermée dans cette hideuse pièce du sous-sol.

« Encore cet endroit... ! »

« En effet. Le maître était plutôt borné. »

Ferris brûlait de colère, mais la servante, de son côté, continuait Elle sourit, toujours aussi seule. Son expression ne quitta pas son visage tandis qu'elle s'approchait lentement du lit et des deux cadavres.

« Je descends », dit Ferris. « Tu n'essaieras pas de m'en empêcher ? »

« S'il vous plaît, faites exactement ce que vous voulez. Je vais voir le maître et son

dame en chemin.

Après tout cela, Ferris se rendit compte qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que pensait la servante. Mais lorsqu'il s'agissait de célébrer les funérailles de ses parents, il pensait qu'il était plus approprié que cette servante s'en charge, plutôt qu'un garçon qui n'éprouvait aucun sentiment pour ceux qui se disaient ses parents.

« Je te laisse gérer ça, alors. Et je parlerai à Lady Crusch de
« Vous. » La servante n'avait aucune chance de rester impunie, mais peut-être pourrait-il obtenir sa clémence. Avec cette pensée en tête, il sortit précipitamment de la chambre. Alors qu'il se précipitait dans le couloir, il entendit quelque chose derrière lui.

« — Au revoir, mon cher Félix. »

"Hein?"

Puis il y eut le bruit d'une porte qui se fermait, suivi d'un clic. Ferris s'arrêta net ; ce clic lui donna un mauvais pressentiment. Il n'avait aucune raison valable, mais son intuition lui disait que ce bruit annonçait un irréversible.

« Attends ! Pourquoi as-tu verrouillé la porte ? Qu'est-ce que tu vas faire ?! »
Il retourna frapper désespérément à la porte, mais il n'y eut aucune réponse. Finalement, une réponse lui parvint de l'autre côté, plus pragmatique que n'importe quelle autre réponse.

Incendie. « — C'est chaud ! » La sensation de brûlure fit sursauter sa main de la poignée. Au même instant, il sentit une autre odeur se mêlant à la puanteur de pourriture de la maison : quelque chose de brûlé. Un incendie avait été allumé dans la pièce qu'il venait de quitter, par la femme de chambre qui s'était enfermée à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu crois que tu fais ?! »

Mais toujours pas de réponse. Seule une chaleur intense lui révélait les intentions de la servante.

Il fut consterné par la rapidité avec laquelle l'incendie se propagea. Il comprit que le plan depuis le début était que toute la maisonnée meure ensemble. Il donna un violent coup de pied dans la porte.

« Je déteste cet endroit ! Et tous ceux qui y vivent ! Tout, tout ! Je vous déteste ! »

Il n'aurait jamais dû revenir. Il aurait préféré ne jamais revoir son père, sa mère ou cette servante.

Il traversa le couloir en courant, écartant les guerriers morts-vivants qui restaient muets, et se dirigea vers l'escalier. L'incendie ravagerait toute la maison, et les guerriers morts-vivants restants seraient incinérés avec lui. Mais Crusch aussi, au sous-sol.

chambre.

Ferris descendit les escaliers, se dirigeant vers cette pièce immonde sous-Au rez-de-chaussée. Il était au premier étage. Où devait-il aller pour accéder à la chambre ? Il était chez lui, mais il ne savait pas. Il ne savait rien. C'était exaspérant, tellement exaspérant.

« Pourquoi cet endroit continue-t-il à me tourmenter... ! »

Il détestait ses jambes parce qu'elles ne pouvaient pas courir plus vite. Il détestait sa mémoire pour son incapacité à l'aider à trouver la pièce du sous-sol. Il détestait ses parents, qui ne lui avaient jamais accordé la moindre attention. Il détestait la servante qui avait choisi de les accompagner dans la mort. C'était comme si tout ici, chaque recoin de cette maison, n'existait que pour le faire souffrir.

« Ferris ! »

Mais au moment où il allait fondre en larmes, il entendit une voix en bas. Son âme fut instantanément touchée par ce timbre aigu et retentissant.

« Dame Crusch—! »

Même encadré par des flammes cramoisies bondissantes, même dans un endroit épais

Avec son odeur de pourriture, Crusch était magnifique. Ferris la trouva dans la grande salle, se précipita vers elle et s'accrocha à elle sans hésiter une seconde. Elle le serra fort dans ses bras.

« Dieu merci, tu es en sécurité », dit-elle.

« C-c'est ma ligne L... » dit-il.

« Je suppose que oui. Je suis désolé de vous inquiéter. Mais je vais bien, grâce au plan de Son Altesse. »

Ferris regarda et vit Julius, sans doute là à la demande de Fourier, debout à côté de Crusch. C'était donc lui qui l'avait sauvée. Mais Ferris n'avait pas le temps d'exprimer sa gratitude.

Crusch leva les yeux, plissant les yeux alors qu'elle confirmait que la source de l'incendie était au-dessus d'eux.

« Ferris, tes parents sont-ils... ? »

« Sortez ! Sortez-moi de là... maintenant... ! »

« Ferris ? »

« Sors-moi d'ici ! Emmène-moi, comme avant... ! Il n'y a rien ici ! Si je reste ici, je ne serai plus moi-même... ! Rends-moi... humain... Garde-moi à tes côtés. Avec toi, Dame Crusch, et Son Altesse... ! » la supplia-t-il, hésitant sur ses mots.

Des émotions traversèrent Ferris qui lui semblaient étrangères, même à lui-même. Le visage de Julius s'assombrit de confusion et il regarda Crusch comme pour lui demander conseil.

Elle répondit à son tour : « — Très bien. Mettons fin à cette injustice que tu as subie. » Elle le serra contre elle et lui tapota le dos pour le réconforter. Ferris fut surpris du soulagement que ce geste lui procurait. « Julius, prends les devants. J'amène Ferris. »

Julius hocha la tête et partit devant eux. Il poussa facilement

À côté des guerriers morts-vivants qui se dressaient sans réfléchir sur leur chemin, tandis que d'autres étaient engloutis par les flammes. Dans les cadavres en feu, Ferris se voyait dans cette maison. Brûlant, brûlant jusqu'au sol.

Les terribles souvenirs étaient enveloppés de feu, l'origine qu'il avait si longtemps réprimé, se transformant en cendres dans un manteau rouge.

« Lady Crusch, vous allez bien ! »

Avant même qu'il comprenne ce qui s'était passé, ils étaient déjà sortis du manoir. Un officier militaire se précipita vers Crusch, qui tenait toujours Ferris par les épaules. Ils échangèrent un mot, et Crusch garda la main de Ferris dans la sienne tout le temps.

« Regardez, les guerriers morts-vivants ! » cria quelqu'un.

Tous les zombies s'étaient mis à bouger en même temps. Quelques instants plus tôt, ils attaquaient tout ce qui s'approchait. Ils se dirigèrent alors vers le manoir. Ils entrèrent dans la maison en flammes et, un à un, furent réduits en poussière et en poussière.

Seul le lanceur de sorts, ou une personne autorisée par lui, pouvait contrôler les zombies. Bean étant mort, les guerriers n'attendaient plus que leur fin.

« Peut-être que même les cadavres ne souhaitent pas se souiller après « Mort », dit Julius. Son uniforme était taché de pus, et il regardait les guerriers morts-vivants marcher vers leur propre destruction. Il n'y eut aucune réponse. Ils ne purent que regarder l'incendie inexorable consumer la maison et réduire les morts-vivants en cendres.

« Maudite soit-elle ! Maudite soit cette femme... ! C'est grave. Elle va payer pour ça ! »

Miles crachait et jura alors qu'il essayait d'arrêter le sang qui coulait. La blessure s'étendait de son épaule droite jusqu'à son dos, et il ne pouvait pas la soigner seul. Il avait enroulé des vêtements autour, réussissant à stopper le saignement suffisamment pour reprendre conscience.

—Miles avait survécu au coup qui avait abattu les zombies.

Il avait toujours eu un sixième sens pour savoir quand sa vie était en danger. Cela l'avait sauvé aujourd'hui, mais les choses ne pouvaient pas être pires. Non seulement Crusch s'était échappé, mais Miles n'avait même pas réussi à faire disparaître le lanceur de sorts qui avait utilisé le Sacrement du Roi Immortel.

Au loin, il apercevait le manoir Argyle en flammes. Les guerriers morts-vivants restants s'incinéraient. Leur suicide était une petite distraction que Miles avait concoctée pour gagner du temps et s'échapper. Bean était censé commander les zombies, mais comme rien ne les empêchait d'exécuter les ordres de Miles de s'autodétruire, il supposa que Bean devait être mort. Marionnettes et marionnettistes étaient totalement inutiles.

« Tout ce travail, et ma seule récompense est une copie de son livre de sorts... Zut ! C'est bien mon dû ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire à Volakia, en revenant comme ça... ?

— Oh, tu n'auras pas à t'inquiéter. Si tu atterris tranquillement.

À peine eut-il poussé ce murmure furieux que Miles fut surpris par une réponse. C'était naturel, vu l'endroit où il se trouvait : là-haut, loin au-dessus du sol. Si haut qu'il pouvait contempler les nuages. Personne n'aurait dû pouvoir lui parler là-bas. Et pourtant, le propriétaire de la voix continua calmement.

« Je ne m'attendais pas à voir un dragonnier. J'ai failli te manquer. Tu es un espion très compétent, c'est pourquoi je te recommande d'atterrir discrètement. »

Le jeune homme aux cheveux roux, qui chevauchait nonchalamment le dragon ailé, semblait s'efforcer d'attirer l'attention de Miles. Le soleil lui barrait le dos, l'empêchant de voir son visage, ce qui laissait Miles imaginer le pire.

Le dragon volant était un objet que Miles avait rapporté de Volakia pour s'échapper en cas de besoin. Il disposait d'un tunnel reliant la pièce du sous-sol du manoir à l'extérieur, et il avait prévu d'emmener Crusch et le lanceur de sorts avec lui, utilisant le dragon pour échapper au filet de morts-vivants qui les entourait. C'était humiliant de rentrer seul chez lui, son plan étant réduit à néant.

« Il n'est pas censé y avoir de cavaliers de dragon à Lugunica ! »
Miles a crié.

Contrairement aux dragons d'eau et de terre, les dragons volants étaient fiers et Ils ne se soumettraient pas facilement au contrôle humain. Même dans l'Empire Volakia, cette connaissance était difficile à obtenir ; au-delà des frontières de l'Empire, elle aurait dû être ignorée. Et que Lugunica, une nation qui se faisait appeler le Royaume des Amis des Dragons, tente de les apprivoiser et de les dresser... ce serait une tâche terrifiante. Les cieux étaient censés appartenir exclusivement à l'Empire Volakia.

« Ils n'ont sûrement pas enfreint cette loi non écrite... ? »

« Non, tu as tout à fait raison. Il n'y a pas de dragonniers à Lugunica. Je suis simplement parti clandestinement. »

Miles haleta. « C'est... impossible ! » Sa colère de voir quelqu'un pénétrer dans son domaine si haut dans le ciel fut amplifiée par la réponse nonchalante du jeune homme.

L'esclavagiste, les yeux injectés de sang, ordonna au dragon de faire volte-face. Ils volaient presque au ras des nuages ;

Qui pouvait bien se cacher à cette altitude ? Dans ce monde de vents redoutables, Miles et le dragon ne faisaient qu'un. C'était sa fierté de dragonnier, ainsi que le lien de confiance tissé avec la créature depuis leur plus jeune âge, qui rendaient un tel vol possible. S'ils parvenaient à se débarrasser du garçon dans un instant d'inattention, tout serait terminé.

« Je te préviens encore une fois », dit le jeune homme. « Ramène simplement le dragon à terre. Je ne peux pas te permettre de quitter le pays. »

« Ça suffit ! Tu mourras avant que je fasse atterrir ce dragon ! »

« ... Quelle honte. »

Miles, à bout de souffle à cause de la perte de sang, ralentit brusquement le dragon. Il serra les dents contre la force qui s'ensuivit, qui s'abattit sur toutes ses blessures d'un coup et fit craquer ses os.

Le garçon, cependant, n'avait aucune chance. Sans rien à quoi s'accrocher, il dégringola du dos du dragon et tomba sous les yeux de Miles.

C'était fini. Il serait réduit à l'état de lambeaux de chair tremblante. quand il a touché le sol, et bon débarras à lui.

« C'était quoi ce garçon, au fait... ? Peu importe. Là, maintenant, je dois...

Miles eut de la chance de ne pas cracher de sang à ce moment-là. Il serra fermement les rênes. Ses blessures avaient recommencé à saigner. S'il ne se reposait pas rapidement, il n'était pas sûr de survivre.

« —! »

A peine eut-il cette pensée qu'il sentit son intuition. C'était le même sentiment qu'il avait éprouvé avant l'attaque de Crusch, celui qui lui disait qu'il était en danger de mort.

Il est né d'un instinct plus profond que la pensée, un instinct qui cherchait Préserver sa vie et ses membres avant tout. Cela l'avait sauvé plus d'une fois. Mais cette fois, à cet instant précis, Miles sentit ses bras et ses jambes s'immobiliser. Et pourquoi pas ? Après tout, il était inutile de fuir cette sensation accablante de mort qui le menaçait.

« ...Ah. »

Miles eut à peine le temps de parler avant d'être englouti par la lumière. Le dragon et son cavalier disparurent dans le ciel, ne laissant aucune trace.

Et puis il n'y avait plus rien.

15

« Nous avons quelqu'un à l'intérieur. Nous avons pris contact avec cette servante pendant les deux mois où nous avons surveillé l'esclavagiste. Je pensais que nous devions faire plus que simplement surveiller si nous voulions que les choses tournent en notre faveur. »

Alors qu'ils fixaient les restes fumants du manoir Argyle, Crusch expliqua à Ferris ce qui s'était passé dans son absence.

Elle contempla les débris. « Quand j'ai été empoisonnée, j'ai commencé à craindre que sa coopération avec nous ne soit qu'une imposture. Mais elle a dissipé tous mes doutes en s'échappant de nos deux criminels pour déverrouiller mes menottes au sous-sol. »

« Pourquoi se donnerait-elle la peine de s'impliquer ? » demanda Ferris.
« Ça semble si dangereux... »

« Au cours de notre enquête, j'ai commencé à avoir des questions sur

Le marchand d'esclaves qui visitait la maison. J'aurais aimé le capturer vivant, c'est ma faute. Personnellement, je pense qu'il était peut-être un agent de l'Empire Volakia... Mais je suis sûr que si on leur posait la question, ils feraient semblant d'être innocents.

Crusch semblait bien comprendre les acteurs impliqués dans cette intrigue. La seule chose qu'elle ne semblait pas avoir comprise était ce que Bean espérait accomplir avec le Sacrement du Roi Immortel et pourquoi il avait eu besoin de Ferris. En réalité, seul un coup d'œil dans l'esprit de Bean aurait pu répondre à ces questions.

« Je... je me suis juste mis en travers du chemin, n'est-ce pas ? J'ai dépassé les bornes, à bien des égards... »

Même si Ferris n'était pas revenu, Crusch se serait échappée de prison et aurait déjoué le plan de Bean. La maison n'aurait peut-être pas brûlé, réduisant tout en cendres.

« ...Si nous nous concentrons sur l'hypothétique, nos vies ne seront rien d'autre que Des regrets. Peut-être que sans vous, je serais déjà mort sous terre. Si vous et Son Altesse n'étiez pas venus, je ne serais peut-être pas ici en sécurité.

« Tu dis ça juste pour me faire sentir mieux. »

« C'est vrai. Mais regretter ses actes à cause de ce qui aurait pu arriver est pire. Cela ne peut qu'épuiser. » Tandis que Ferris fixait les cendres avec tristesse, Crusch croisa les bras et parla fermement. « Tu t'inquiétais pour moi, et sans te soucier de ta propre sécurité, tu es revenue dans un endroit que tu avais essayé d'éviter toute ta vie. Quand j'ai entendu ça, enfermée dans cette pièce souterraine, j'ai maudit ma propre incompetence. Mais j'étais aussi... heureuse. »

« Heureuse, Lady Crusch ? »

« Cela a dû être extrêmement douloureux pour vous de revenir

Ici. Ce qui t'a été fait dans ta jeunesse est à peine digne d'être évoqué. Je ne pouvais pas te reprocher de ne pas y penser ou de ne pas vouloir m'approcher. Et malgré cela, tu es venu me sauver. Tu dois me pardonner, mais j'étais fou de joie.

Crusch s'agenouilla pour pouvoir regarder Ferris en face là où il se trouvait. Elle était accroupie, serrant ses genoux. Ses yeux ambrés le transperçaient, perçant les nuages noirs qui s'accrochaient à son cœur.

Pourquoi, comment cette personne faisait-elle toujours monter une telle chaleur dans sa poitrine ?

« Ai-je pu vous aider, Dame Crusch ? Me permettez-vous, tel que je suis, de rester à vos côtés et de vous consacrer ma vie ? »

« Je maintiens ma réponse. »

« ..Répète-le-moi. Avec les mots que tu as utilisés... à l'époque. »

Elle sentit ses émotions bouillonner – un immense regret, et au même temps, il aspirait au bonheur. Si seulement il pouvait surmonter toutes ces épreuves, si seulement il pouvait trouver la force de tenir bon.

— Lève la tête et regarde devant toi. Ne laisse pas ces nuages noirs s'accumuler dans tes yeux. Ce sera peut-être difficile au début, mais je t'aiderai. Pour l'instant, fais-moi confiance.

Il voulait qu'elle le sauve, avec les mots qu'elle avait utilisés pour le sortir de l'obscurité et lui montrer le monde pour la première fois.

« — »

Sans un mot, Ferris regarda Crusch, puis il le regarda à nouveau. devant les vestiges calcinés du manoir. Pour une raison inconnue, il sentit des larmes lui monter aux joues. Puis il réalisa qu'il ne pouvait plus les retenir.

Enlacé par une paire de bras forts et minces, Ferris pleurait comme un

enfant.

16

—Alors qu'elle tenait Ferris en pleurs, Crusch repensa à ce qui s'était passé dans la pièce du sous-sol.

La servante s'était échappée de Bean et Miles et était descendue vers Crusch. Elle détacha les liens et les menottes et retira le bandeau de Crusch. Avant son départ, cependant, Crusch l'interpella et l'interrogea.

« De quel côté es-tu ? Tu m'as empoisonné, mais maintenant tu respectes notre accord et tu m'aides à m'échapper. Tes actions sont absurdes. »

« Je m'excuse si vous me trouvez confus. Mais j'ai mes propres objectifs en tête. »

« Ah oui ? C'est pour ça que tu continues à servir la Maison d'Argyle ? »

L'un des rapports adressés à Crusch indiquait que Bean et cette servante se connaissaient depuis une bonne partie de leur vie. Leur relation était apparemment longue et étroite, tout comme celle entre Crusch et Ferris. Et Crusch savait que si elle devenait folle, Ferris resterait presque certainement avec elle plutôt que de l'abandonner.

« Lady Crusch », commença la servante, « avez-vous déjà été amoureuse ? »

La question la prit au dépourvu. Crusch regarda la servante avec de grands yeux, incertain de ce qu'elle voulait dire. La servante ferma les yeux et secoua la tête, prenant le silence de Crusch pour une réponse.

« Alors je ne pense pas qu'une quelconque explication puisse vous aider. comprends ce que je veux.

« ..Le déroulement de cette conversation montre clairement pour qui vous éprouvez des sentiments. Mais il y a trop de choses qu'elle n'explique pas. Étiez-vous la nourrice de Félix ?

« — »

Au moment où Crusch dit cela, l'ancienne expression de la servante-Le visage se raidit et le vent se leva. Non, il semblait seulement Par ici, Crusch. En réalité, c'était une vague d'émotion puissante. C'était comme une illusion. Les mêmes sentiments tumultueux qu'elle Ce que j'avais senti chez Bean résidait aussi chez cette femme. Mais cela suggérerait...

« ..Attends. Tes cheveux. Tes yeux... »

En regardant le visage tendu de la servante, une étincelle s'est allumée dans le visage de Crusch. esprit. Ses remarquables cheveux blonds. Ses yeux jaune clair et son expression douce. Si elle souriait gentiment, Crusch la soupçonnait son visage ressemblerait beaucoup à celui d'un homme qu'elle connaissait très bien.

—Elle pensait que Ferris avait rencontré son destin à cause du soupçon d'infidélité.

« Si vous avez la première pensée de faire du mal à Félix... »

« Je ne ferai rien à Félix. C'est toi qui t'es éloigné de lui, n'est-ce pas ? Ce que je veux n'a rien à voir avec ça. faire avec Félix... avec ce garçon.

C'était la dernière chose que la servante a dite en se détournant de Crusch. Avec les chaînes déverrouillées, il aurait été possible de l'arrêter. Mais ce tumulte aurait signifié la fin de tout ce pour quoi Crusch avait œuvré. L'espace d'un instant, la duchesse se rendit compte elle-même prise entre ses priorités personnelles et officielles. Puis, toujours incapable de choisir, elle appela la femme de chambre qui partait.

« Hannah ! Hannah Rigret ! »

« Si tu parles trop fort, tu attireras l'attention de Miles. C'est maintenant
« Il est temps d'être fidèle à votre devoir. »

Crusch n'avait pas d'autre choix que de regarder la servante disparaître de sa vue.

Le goût amer de la défaite lui serrait la bouche. Crusch espérait avoir une autre chance de parler à la servante. Elle découvrirait alors le véritable lien entre cette femme et son chevalier.

Mais elle n'en aurait jamais l'occasion. Les flammes consumèrent le manoir d'Argyle : les corps des parents de Ferris, ainsi que ceux de la servante, et la vérité qu'elle cachait.

Crusch n'avait plus que ses doutes et un secret, le seul qu'elle ne pourrait jamais révéler à Ferris.

17

Au-dessus de nos têtes, les nuages qui encombraient le ciel se sont dissipés. Fourier laissa échapper un soupir. Avant de quitter le château, il avait ordonné à Marcus de souscrire une assurance, et ce qui se produisit dans le ciel prouva que cela avait fonctionné. Cependant, des questions pourraient se poser plus tard quant à l'utilisation d'une tactique normalement interdite si près des frontières du pays.

« Mais je ne pense pas que nous devons affronter Volakia en force aujourd'hui. Ils ne veulent pas plus lutter contre nous que nous contre eux.

Une agence extérieure était manifestement impliquée dans les récents événements entourant la Maison d'Argyle. Fourier n'avait jamais rencontré

Bean Argyle personnellement, mais le statut et l'histoire de la famille l'ont convaincu que Bean n'avait pas la capacité de faire quelque chose comme cela tout seul.

Il réfléchit à ceux qui auraient pu jouer un rôle dans cette affaire. Peut-être ceux de Lugunica qui voulaient voir Crusch tomber.

Grâce. Ou peut-être un intrus venu de l'extérieur, quelqu'un avec de plus grands objectifs en tête. Il s'obligea à réfléchir.

le pire scénario possible. Il était probable que ce que les Volakiens

Tout ce qu'ils avaient espéré, c'était obtenir le sort secret de la Maison d'Argyle, qui leur permettait de contrôler les guerriers morts-vivants. L'empereur Volakien actuel était réputé cruel. Compte tenu des tensions entre Volakia et Lugunica, il était nécessaire d'empêcher quiconque d'apprendre ce sort interdit.

« J'ai réussi à faire tout ce que je voulais. Parfois, j'impressionne.

« Même moi-même. » La lecture de la situation par Fourier avait été si parfaite qu'il s'était retrouvé à éclater en auto-félicitations spontanées.

L'intuition de Fourier s'est parfois révélée considérablement plus fine que la moyenne, mais cette fois-ci, c'était particulièrement brillant.

encore une fois, il avait concentré toute son attention dessus depuis Crusch lui avait parlé.

Certes, cela lui laissait parfois une douleur à la tête et un poids dans la poitrine...

« Mais c'est un très petit prix à payer pour sauver Crusch et Ferris. »

Ces deux-là parlaient maintenant ensemble près des ruines brûlées de le manoir Argyle. Il souhaitait ardemment les rejoindre, mais cela

ont été un moment très impolitique pour s'introduire. Ferris et Crusch

partageaient un lien qui leur était propre. Certes, Fourier avait son propre

lien avec chacun d'eux, mais il savait qu'à ce moment-là, c'était

il lui a fallu garder ses distances pour des raisons qu'il ne pouvait pas pleinement articuler.

« Bien sûr, c'est difficile pour moi de laisser Ferris avoir Crusch pour lui tout seul-moi-même en ce moment, étant donné à quel point j'étais inquiet pour elle... »

« Au nom de vos amis, Votre Altesse, permettez-moi de vous remercier pour votre attention. » C'était Julius, qui voyageait avec Fourier dans le carrosse du dragon. Il semblait trouver les événements récents stimulants à sa manière. Son expression semblait différente de celle qu'il avait avant leur départ du château.

« Je t'ai aussi causé pas mal de problèmes, n'est-ce pas, Julius ?
Bravo pour les avoir tous les deux sortis à la toute fin.

« Inutile de me remercier, Votre Altesse. À vrai dire, les événements d'aujourd'hui m'ont fait prendre conscience de mon impuissance. Je crois que mon élection dans la garde royale m'a fait oublier ce que signifie réellement être chevalier. »

« Encore une affaire sérieuse ! Les chevaliers devraient être plus... eh bien... galants ! Accomplis quelques actes de bravoure et tu seras chevalier. Oui, j'en suis sûr.

Julius parut complètement déconcerté par la déclaration de Fourier. Mais il se ressaisit rapidement, sourit, puis hocha la tête.

« Vous m'avez surpris plus d'une fois aujourd'hui, Votre Altesse. Moi, Julius, je vous jure à nouveau fidélité. »

Je ne sais pas trop ce que j'en pense, mais j'accepte votre loyauté. Le dévouement au royaume est précieux. Que votre cœur ne soit pas lié à moi, mais que vous cherchiez la prospérité de notre pays tout entier. Maintenant... tu penses qu'il est temps ?

Fourier se pencha pour observer Crusch et Ferris. Ferris, Celui qui pleurait dans les bras de Crusch plus tôt se détournait et se mouchait. La situation semblait s'être quelque peu calmée. Il pourrait bientôt les appeler.

« Peut-être que je vais les rejoindre, alors. » Maintenant impatient, Fourier descendit fièrement du chariot-dragon et descendit sur le

L'herbe, prêt à rejoindre Crusch et Ferris. Mais ce faisant, sa vision vacilla.

« — Votre Altesse ? » La voix de Julius semblait étonnamment lointaine.
La prochaine chose qu'il savait, c'est qu'il sentit un impact et tout était de travers.

Fourier lui-même ignorait ce qui s'était passé. Jusqu'à récemment, il avait eu le sentiment de voir tout ce qui se passait dans le monde, mais cette impression l'avait désormais complètement abandonné.

« Ferris ! Ferris, viens vite ! Son Altesse Fourier a besoin de toi ! »

Le cri paniqué de Julius fut la dernière chose que Fourier entendit alors que son La conscience s'évanouit. Tout devint noir, le monde s'éloigna. Mais juste avant qu'il ne le quitte, il entendit deux voix bien-aimées l'appeler. Fourier s'accrocha à ce son tandis que l'obscurité le submergeait.

LE RÊVE DU ROI LION

1

L'effondrement de Fourier Lugunica a été relativement peu évoqué dans le royaume de Lugunica.

Un membre de la famille royale était tombé malade et il a été soigné. À la légère. Normalement, une telle chose n'aurait pas pu être imaginée, mais à ce moment-là, cela fut excusé par une circonstance particulière dans le royaume.

—Fourier n'était pas le seul membre de la famille royale qui avait été terrassé par la maladie.

Au contraire, chaque membre de la famille royale de Lugunica étaient tombés malades. Le père de Fourier, l'actuel roi, Randohal Lugu-nica, était bien sûr parmi eux. Il existait des différences individuelles dans les symptômes de la maladie, mais de simples suppositions ne pouvaient suffire. être autorisé à souffrir d'une maladie dont personne ne connaissait le nom et l'origine. toute son histoire, le royaume n'avait jamais été confronté à quelque chose comme cela, et il tremblait avec la crise qui approchait.

« Ma période d'essai est donc fiiiiinalement terminée et je peux être un membre régulier de la garde, mais le capitaine est tout simplement le pire ! Il agit complètement différemment d'avant ! Quelle brute !

« Mm, c'est bien ce que je pensais. Juste au moment où tu penses que Marcus est aussi se-Aussi drôle qu'il paraisse, il s'avère avoir un côté espiègle. Je pensais que vous vous entendriez bien.

« Votre Altesse, m'écoutez-vous ? Ferri s'énerve...

« Un méchant supérieur de la garde royale m'a menti. Je cherche du réconfort ici ! » Ses yeux s'embuèrent et sa voix trembla, mais cela ne fit que faire sourire Fourier.

Ferris secoua la tête, impuissant, devant l'amusement de Fourier. Puis Il apporta de l'eau au lit du prince malade et la porta aux lèvres de Fourier. Le jeune homme se redressa avec difficulté, et Ferris entendit l'eau de la cruche couler dans sa gorge.

« Je suis désolé de vous causer autant d'ennuis. C'est presque comme si vous étiez mon assistant personnel ces jours-ci. »

« Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas ! Ces jours-ci, ce ne sont que des racailles qui essaient de convaincre Ferri de soigner leurs blessures d'entraînement juste parce qu'elles me trouvent mignonne. Je préférerais être avec vous, Votre Altesse. Et Lady Crusch n'a pas été très amicale ces derniers temps... »

« Oui, elle doit être très occupée. Je ne l'ai pas vue depuis des jours, et Je me sens de plus en plus seule. C'est peut-être dû à ma frustration de ne pas pouvoir bouger. Cette maudite maladie.

« — »

Fourier essuya ses lèvres humides sur sa manche, puis se blottit contre son oreiller et sourit faiblement. Son sourire laissait entrevoir ses canines caractéristiques, comme toujours, mais il manquait d'énergie. C'était un sourire forcé pour cacher à Ferris la vive douleur qui lui traversait la poitrine.

Fourier était émacié. Ses cheveux blonds et brillants avaient perdu leur éclat, et ses yeux, rouges comme le soleil du crépuscule, semblaient ternes. Il parlait sans vigueur et succombait souvent à des quintes de toux. Surtout, il n'avait même plus la force de marcher. Depuis un mois, il était complètement alité.

—Tout avait commencé le jour des troubles à la Maison de

Argyle. Après l'incendie du manoir, Fourier était descendu de son carrosse-dragon et s'était effondré. Cette vision avait poussé Ferris à mettre de côté toutes ses émotions et à se concentrer entièrement sur la guérison du prince.

Fourier semblait souffrir. Ferris lui avait transféré de la force vitale, l'avait installé dans le carrosse et était retourné au château en toute hâte. C'est là qu'ils apprirent pour la première fois la triste vérité : toute la famille royale était malade.

Après cela, tous les patients, y compris Fourier, ont été confinés à Il resta alité dans les appartements royaux. La maladie persista sans changement significatif, mais sa pathologie demeura mystérieuse ; même Ferris ne parvenait pas à en déterminer la cause. Même Ferris, qui était sans égal dans l'art d'utiliser le mana pour guérir les maladies.

Il y avait eu des signes. Ferris lui-même avait vu Fourier souffrir de quintes de toux et de quelques accès de mauvaise santé. Au manoir Karsten, il avait gémi de douleur, mais il avait refusé de se laisser examiner par Ferris.

À l'époque, Ferris était tellement occupé à penser à lui et à Crusch qu'il avait négligé ces choses. Et ce n'est que maintenant qu'il restait proche du prince, essayant d'améliorer les choses maintenant que cela lui convenait mieux. Ferris se détestait tellement qu'il voulait disparaître.

« Ferris, ne devrais-tu pas... ? N'es-tu pas censé être avec mon père, pas avec moi ? Tu es l'héritier du plus grand guérisseur du royaume. C'est ton devoir. »

« Tout va bien. Je m'assure d'avoir fait tout ce que je dois faire avant de venir voir Votre Altesse. Ne croyez pas que je vous donne la priorité sur le roi. »

« Je vois, c'était juste un malentendu. Quelle honte ! Crusch va se moquer de moi. »

Le sourire de Fourier lorsqu'il prononça le nom de Crusch était empreint de solitude. Les gens sont de plus en plus sujets à la solitude à mesure que leur corps s'affaiblit à cause de la maladie. Même Fourier, l'incarnation même de l'enthousiasme.

« Lady Crusch... » Ferris prit la main de Fourier dans la sienne, la tapotant doucement, et murmura le nom comme une prière.

Il savait que Crusch était extrêmement occupée. Elle était l'une des nobles les plus haut placées, et avec toute la famille royale inapte, elle était toujours occupée. Et pourtant, malgré tout, Ferris ne pouvait s'empêcher de penser...

J'aimerais qu'elle vienne reconforter cette personne douce, solitaire et précieuse.

Il ne pouvait pas y arriver seul. Il ne pouvait pas remplacer Crusch. Ferris chérissait tant Fourier, et pourtant, une fois de plus, il fut incapable de lui donner la force dont il avait besoin. L'impuissance déchirait constamment le cœur de Ferris, menaçant de le briser.

« ...Ce regard chagrin ne te va pas. » La voix de Fourier trouva Ferris tourmenté, puis l'auto-reproche le frappa comme un éclair. Serrant les dents, il esquaissa un sourire à l'intention de Fourier.

« Oh, je n'ai pas le cœur brisé. Ferri se sent bien, très bien ! »

Loin de lui l'idée de se mettre à pleurer. Ni ici, ni maintenant. Il pourrait être impuissant, mais il avait sa fierté. Il ne pouvait guérir la maladie de Fourier, mais il parvenait à sourire.

Si c'était tout ce qu'il pouvait faire, alors il le ferait coûte que coûte.

« Mon Dieu, Votre Altesse ! Si vous mangez et buvez, puis partez
« Si tu dors bien, tu vas grossir... ! »

« Et puis... Crusch ne... m'aimera plus... »

Tout ce qu'il pouvait faire était de rappeler au prince les choses du quotidien, alors peut-être que Fourier pourrait les revisiter dans ses rêves.

2

Dans la salle d'assemblée royale, Crusch Karsten était restée sans voix pendant un très long moment. Depuis plusieurs jours, les puissants et les nobles du royaume, ainsi que le Conseil des Anciens, l'organisation qui constituait le cerveau du royaume, discutaient de la solution à apporter aux troubles auxquels leur nation était confrontée.

Crusch en avait assez des réunions auxquelles elle était obligée d'assister en tant que duchesse. Elles discutaient depuis si longtemps qu'elle connaissait le moindre détail du visage de chaque noble présent.

Ils devaient accomplir des rituels où la présence du roi était attendue, tout en essayant d'empêcher toute nouvelle de la situation actuelle d'atteindre les trois plus grandes puissances mondiales. Ils devaient s'acquitter de toutes les tâches habituelles de chaque membre de la famille royale, tout en essayant de trouver une solution face à une maladie dont les origines restaient obscures. Et pour couronner le tout, chaque noble devait gérer les affaires courantes de son domaine. Cela entraînait un niveau de confusion et d'épuisement que peu d'entre eux se souvenaient avoir connu auparavant.

Mais maintenant, un mois après le début de cette épreuve, l'état de santé de la famille royale ne semblait plus se détériorer. C'est ce dont ils commençaient à discuter quand...

« Le premier prince Zabinel est mort, dites-vous... ? »

Le rapport larmoyant apporté par le lanceur de sorts du Royal

L'Académie de Guérison a suffi à semer la panique dans la salle. Le prince Zabinel Lugunica avait été le premier cas confirmé de maladie au château royal. Par conséquent, la personne dont il souffrait était peut-être celle qui avait réagi le plus rapidement...

« C'est trop soudain ! Comment est-ce possible ? Comment Son Altesse a-t-elle pu tomber si malade ? »

« C'est impossible ! Je l'ai rencontré hier, et il... Il ne donnait aucun signe d'être si proche de la fin... »

Ceux qui étaient particulièrement proches de Zabinel ont pleuré la nouvelle soudaine de son décès. Mais ils n'étaient pas les seuls à être restés bouche bée en l'apprenant. Tous les présents étaient sous le choc.

Une personne était décédée de la maladie qui affligeait toute la famille royale. Et personne n'en connaissait encore la cause ni le traitement.

« Altesse... » Crusch, elle aussi, ressentit un pincement au cœur à la nouvelle. Elle était habituellement... Elle prenait toujours soin de se tenir droite, mais maintenant, l'angoisse la déchirait, elle sentait qu'elle allait se briser en deux. Elle ne pensait qu'à Fourier, allongé dans son lit de malade, lui adressant son faible sourire lorsqu'elle venait le voir.

« Nous devons envisager la possibilité que Sa Majesté nous quitte également. » Alors qu'elle se mordillait la lèvre, Crusch entendit une voix rauque. Elle leva les yeux et constata que tous ceux qui avaient entendu s'étaient concentrés sur le centre de la pièce, où se tenait Miklotov, le représentant du Conseil des Anciens.

« Sir Miklotov, pauvre plaisantin ! Sa Majesté ? Nous quitter ? »

« Mm. L'inévitable est inévitable, même si nous détournons le regard de la réalité. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être optimistes en ce moment. Sinon, nous ne pourrions pas remplir les devoirs du siège le plus précieux de notre nation. Ai-je tort ? »

« Ngh... »

Nous voyons maintenant à quelle vitesse la situation peut évoluer, ce qui signifie que demain, nous pourrions nous retrouver face au pire. Lorsque cela se produira, le royaume sera ébranlé, et notre rôle est de soutenir la nation pendant cette période. Nous ne devons pas tourner le dos au peuple.

La déclaration cinglante de Miklotov a dissipé ceux qui le jugeaient irrespectueux. Ses propos, peut-être impitoyables envers le dirigeant du royaume, n'en ont été que plus nécessaires.

Crusch fut donc la première à mettre de côté ses sentiments personnels et à parler au nom du sage. « Sir Miklotov a raison. S'il arrive quelque chose à Sa Majesté, le royaume ne disparaîtra pas. Il nous incombera d'y remédier. »

Crusch était l'une des rares personnes présentes de rang ducal, mais elle avait relativement peu d'expérience et ne s'était pas encore établie. Pourtant, le fait qu'elle ait pris la parole a aidé le reste des nobles à commencer à ressentir la même chose.

« Je vous suis reconnaissant de votre soutien », a déclaré Miklotov.
« Bien sûr, j'espère et je prie toujours pour que Son Altesse et sa famille sortent sains et saufs de cette épreuve. Veuillez ne pas vous méprendre sur ce point. »

Il proposa que l'assemblée commence à discuter du sort du royaume au cas où il n'y aurait plus de roi. Enfin, il lança un regard significatif à Crusch. Peut-être exprimait-il sa gratitude pour avoir été la première à le soutenir. Mais elle ne le vit pas ; elle s'était déjà affalée sur son siège.

Avec les choses comme elles étaient, elle ne pourrait pas passer sur Fourier. Elle était devenue si contrainte par ses nobles devoirs qu'elle n'avait même pas le temps de le voir. Elle ne pouvait pas laisser ce temps précieux et limité se perdre. C'est ce qu'elle se disait.

même si son devoir l'obligeait à rester à la réunion.

3

« ...Crusch, c'est toi ? »

Crusch fut quelque peu surpris de voir Fourier ouvrir les yeux en la sentant entrer dans sa chambre. Elle avait essayé de marcher le plus silencieusement possible pour ne pas perturber son sommeil. Non seulement il sentait la présence de quelqu'un, mais il savait même qui c'était.

« Vous me surprenez, Votre Altesse. J'ai l'impression qu'il y a je ne peux rien te cacher.

« Et... peut-être que non. C'est juste qu'on se connaît si bien. Même les yeux fermés, même au plus profond de mon sommeil, je sais que c'est toi... Ça fait un bail. Tu vas bien ? »

« J'ai été terriblement occupé, mais je suis en bonne santé. Votre teint est radieux aujourd'hui, Votre Altesse. Quel soulagement. » Crusch s'assit sur une chaise près du lit et observa le visage de Fourier.

Sa dernière visite remontait à quelques jours seulement, et pourtant, il semblait encore plus maigre. Et Fourier n'avait jamais été le plus costaud des hommes. Il avait fini de brûler des graisses ; maintenant, son corps se consumait. Ses pommettes saillaient légèrement. Impossible de ne pas voir à quel point la maladie le ravageait.

« Crusch... Je veux... sentir ton contact. »

« Oui, Votre Altesse. Avec votre permission. » Elle glissa doucement la main sous les draps et prit celle de Fourier, tremblante. Ses doigts, toujours fins, étaient désormais désespérément fragiles. Elle frotta la paume de sa main et entrelaça les siens.

avec le sien.

« Ah ! Le contact de tes doigts est agréable », dit-il. « Une main de femme. »

« La main de Votre Altesse semble plutôt fine, pour un homme. On Je n'aurais jamais cru que tu t'étais entraîné aussi longtemps avec l'épée.

« L'épée... Oui, l'épée... Je suppose que je suis le seul à Je pourrais peut-être te surpasser. Même si j'ai négligé mon entraînement pendant plusieurs jours.

« Votre Altesse se remettrait sûrement de quelques jours de repos avant longtemps. Même si on dit qu'il faut trois jours de travail pour rattraper un jour manqué. »

« Tu me dis de travailler trois fois plus longtemps que je ne me suis reposé... ? Impitoyable ! » Et puis, comme si souvent, il fut pris d'une quinte de toux. Crusch le retourna précipitamment sur le côté et lui frotta doucement le dos jusqu'à ce que la quinte passe. Sa respiration était si difficile, et son dos semblait si petit.

« Ah oui, et... ? Et les Argyles ? Et Ferris ?
« Tout va bien ? » Comme Crusch ne disait rien, Fourier parlait comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit.

Se sentant sauvé par ce changement de sujet, Crusch hocha la tête et dit : « Oui. Grâce aux bons offices de Votre Altesse. Je suis heureux de dire que ce qui s'est passé au domaine d'Argyle n'a pas dépassé le stade où nous sommes. La mort des parents de Ferris est qualifiée d'accident. Alors Ferris... »

« Il peut hériter du nom d'Argyle sans problème. Bien. Tant mieux. Il peut dire qu'il n'en veut pas, mais il ne peut pas tout abandonner. Il ne doit pas. »

« Penses-tu qu'il sera capable de l'accepter ? »

« Bien sûr, c'est mon ami et ton chevalier, après tout ! »

Fourier se tourna à demi vers elle et sourit, montrant ses dents. Il faillit tousser à nouveau, mais il se força à avaler. Ses yeux se remplirent de larmes, mais il continua de sourire. Voyant cela, Crusch se retrouva incapable de formuler un mot. Mais elle rassembla toute sa force pour lui rendre son sourire.

Cela n'avait jamais été un talent particulier chez elle, mais Fourier je voulais souvent la voir sourire.

« Mm... Je savais... que ton sourire était... magnifique. »

Elle n'aurait pas dû laisser toute la bonne humeur à Ferris. Elle aurait dû Elle a au moins appris à sourire. Crusch a essayé de vivre sans regrets, mais elle aurait ardemment souhaité que ce soit différent.

4

Au cours des derniers mois, Ferris avait de plus en plus de mal à croire qu'il était l'un des chevaliers de la Garde royale.

Il s'était rendu à l'académie des guérisseurs pour prendre des nouvelles des membres de la famille royale et soigner Fourier. Comment pouvait-il s'agir du travail d'un chevalier ? Cela ressemblait bien plus à celui d'un lanceur de sorts de l'Académie royale de guérison.

« Le troisième prince est décédé la nuit dernière. C'est la septième personne... »

Un autre était parti, tous les efforts des guérisseurs étant vains. Ferris ne voulait pas entendre le nom d'un autre membre de la famille royale mort, mais à l'académie, la nouvelle lui parviendrait, qu'il le veuille ou non.

Sept victimes, et pourtant on ne connaît toujours pas la cause du mal-

La facilité. Tout ce qu'ils avaient appris, c'est qu'une fois que le patient avait de la fièvre et tombait dans le coma, il était impossible de l'aider. Tout cela, et une seule parcelle de connaissance inutile.

« — »

Affligé, Ferris quitta la chambre du roi après une autre journée de Il avait essayé diverses magies curatives, sans succès. Il avait toujours contemplé cet endroit avec admiration, mais après y avoir passé tant de temps, il n'en ressentait plus aucune anxiété. Son émotion initiale, une sorte de terreur sacrée, avait depuis longtemps cédé la place à un sentiment d'impuissance.

Ferris portait un livre noir en parcourant les couloirs du château royal. Il était couvert de sang et d'empreintes digitales. On aurait pu le qualifier, en quelque sorte, de cadeau de son père.

Le Sacrement du Roi Immortel...

Un sort secret développé par une sorcière, capable de ressusciter les morts et de leur redonner le pouvoir de marcher. Son père n'avait pas réussi à reproduire le sort, mais s'il y parvenait, même ceux qui avaient disparu pourraient être sauvés...

« Son Altesse... S'il arrive quelque chose à Son Altesse... »

Ferris pensa à Fourier, qui maigrissait et devenait de plus en plus infirme de jour en jour, et, une fois de plus, il s'imagina en train de faire opérer le sacrement. La mort de Fourier, parmi tant d'autres, n'était pas de celles qu'il pouvait ignorer.

Il lui faudrait un miracle pour sauver le quatrième prince. Et il ne semblait jamais en obtenir un lorsqu'il en demandait un. Le sacrement était la seule autre chose à laquelle Ferris pouvait penser.

Lorsqu'il entra dans la chambre de malade de Fourier, le prince alité rit faiblement et dit : « Ferris, le maquillage a fonctionné à merveille. Crusch pensait que ma couleur était bonne... Ha-ha, on a vraiment réussi

Elle a les yeux embués. Elle est tellement confiante.

Le maquillage avait été appliqué par Ferris pour que la pâleur de Fourier paraisse plus saine. Fourier avait supplié Ferris de ne pas le laisser paraître laid devant Crusch lors de sa visite. Ferris était douloureusement conscient que cela n'avait rien à voir avec l'orgueil de Fourier, mais plutôt avec sa considération pour Crusch.

Ferris ne dit rien. Fourier parlait comme s'il pouvait lire dans les pensées du garçon. esprit. « Rien... qui te tracasse avec les chevaliers, Ferris ? N'oublie pas de t'appuyer sur ton ami... Oui, sur Julius. Tu essaies parfois de tout prendre tout seul. »

Il y avait des moments ces jours-ci où Ferris ne savait pas vraiment qui réconfortait qui lors de ces visites.

« Mes... Mes amis. Vous, Votre Altesse... Vous êtes mon seul ami. N'est-ce pas ? Alors, quand vous n'êtes pas en forme, je me retrouve... seul. »

« Certainement... non. Ne t'inquiète pas, Ferris. Tu es gentil, et au fond, Tu es forte. Tout le monde t'aime... et se liera d'amitié avec toi, comme je l'ai fait. J'ai peut-être été ta première amie, mais tu n'es pas obligée de me laisser être la dernière. Souviens-toi de ceci : ne te force pas à rester seule.

"Votre Altesse..."

Pourquoi parlait-il ainsi, comme si c'était la fin ? Ce n'était pas la fin. Et comment pouvait-il paraître si en phase avec ce que ressentait Ferris ? Les mots de Fourier avaient eu un réel pouvoir ces derniers temps. Non pas un pouvoir mondain, mais le pouvoir perçant de la vérité. Cela effrayait Ferris.

« Votre Altesse... ! Votre Altesse, s'il vous arrive quelque chose... je... »

« Me ramener à la vie ? S'il vous plaît, ne dites pas de telles choses. »

« — »

Fourier l'avait lu comme dans un livre. Allongé sur son lit, il n'avait pas pu voir le livre dans la main de Ferris. Pourtant, il avait deviné exactement ce que Ferris avait en tête et l'avait refusé.

« Je suis moi, tu comprends. Ma vie a commencé quand j'ai commencé, et elle
« Ça devrait se terminer quand je finirai. Que ça continue après ma fin, ce n'est pas bien. »

« Mais... mais pourquoi ? Est-ce si étrange que je veuille que tu vives ? Que je
« Je veux que quelqu'un qui est si important pour moi soit en vie ? »

Ce n'est qu'en prononçant ces mots que Ferris réalisa qu'ils étaient exactement les mêmes que ceux que son père avait balbutiés près du cadavre de sa mère. Si ce n'était pas mot pour mot, du moins l'esprit était-il identique.

« Ne te lamente pas, Ferris. Ton cœur est précieux. Sois fier de tes capacités... Tu as le pouvoir le plus bienveillant du monde. Ne compte pas les blessures que tu n'as pas pu guérir, mais celles que tu as pu sauver. N'essaie pas de regarder en arrière tout en avançant... Je ne le permettrai pas. »

"Votre Altesse..."

Lentement, si lentement, Fourier s'assit dans son lit. Il avait perdu
Il était tellement loin qu'il ne pouvait plus se défendre seul, mais il voulait que Ferris voie l'étincelle de vie brûler en lui. Ses yeux écarlates retrouvèrent une partie de leur force d'antan.

« Et puis, » poursuivit-il, « je pourrais peut-être encore faire mieux. Je suis...
Oui. Je suis ton ami et le quatrième prince du royaume de Lu-gunica. J'ai même vaincu Crusch à l'épée. Une petite maladie, ça devrait être... une promenade de santé.

Fourier leva la main et tapota doucement Ferris sur le front. Son contact était si léger, mais son doigt était chaud.

« N'abandonne pas ton devoir de membre de la garde royale... C'est moi qui t'ai désigné comme chevalier de Crusch. Ne trahis pas le serment que nous avons fait l'un à l'autre. La promesse que nous avons faite... en tant qu'amis. »

Prenant une grande inspiration, Fourier sourit à nouveau et se rallongea sur son lit. « J'en ai assez de toutes ces discussions. Mais j'ai pu sourire avec toi pour la première fois depuis longtemps. C'est bien. »

Ferris n'avait pas souri. Tout ce qu'il avait fait devant Fourier
Le jour était un jour de pleurs. Mais Fourier ne se trompait jamais. Ses paroles semblaient parfois erronées, mais se révélaient toujours vraies.

« C'était amusant, Ferris. »

Ferris fit alors tout ce qu'il pouvait pour transformer ses joues gelées en un sourire.

« C'était bien. C'était amusant, n'est-ce pas, Votre Altesse ? »



5

—La journée était claire, mais une brise rafraîchissait l'air.

« Crusch... J'aimerais sortir un moment. Tu pourrais me donner un coup de main ? »

« Bien sûr, Votre Altesse. Si vous voulez bien m'excuser... »

« Oh ! Tu me portes toi-même ? Ha-ha ! Tu es vraiment une personne forte ! femme. Je suis encore surprise.

Dans le jardin intérieur du château royal de Lugunica, une profusion de fleurs de saison s'épanouissait. Mais dans l'agitation et l'anxiété des derniers mois, la flore colorée s'était retrouvée plutôt seule.

« Eh bien, c'est agréable sans foule. C'est d'autant plus agréable d'apprécier Les fleurs, on les voit beaucoup plus clairement. Tu ne trouves pas ?

« Vous pouvez. Votre Altesse est toujours si douée pour trouver la
« Le bon côté des choses. »

« Je le suis, n'est-ce pas ? Je connais pas mal de bons côtés chez toi et Fer-
ris aussi. Sur ce point, au moins, je ne me laisserai pas vaincre par Meckart.

Crusch s'agenouilla dans un coin du jardin, laissant Fourier se reposer sa tête sur ses genoux tandis que la brise flottait sur eux deux.

Fourier ferma à moitié les yeux, somnolent, le jardin flottant dans sa vision floue.

« Toi et moi avions l'habitude de venir ici quand nous étions jeunes pour voir le

des fleurs. Tu te souviens, Crusch ?

« Je me souviens. J'accompagnais mon père au château, et quand je m'ennuyais, je venais toujours ici... et tu venais toujours me retrouver. C'était réconfortant pour mon cœur d'enfant. »

« La première fois que je t'ai vu... »

« Je ne l'oublierai jamais. Tu es tombé du ciel ! J'étais sous le choc. »

Leur conversation sur le passé a commencé à s'épanouir.

Crusch sourit en se souvenant, mais Fourier secoua doucement la tête.

« Tu te trompes, en fait. La première fois que je t'ai vu, c'était avant que... je t'ai aperçu dans ce jardin, de loin. Tu examinais un jeune bourgeon.

« ...Je ne savais pas. C'est vraiment embarrassant. »

« Pas vraiment. J'ai été immédiatement conquise. Mon cœur battait fort, mes joues étaient rouges, et tout ce que je pouvais faire, c'était rester là à te regarder. Après ça, je te cherchais sans cesse... À vrai dire, notre rencontre n'était pas un hasard. Hé hé. Je parie que tu as été surprise. »

« Oui, tout à fait. »

Les yeux de Fourier se plissèrent et ses dents apparurent tandis qu'il riait.

Crusch passa doucement ses doigts dans les cheveux dorés qui Elle s'est reposée sur ses genoux et a tapoté tendrement ses joues pâles.

« En parlant de vous surprendre, permettez-moi de vous avouer les projets impressionnants que j'ai pour l'avenir... »

« Oui, Votre Altesse. S'il vous plaît, surprenez-moi encore. Dites-le-moi. »

« Très bien. Écoute bien. Je... j'avais l'intention de faire de toi ma reine. »

« — »

« Je ferais de toi ma reine et Ferris serait notre chevalier. Et puis, on pourrait être toujours tous les trois ensemble. Ce serait un motif de bonheur sans pareil. Qu'en penses-tu ?

« Tu... Tu sais vraiment comment me surprendre... »

Crusch trouva sa voix étranglée, découvrit qu'elle ne pouvait pas le regarder.

Fourier, le doux sourire toujours sur son visage, écoutait attentivement la note de joie dans sa voix.

« On a... traversé pas mal d'épreuves, n'est-ce pas ? Je voulais tellement ton attention... Hé ! Ça m'a amené à te mettre Ferris et toi dans une situation très difficile. »

« ...Votre Altesse. Ce que vous... »

« Dis-moi, Crusch... Comment ai-je fait ? »

"Votre Altesse?"

« Ai-je pu... être un Roi Lion digne de ta dévotion... ? »

« — »

Ils avaient fait une promesse, autrefois. Ils avaient juré par les fragments des jours qu'ils avaient remplis de rires.

La respiration de Crusch devint difficile à la question de Fourier.

« Votre dévouement était... précieux », dit-il. « Quelque chose que j'ai chéri. Ne... n'oubliez jamais ça. »

Fourier sourit comme s'il était en quelque sorte fier de lui-même et
Il leva la main. Il effleura la joue de Crusch, effleurant les larmes brûlantes qui coulaient
dessus, et passa ses doigts le long de ses lèvres.

« Crusch. »

« Oui, Votre Altesse. »

« Je... lo... »

« — »

Il y eut une rafale, un vent froid qui tira les cheveux de Fourier et de
Crusch.

"Votre Altesse?"

« — »

« Votre Altesse, êtes-vous fatiguée ? »

« — »

« Votre Altesse, je sais combien vous avez travaillé et lutté.
S'il vous plaît, reposez en paix.

« — »

« Une dernière chose... »

La brise continuait de souffler. Mais avec sa vision trouble, Crusch ne la vit pas,
même avec sa bénédiction. Là, dans le jardin, Crusch serra Fourier contre elle et murmura.

« J'aurais aimé voir l'avenir dont tu rêvais... »

6

La cruauté de la chose était que la mort de Fourier Lugunica était traité presque comme un détail accessoire face au décès du roi Rando-hal Lugunica.

L'assemblée était tout ce qui restait maintenant, enveloppée de dépression maintenant que ses pires craintes s'étaient réalisées. Crusch, pour elle partie, était plongé dans un sentiment de perte et d'apathie. Fourier avait été une présence si cruciale pour elle que le perdre était tout aussi un choc et un tourment aussi intense que de perdre la moitié de son corps.

Même maintenant, quand elle fermait les yeux, elle pouvait voir son dernier sourire. L'image de lui rendant son dernier souffle était gravée dans sa mémoire.

Et enfin, les sentiments qu'il n'avait pas pu finir d'avouer s'étaient évanouis dans l'air.

« —Mais nous ne pouvons pas rester assis à avoir l'air tristes pour toujours. »

Miklotov fut le premier à percer l'épaisse atmosphère. Le vieux sage regarda chacun des nobles abattus en face, essayant de les réveiller.

« ...C'est vrai », dit quelqu'un. « Ce n'est pas le moment. Son Dé-Sa Majesté séparée serait désolée de nous voir ainsi.

Il y eut un chœur d'approbation. Le sentiment se répandit, et Crusch a découvert qu'elle n'avait pas d'autre choix que de lever les yeux et de se forcer sourire. Rester là, la tête baissée, serait la trahison ultime de ce que Fourier avait voulu.

—Elle imagina son visage souriant, se souvint de la façon dont il avait toujours essayé de voir le bon côté des choses.

« La lignée royale a disparu. Nous avons perdu notre pacte avec les dragon. Il ne peut y avoir de plus grande tragédie pour le Royaume Ami des Dragons de Lugunica.

Avec ces mots, l'image dans son esprit s'est brisée.

Crusch leva les yeux, doutant de ses propres oreilles, tandis que quelqu'un dans devant elle, il serrait sa tête.

Comment la famille royale a -t -elle pu disparaître ? Que fera le dragon ? Si nous perdons notre pacte, ce sera une catastrophe pour notre nation. Nos relations avec l'Empire et le Saint Royaume étant aussi mauvaises qu'elles le sont actuellement... !

De quoi parle-t-il... ?

Il y a aussi la question du sang de dragon préservé. Il est toujours possible que son retour soit recherché. Pour éviter cela, nous pourrions juger opportun de l'utiliser...

De quoi parlez-vous tous... ?

Crusch, le regard vide, écoutait les délibérations des spectateurs au visage sombre. Leurs conversations tournaient autour de la question de savoir ce que ferait le dragon maintenant que la famille royale avait été anéantie. Le royaume de Lugunica avait bénéficié de la bénédiction du dragon, sauvé de la crise plus d'une fois par la créature. Leur crainte était fondée ; Crusch savait aussi bien qu'eux qu'ils dépendaient du dragon. Mais était-ce vraiment la première chose qu'ils devaient déplorer ?

S'ils avaient voulu débattre de l'avenir du royaume, cela aurait été acceptable. S'ils avaient craint de négocier avec d'autres pays maintenant que le roi était parti, elle aurait pu leur pardonner. Mais discuter de la façon de manipuler le dragon...

Était-ce vraiment la première chose à laquelle ils pensaient ?

Avec un dégoût croissant, Crusch réalisa : aucun de ces gens n'était vraiment mécontent de la fin de la lignée royale. Ce qui les inquiétait, c'étaient les conséquences de cette disparition : le dragon allait-il les abandonner ? Ils étaient terrifiés à l'idée d'être chassés du berceau des bénédictions du dragon. La mort du roi, la fin de la famille royale, étaient des considérations secondaires.

Pour eux, la mort de Fourier n'est guère une note de bas de page.

Le pire, c'est que si Crusch n'avait pas été si proche de Fourier, elle aurait sans doute partagé les mêmes peurs qu'eux. Son âme serait tout aussi tiède que la leur.

Ce mode de vie, plus que tout autre, répugnait Crusch. Elle le supportait difficilement, car il jetait une ombre noire sur son cœur.

« Il y a une chose que je dois partager avec vous tous. »

Les mots ont traversé la fureur de l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers l'orateur.

C'était le baron Lyp Bariel. Il n'était pas de haut rang, mais il avait été un favori de Sa Majesté Randohal et très estimé par le roi défunt. Lorsque Lyp eut suffisamment retenu l'attention de la foule, il fit son annonce d'une voix tremblante.

« — Il y a une nouvelle inscription sur la Tablette du Dragon. Le Dragon a déjà révélé le sort du royaume. »

Cela provoqua un nouveau tumulte dans la salle de réunion. Le Dragon La tablette était une pierre, cadeau du dragon et l'un des trésors du royaume. Elle annonçait l'avenir de la nation. À plusieurs reprises par le passé, la pierre avait averti le royaume de menaces imminentes, ce qui lui avait permis de se préparer à l'avance.

À peine avaient-ils commencé à réfléchir à leur besoin du dragon qu'un rappel douloureux de son pouvoir leur fut fait. Ignorant les sentiments de Crusch et des autres, Lyp se mit à lire l'inscription d'un ton précipité.

« Il est écrit : « À la fin de la maison royale, le royaume trouvera cinq candidats choisis par les Joyaux du Dragon, et avec une nouvelle jeune fille du sanctuaire, le pacte sera conclu à nouveau. »

« La Tablette du Dragon nous dit de choisir un nouveau roi... ? Mais comment trouver ces cinq candidats ?! »

« Il y a des insignes », répondit Lyp avec véhémence, « des joyaux transmis par la maison royale de Lugunica, qui témoignent de leur pacte avec le dragon. Ces insignes arborent ces joyaux, qui brilleront lorsqu'ils seront portés par un candidat qualifié ! »

D'un geste de Lyp, un chariot fut amené dans la salle d'assemblée circulaire. Sur le chariot se trouvaient des pierres précieuses scintillantes, emblèmes du royaume de Lugunica, ornées des Joyaux du Dragon.

« Si elle vous reconnaît comme un serviteur loyal capable de diriger véritablement le royaume, l'insigne vous choisira. La Tablette du Dragon ment-elle ? Que chacun de vous soit mis à l'épreuve. »

L'un des assistants de Lyp s'avança parmi les personnes assises dans la salle, déposant l'insigne devant chacun d'eux. Certains furent pris de sueurs froides en le contemplant. D'autres déglutirent. Si l'insigne brillait dans leur main, la voie vers la royauté s'ouvrirait.

L'insigne fut également placé devant Crusch. On disait que le dragon recherchait ceux qui étaient loyaux au royaume. Si tel était le cas, alors elle, telle qu'elle était maintenant, ne serait sûrement pas choisie. Mais si...

« Alors commençons le test », dit Miklotov. Le Conseil d'El- Les hommes allèrent les premiers, prenant l'insigne en main. Mais la gemme assombrie ne changea pas. On entendit quelques respirations silencieuses et de légers sons de déception. Ainsi se déroulait l'épreuve de l'insigne.

Les choses commencèrent à se développer à partir du conseil. Déception après déception, puis vint le tour de Crusch.

L'insigne était une pierre d'obsidienne triangulaire, sculptée d'un dragon en or. En son centre se trouvait une gemme rouge, le Joyau du Dragon, qui se moquait des vaines ambitions de ceux qui n'étaient pas dignes de gouverner.

« Le dragon ? Qui s'en soucie... ? » murmura Crusch, sans laisser sortir un mot tandis qu'elle saisissait l'insigne. Elle le tendit dans sa paume pour que tout le monde le voie. Et puis...

« — Oh, mon... »

Cela venait de Miklotov, dont le visage normalement placide portait une Un air de surprise inhabituel. Tous les autres présents ressentait visiblement la même chose.

L'insigne dans la main de Crusch brillait de mille feux.

« — Il semble donc que même moi, incompétent comme je suis, je puisse faire quelque chose pour notre royaume. »

Elle ne ressentit aucun choc. Son cœur était trop calme pour cela. Comme ce reg- Pris avec elle, Crusch leva la tête et ferma les yeux.

—Et dans l'obscurité, elle crut apercevoir le dernier sourire de Fourier.

7

Lorsque Ferris apprit l'élection royale et que Crusch était l'une de celles qui avaient été choisies pour se présenter, il parcourut le château à sa recherche, jusqu'à ce qu'il arrive dans le jardin.

« —Dame Crusch. »

Debout devant les fleurs, elle avait l'air si fragile qu'il avait Elle hésita à crier. Et ce n'était pas étonnant. C'était là qu'elle avait passé ses derniers instants avec Fourier. C'était le lieu le plus sacré du cœur de Crusch, le seul endroit où même Ferris ne pouvait pas entrer.

Il ressentait la douleur de son impuissance aussi intensément que si une lame s'enfonçait dans sa poitrine. Si seulement il pouvait courir vers elle, la prendre dans ses bras et lui lancer un sort magique qui guérirait son cœur.

« Ferris, c'est toi ? Bravo de m'avoir trouvé ici. »

Elle parla sans se retourner vers Ferris, qui se mordit la lèvre à cause de son sentiment d'impuissance.

De temps en temps, le vent soufflait en rafales, soulevant les longs cheveux de Crusch. Ferris regarda ses cheveux voler au vent tandis qu'il disait : « J'ai entendu parler de la Tablette du Dragon. On dit que vous êtes l'une des candidates au titre de roi, Dame Crusch. »

« Oui, on dirait. Le dragon semble m'avoir bien accueilli. »

Ferris aurait difficilement pu rester calme face à ces secousses de Les courants du destin. Il avait rejoint la garde royale, ses parents étaient morts, et il avait perdu Fourier, avec qui son lien avait tant compté. Crusch, son refuge dans toutes les tempêtes, était désormais pris dans une sorte d'élection royale. N'y avait-il rien de sûr ou de stable pour lui ?

« Que puis-je faire pour vous, Dame Crusch ? Je ne sais pas quoi faire... »

Il ne voulait pas lui causer d'ennuis supplémentaires, mais il ne pouvait retenir un tremblement dans sa voix. Ferris était un récipient trop petit pour contenir les émotions qui bouillonnaient en lui. Des larmes brouillaient sa voix.

vision, et il voulait s'enfuir du jardin.

« Ferris, regarde-moi. » La voix de Crusch le fit sursauter.

Il entendit des pas, puis deux pieds apparurent dans son champ de vision. Il releva la tête et se retrouva face à Crusch. La magie de ses yeux ambrés le captivait.

« Ferris, permettez-moi de vous faire le vœu avant tout le monde : je souhaite devenir roi. »

« Lady... Crusch... » Ferris retint son souffle à sa déclaration sans hésitation.

Elle lui disait qu'elle aspirait à remporter l'élection royale et, un jour, à monter sur le trône. Ferris ne put rien ajouter, mais Crusch jeta un coup d'œil autour d'eux et dit : « La première fois que j'ai rencontré Son Altesse, c'était dans ce jardin. Nous parlions souvent ici et regardions les fleurs ensemble. » Elle parlait doucement ; ses yeux trahissaient un souvenir lointain.

Ferris n'avait pas besoin de demander de qui elle se souvenait.

Avec le temps, Son Altesse a commencé à venir nous rendre visite. Je ne vous l'avais jamais dit, n'est-ce pas ? Avant de rencontrer Son Altesse, j'attachais toujours mes cheveux. Maintenant, je me contente d'un ruban pour les maintenir en place.

« Je ne l'ai jamais su. Pourquoi as-tu arrêté de l'attacher ? »

« Son Altesse m'a dit d'être fidèle à moi-même. C'est ce que j'ai fait. J'ai choisi le ruban que je vous ai offert, mais... tout a commencé avec Son Altesse. »

Ferris toucha inconsciemment le ruban blanc que Crusch lui avait donné, qu'il portait toujours dans ses cheveux.

Elle partageait avec lui un souvenir après l'autre, des choses qu'il ignorait, mais un à un, ils devinrent des souvenirs que Crusch et lui partageaient. Un lien si beau et si vivant qu'il ne pouvait

arrête le flot de larmes, ou l'océan de sourires.

« Ferris, le temps que nous... que Son Altesse, vous et moi avons partagé ensemble... est quelque chose que je chéris. »

Depuis le jour où Crusch avait emmené Ferris hors du manoir Argyle et l'avait rendu humain, il était toujours resté avec elle, et son cercle s'était bientôt élargi pour inclure Fourier. Une grande partie de sa vie était faite d'eux deux.

« Mais l'existence du dragon sape ce temps précieux qui est le nôtre », poursuivait-elle. « Pour beaucoup, Son Altesse n'existait que pour perpétuer le pacte. Ils ne pleurent pas sa mort, pas vraiment. » Ferris se raidit ; le feu dansait dans les yeux de Crusch.

Qu'avait-elle vu ? Que s'était-il passé pendant ce temps où Ferris ne pouvait pas être avec elle ?

« Mais il a bel et bien existé, suffisamment pour s'inscrire dans mon cœur et le vôtre. Fourier Lugunica a bel et bien vécu. »

De sa main droite, elle toucha sa poitrine, et de sa main gauche, la sienne. Ce n'était qu'un effleurement de ses doigts, mais Ferris pensait que la chaleur qui les enveloppait pourrait le brûler tout entier. Le feu de sa résolution engloutirait toute pensée étrangère.

« L'homme qui était mon Roi Lion a bel et bien vécu. Je ne permettrai jamais à quiconque de dire le contraire. »

Le pacte avec le dragon embrassant le royaume avait protégé le peuple pendant très longtemps. Mais il avait affaibli leur cœur, à tel point qu'ils étaient prêts à ignorer la mort de ce gentil garçon, aimé de tous.

Le cœur des gens était devenu si fragile que la mort de Fourier était presque oubliée face au pacte avec le dragon.

« Sa mort lui appartient. Mon Roi Lion est en moi, encore aujourd'hui. Je rêve encore du rêve de mon roi ; moi seul peux le réaliser. »

Personne d'autre ne vit à quel point la vie du royaume était devenue tordue. Tous flattaient le dragon, imploraient ses faveurs, comptaient sur son aide, et, ce faisant, ils avaient tous oublié comment... marcher seuls.

« Aucun autre dirigeant que moi ne tentera de remédier à cette situation, car personne ne se souvient de ceux qui ont aspiré à devenir de véritables rois. C'est donc à nous de le faire. »

« Lady Crusch », murmura Ferris.

Crusch lui tendit un poignard qu'elle avait pris à sa ceinture. Il je l'ai pris et j'ai découvert qu'il était inscrit avec le symbole de la Le Roi Lion. C'était un précieux héritage de la Maison Karsten.

« Son Altesse a fait un rêve : de vous, de moi et de lui, le nous trois, construisons l'avenir ensemble.

« Nous trois... Moi, avec Son Altesse, et vous, Lady Cr-usch... ? »

Face au poids frappant du poignard dans sa main, Ferris Il comprit enfin ce qu'il devait faire aux côtés de Crusch et de Son Altesse pour les aider à résoudre leur conflit. Il ne lui restait plus que Crusch. Elle c'était tout.

« Son Altesse aimait cet endroit », dit Crusch d'un ton sombre, « et C'est là qu'il a passé ses derniers instants. Alors je le jure ici : je fera de toi mon chevalier.

Sur ce, Ferris s'agenouilla sans un mot et lui tendit le poignard. Crusch le prit et le dégaina, touchant Ferris d'abord à l'épaule gauche. puis à droite, avec le plat de la lame. Puis elle donna le lui renvoya un couteau, complétant ainsi le rituel de vassalité.

Personne ne savait qu'un titre de chevalier avait été décerné ce jour-là. —à l'exception d'un, ou peut-être de deux Rois Lion qui étaient présents. Et c'était un début, et pour eux deux, c'était aussi la continuation du rêve de leur Roi Lion.

Crusch jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « On y va, Ferris. Pour reprendre notre royaume au dragon et réaliser le rêve de Son Altesse.

« Oui, Dame Crusch. Guidez-moi, je vous suivrai. Nous trouverons où le rêve de Son Altesse nous mène. » Il la rejoignit sans hésitation. La première prétendante au trône, celle qui était la plus attachée à sa servante, s'éloigna fièrement. Seules les fleurs de ce jardin où tout avait commencé observaient.

Se balançant doucement dans la brise, un seul bourgeon attendait tranquillement pour le bon moment pour fleurir.



ÉPILOGUE

Bonjour ! Toujours ravi de vous accueillir. Ici Tappei Nagatsuki.

Ou, si vous trouvez cela plus facile à imaginer, un chat gris qui s'appelle ainsi nom.

Euh, si cette référence vous a échappé, ignorez-la. Désolé.

Re:ZERO Ex Ce volume est une histoire parallèle à l'intrigue principale. Dans le passé, j'ai réalisé des recueils de nouvelles qui s'éloignaient des événements de la série principale, mais cette fois, plutôt que de faire un autre lot de vignettes, j'ai décidé d'appeler cela .

En fait, j'avais l'intention de faire ce volume plus ou moins dans la lignée des autres recueils de nouvelles, mais lors de la planification, j'ai découvert que j'avais beaucoup d'histoires sur les débuts de Crusch, et il a été suggéré que le volume entier soit consacré à ce sujet. Nous nous sommes donc retrouvés avec le livre que vous tenez actuellement entre les mains.

Aucun des personnages principaux de la série régulière n'apparaît ici ; nous nous penchons sur le passé de certains autres personnages. Certains éléments sont assez complexes, mais j'espère que ceux d'entre vous qui ont lu jusqu'ici comprendront ce que Crusch et ses amis ont traversé et comprendront d'où vient sa détermination. J'espère que vous les apprécierez ne serait-ce qu'un peu plus et que vous prendrez encore plus de plaisir à découvrir ce qu'ils font dans l'histoire principale.

Après avoir lu le livre, vous vous demandez peut-être ce qui se passe avec l'auteur. Eh bien, je suis plutôt obsédé par les jeux de rôle sur table (je sais, j'arrive un peu tard).

Je savais que les TRPG existaient, mais il semblait y avoir un joli La barre d'entrée est haute pour les novices complets comme moi, et je ne pourrais jamais J'ai bien voulu les essayer. Mais avec l'aide de mon entourage, j'ai finalement tenté l'expérience... et c'est vraiment génial. Ils sont vraiment très intéressants.

Les gens m'avaient dit que les créatifs avaient tendance à se laisser emporter par Les TRPG, et maintenant je comprends ce qu'ils veulent dire : c'est une expérience qu'on ne retrouve pas vraiment dans d'autres jeux. On peut laisser son L'imagination débordante dans le monde d'autrui. Quel auteur tu n'aimerais pas ça ?

On peut s'amuser de toutes sortes ici. Je résous des problèmes en utilisant uniquement mon intelligence, je perce des mystères avec l'aide de mon MJ, rend mon personnage fou avec mes petites erreurs, et beaucoup plus.

Publier des livres comme celui-ci m'a aidé à me faire de nouveaux amis et m'a donné un aperçu de mondes que je n'avais jamais connus auparavant, où j'ai découvert d'autres idées et façons de penser. Ce sont des expériences importantes à vivre dans la vie. J'espère que tous mes lecteurs se mettront au défi, non seulement d'essayer des TRPG, mais aussi faire toutes sortes de nouvelles choses.

Pour commencer, vous pourriez recommander cette série aux personnes qui Je ne sais pas. Élargissez les horizons de vos amis ! Personnellement, je serais ravi que vous le fassiez. C'est une façon d'apporter plus de bonheur au monde, une personne à la fois. Essayez !

Je vais bientôt atteindre mon nombre de pages ici, donc c'est l'heure des remerciements.

Je suis redevable envers mon éditeur, I-sama, comme toujours. Je vous suis reconnaissant pour votre suggestion de se plonger dans les antécédents de certains de ces personnages, y compris certains qui ne sont pas encore apparus dans la série principale. Désolé de toujours vous faire des demandes aussi ridicules !

À mon illustrateur, Otsuka-sensei, comme toujours, merci beaucoup

Merci beaucoup pour avoir produit des illustrations aussi magnifiques en si peu de temps. Je sais que je demande toujours des tonnes de designs de personnages, et je suis toujours impressionné par la rapidité avec laquelle vous les créez. Pour ce volume, je trouve que vous avez particulièrement réussi à capturer le côté légèrement ridicule de Fourier. Un travail fantastique.

Même Kusano-sensei n'y arrivera pas ! À Kusano-sen-sei, mon designer, merci infiniment pour tout ton travail. Cette fois, le titre était encore plus long que d'habitude ; dans ma tête, je le prenais pour un défi. Mais c'est un pari que j'aurais perdu. Et j'espère continuer à perdre ces paris.

À tous les autres membres des services d'édition et de vente, à tous les
Merci aux correcteurs et aux propriétaires de toutes les librairies. Ce
livre n'aurait pu voir le jour sans la collaboration de tant de personnes.
Merci à tous.

Et surtout, je remercie mes lecteurs qui ont choisi ce livre et m'ont
accompagné dans cette histoire. J'espère que vous resterez fidèles à la suite.

Très bien. On se retrouve pour le tome 7 de la série principale. Plus tard !

Mai 2015

Tappei Nagatsuki

(J'ai terriblement peur de l'été cette année, si l'on en croit la chaleur de
mai.)

EVERYONE'S FAVORITE TIRIENA

Cute
Tiriena!

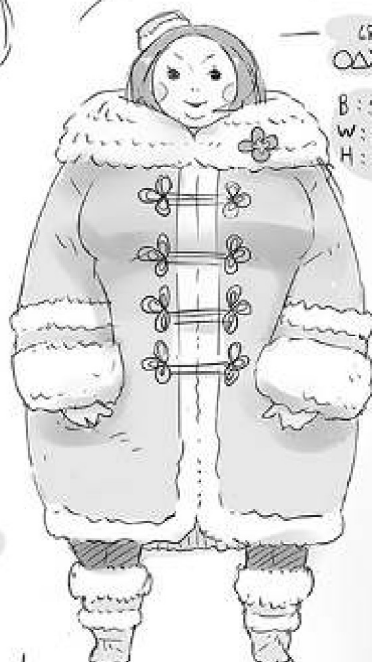
Cute
profile,
too!



A little fan
service.
Big soft arms!

48"
OAX16

B: 59"
W: 59"
H: 59"



Mr. Nagatsuki,
Hope to see her again!

Shinichirou Otsuka

オツカ
シンイチロウ



« Bien, bien, bien ! C'est Ferri et Crusch qui s'occupent du Coin Messages du jour ! On peut maintenant dire à tout le monde à quel point Lady est formidable. Crusch est !

« Ne t'emballe pas trop, Ferris. J'apprécie ta gentillesse, mais nous devons d'abord accomplir la mission qui nous a été confiée. Toi on ne peut garder la tête haute qu'une fois qu'on a rempli ses obligations de votre bureau. Vous comprenez ?

« Oh, Lady Crusch, tu commences tellement bien, Ferri peut j'ai du mal à le gérer...!"

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Votre visage est rouge. Avez-vous un rhume ? Si vous êtes Je me sens mal, je peux gérer ça... »

Re:ZERO « Non ! Euh-euh ! Pas du tout ! Mon Dieu, Lady Crusch, comment C'est cruel de ta part ! Bon, Ferri va dissiper toutes les inquiétudes. de ma santé en annonçant la nouvelle avec un enthousiasme débordant ! Et voilà, ils remettent ça ! La collaboration tant appréciée entre Ministop et est de retour ! On a de très belles choses à vous proposer. magasin pour toi cette fois.

« À la lumière de l'été qui approche, je suppose qu'il y aura quelques rouleaux muraux montrant Emilia et ses amis en peignoirs, comme ainsi que des porte-clés emballés avec vos bonbons Ministop préférés. Ils sont vraiment mignons. Vous pouvez utiliser la borne Loppi de n'importe quel Mini-stop pour précommander. C'est un appareil plutôt pratique.

Re:ZERO « C'est sûr. Oh, et, et ! Nous avons une annonce À propos du festival d'été de l'école MF Bunko J ! Chaque année, le festival de l'école fait salle comble, et cette année, les événements comprendront une Séance d'autographes avec Tappei Nagatsuki, l'auteur de ! Ya-hoooo, c'est génial ! Mais est-ce que ça va bien se passer ?

Re:ZERO « Je suis sûr que les plans ont été élaborés après mûre réflexion. J'ai de grands espoirs pour cette séance d'autographes. Apparemment il y aura également des annonces sur le merchandising et plus encore

au festival d'été. Retrouvez plus d'informations sur le festival et la collaboration avec Min-istop sur la page d'accueil ou sur celle de MF Bunko J.

Re:ZERO « Vous êtes si attentionnée, Lady Crusch ! Vous êtes merveilleuse ! Et sur ce, il ne faut surtout pas oublier le tome 7 ! Il devrait être en vente en septembre. Ta-da ! »

« Subaru Natsuki a eu le cœur brisé, mais il repart. Avec l'aide de Rem, il entame des négociations avec nous, et c'est alors que commence la plus grande bataille que son nouveau monde ait jamais connue. »

« Si le vieux Subaru est prêt à t'aider à atteindre la royauté, Lady Crusch, je devrais peut-être admettre qu'il a de bons arguments. Quelle tragédie !

« Nous ne pouvons pas être certains que c'est bien ce qui se passe réellement. Si nous faisons une erreur de jugement, nous risquons de nous retrouver dans une situation délicate. Il faudra être prudent. »

« Un combat au corps à corps avec cet abruti ? ... Oh, Ferri tombe de plus en plus amoureux de toi ! »